

La Fille-Hérisson

Jonas T. Bengtsson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

« Il y a une tendresse
et une empathie singulières
dans la façon dont Bengtsson
parle d'enfants qu'on a forcés
à grandir trop vite. »

SOFI OKSANEN

**JONAS T.
BENGTTSSON**

LA FILLE HÉRISSE

DENOËL

& D'AILLEURS



Jonas T. Bengtsson

La Fille-Hérisson

roman

*Traduit du danois
par Alex Fouillet*

DENOËL

Suz dort mal et s'est encore entortillée dans son drap, elle manque de tomber en sortant du lit. Elle enfle un jogging. On sonne de nouveau à la porte. Les bottes dans l'entrée la font trébucher. Putains de bottes de merde.

Elle ouvre brutalement la porte sur deux agents de police, un jeune et un vieux. Le vieux s'appelle Ivertssen, ça fait longtemps qu'elle ne l'a pas vu.

« Mon frère est mort ? demande-t-elle.

— Non... Pas à notre connaissance, répond le jeune agent.

— Ce n'est pas à cause de Peter qu'on est là, intervient Ivertssen. On a juste deux ou trois questions.

— Auxquelles je suis obligée de répondre ?

— Tu connais les règles, réplique Ivertssen.

— Je ne suis pas obligée de répondre à la moindre de vos questions à la con, mais vous pouvez toujours m'emmener de force au poste et m'oublier, ça me vaudra six heures à ne rien foutre dans une salle d'audition et mal au cul en sortant.

— C'est bien ce que je dis : tu connais les règles, sourit Ivertssen.

— On est juste venus discuter un petit peu », continue le jeune agent. Il a l'air désorienté par le tour très inattendu que cet échange a pris. Suz en éprouve presque de la peine pour lui, mais presque, seulement. Elle l'a déjà vu rôder comme un pédophile sur le parking au pied de l'immeuble. Si elle ne se trompe pas, c'est lui qui a repris l'ancien poste d'Ivertssen.

« Vous voulez juste discuter ?

— Oui. » Le jeune agent lui tend la main, elle ne la serre pas. Il retire sa main, sans cesser de sourire.

« Je m'appelle Robert.

— Alors je t'écoute, Robert.

— On peut entrer un instant, peut-être ? »

Ivertssen se contente de la regarder, il n'a pas besoin de parler ; elle connaît les règles. Elle peut très bien leur interdire le passage, mais s'ils décident d'entrer, ils

y parviendront sans mal. Ils n'ont besoin que d'un *soupçon justifié*. Et ils trouveront bien quelque chose s'ils mettent l'appartement sens desSuz dessous. Dans ce quartier, il y a toujours une ou deux petites choses à trouver.

Elle se retourne et traverse l'entrée sans regarder derrière elle, elle les entend franchir le seuil. Comme deux vampires à qui on a permis de passer la porte et qui pourront désormais aller et venir à leur guise, de toute éternité. Alors seulement elle repense aux couteaux. Elle en a pas mal. Le couteau de chasse et le gros poignard qu'elle était en train d'affûter sont sans doute encore sur la table basse. Elle ne connaît pas très bien la législation. Enfin, elle sait bien qu'ils sont tous interdits si on l'arrête en leur possession dans la rue. Ils ont tous une lame de plus de sept centimètres, celle de tous les couteaux pliants est verrouillable, elle se bloque quand elle est dépliée et certains de ces couteaux peuvent être ouverts d'une seule main. Oui, elle connaît plutôt bien la loi, mais elle ne sait pas si celle-ci s'applique dans l'appartement. Il faut bien un gros couteau de boucher dans n'importe quelle cuisine, non ? Elle devrait le savoir, connaître la loi et les règles du jeu. Mais elle est trop bête, beaucoup trop bête. Merde, merde, merde ! pense-t-elle tout en espérant ne pas le dire à voix haute. Elle a très souvent été seule, ces derniers temps. En pénétrant dans le salon, elle se rend compte que les couteaux ne représentent peut-être pas son problème numéro un.

Le cendrier est rempli de mégots de joints. Il pourrait s'agir de mégots de cigarettes roulées, ils ont la même forme, mais l'odeur est sans équivoque. Et ça doit sentir dans l'appartement, ça doit puer la beuh, elle n'arrive pas à se rappeler quand elle a aéré pour la dernière fois. C'est un pur hasard si du Rizla, du papier alu et des blocs de shit ne traînent pas sur la table basse. Elle regarde très vite autour d'elle, la situation pourrait être bien pire, et si ça se trouve ils s'en fichent, du hasch. Ivertssen n'a jamais embarqué personne au poste pour un petit bloc : il ne ferait plus que ça.

Suz se laisse tomber sur le vieux canapé, Ivertssen s'installe dans le fauteuil fatigué en face d'elle. Il n'y a pas d'autre siège, alors Robert l'agent reste planté là, l'air de ne pas très bien savoir où se mettre.

« Je pensais que tu ne bossais plus ici, lance-t-elle à Ivertssen sur un ton qu'elle trouve détendu.

— En effet. Je travaille pour la force opérationnelle, maintenant, contre le crime organisé.

— Mais alors c'est bien que vous ayez fini par me mettre la main desSuz, moi qui dirige un important cartel depuis mon deux-pièces.

— Eh oui, on a fini par te choper ! » Ivertssen rit, elle aussi.

Ivertssen était l'intermédiaire de la police avec l'école et l'aide sociale dans cet

immeuble, quand elle était petite. Il travaillait avec les jeunes, c'était une espèce de flic pédagogue censé arrêter les plus grands avant qu'ils ne passent à la vraie criminalité. Ce qui n'empêchait pas Suz de le voir surtout comme un shérif dans une ville crasseuse et malfamée du Far West.

« Alors qu'est-ce que tu fais ici ? demande-t-elle.

— Je suis passé au poste de Bellahøj, ce matin, et Robert m'a demandé conseil. Il y a une petite chose dont il aimerait bien te parler. »

Robert tire un bloc-notes de son coupe-vent. Il le regarde, comme si l'accessoire devait lui conférer une espèce d'autorité. Suz n'a pas l'impression qu'il fera de vieux os dans le coin.

« Hier soir vers onze heures, on a reçu un appel au commissariat. Quelqu'un dans l'immeuble d'en face s'inquiétait parce qu'il avait vu une personne sur un toit, tout près du bord. L'agent qui a reçu l'appel a eu peur qu'il s'agisse d'une tentative de suicide, alors on a envoyé une patrouille, qui n'a rien constaté. Cette personne s'était peut-être débinée au tout dernier moment.

— Et en quoi ça me concerne, ça ?

— C'était cet immeuble, et la description qu'il a donnée te correspondrait bien...

— À savoir ? »

Robert baisse de nouveau les yeux sur son carnet, le feuillet, semble vouloir gagner du temps. Au moment où il va enfin rouvrir la bouche, Ivertssen le devance.

« Arrête de te foutre de sa gueule, Suz. Tu veux vraiment qu'il le dise ?

— Qu'il dise quoi ?

— Que la description correspondait à un gamin de douze ans.

— Pourquoi vous ne recherchez pas des gamins de douze ans, alors ?

— C'est super rare que des gamins de douze ans envisagent le suicide. Eux, ils sont plus occupés à écluser de la gnôle bon marché et à trouver quelqu'un qui leur permettra de lui fourrer un doigt où je pense pendant la grande récré. »

Suz hoche la tête, ce n'est pas absurde.

« Mais... si j'en avais eu tellement marre, de tout, pourquoi ne pas faire ça depuis le balcon ? Pourquoi grimper sur le toit ? Il n'y a pas un cadenas qui empêche d'y aller, d'ailleurs ?

— Si, et un gros, qui a été sectionné au coupe-boulon.

— On s'est donné du mal, dis-moi... »

Ivertssen gratte ses courts poils de barbe gris.

« Ce ne sont que des suppositions, mais cette personne a peut-être besoin d'un peu de résistance. De grimper là-haut pour regarder les toits des autres bâtiments.

Peut-être pour pimenter un peu la chose, que ça ait plus de sens que juste dire au revoir et enjamber la balustrade. Je n'en sais rien. Ça ne serait pas la première fois. On n'a pas oublié Mads le Groenlandais, ni toi ni moi. »

Suz se souvient bien de Mads. Mads le Groenlandais, toujours enjoué et souriant, qui n'était qu'à moitié groenlandais. Elle n'était pas là au moment des faits, mais elle a entendu l'histoire de nombreuses fois depuis. Il était sur le parking avec les autres, comme d'habitude, et avait soudain dit qu'il avait quelque chose à faire. On lui avait demandé s'il ne voulait pas emporter un Coca, il avait répondu : « Je ne crois pas qu'on puisse. » Et il était parti vers l'immeuble. Ils avaient envisagé d'attendre son retour pour allumer le joint suivant, mais s'étaient résignés au bout d'une dizaine de minutes, vers onze heures. Alors ils l'avaient vu tomber. D'après les témoignages, le pire, ça avait été le bruit quand son corps avait atteint le sol.

« Je ne l'ai pas oublié, répond-elle. Mais là, je ne peux rien pour vous, malheureusement. »

Ivertssen l'observe pendant ce qui semble plusieurs minutes, de ce regard de flic bien connu qui vous donne l'impression d'être soumis à un détecteur de mensonges vivant. Il hoche la tête.

« Tu nous laisses cinq minutes ? » demande-t-il à son collègue.

Robert, qui paraît avoir plein de questions et de conseils bienveillants en réserve, a envie de protester, mais il se ravise et sort. Les deux autres entendent claquer la porte derrière lui.

« C'est un drôle de mec, un minable. Mais il est gentil. » Ivertssen allume une cigarette et tousse dans sa manche. Puis regarde Suz.

« Je suis désolé, pour ton frère. »

Elle hausse les épaules.

« Ça ne doit pas être facile d'être la petite Suz, en ce moment.

— Comme si ça l'avait été un jour.

— Ton père a demandé une libération conditionnelle, mais je ne t'apprends rien.

— J'ai reçu un courrier.

— S'il y a quelque chose... dont tu as besoin, appelle-moi. Ou Robert. C'est un guignol, mais un bon guignol. »

Suz hoche la tête.

« Ah, une dernière chose.

— Oui ?

— Si tu te fous en l'air, fais-le ici, dans l'appartement. Vide un flacon de somnifères ou achète des lames de rasoir. Mais ne te flanque pas dans le vide. Les

mômes de l'immeuble en ont assez vu comme ça. »

Renversée sur le canapé, Suz envisage de se rouler un joint. En réalité, elle avait décidé de ne plus fumer le matin, mais ce n'est quand même pas tous les jours qu'elle reçoit la visite de la police.

Non, elle ne veut pas fumer pour le moment.

Suz a besoin de sa force de caractère, et elle ne fumera pas avant que les tâches de la journée soient expédiées. Le test du jour. Parce que c'est ce qu'elle fait. Suz se teste. Hier, sur le toit, c'était un test. Il ne lui viendrait pas à l'idée de se suicider. Bon, il ne faut jamais dire jamais, mais pas maintenant. Elle a quelque chose d'important à faire, pour la première fois de sa vie, et elle n'est pas prête du tout. Alors elle se teste. Elle était déjà montée trois jours plus tôt, avec un marteau qui s'est vite révélé insuffisant face au cadenas. La sécurité avait sans doute été renforcée après l'histoire de Mads le Groenlandais. Alors, hier, elle est revenue avec un gros coupe-boulon chipé au grand magasin d'outillage du coin. Ces temps-ci, elle ne vole que ce dont elle a besoin, vraiment besoin, et qu'elle n'a pas les moyens d'acheter. L'outil a fait ce qu'elle attendait de lui. Elle a escaladé l'échelle métallique, ouvert la trappe et s'est rapprochée du bord, un pas après l'autre. En se forçant. Le vent était plus fort que prévu. Elle a écarté les bras et compté dans sa tête. Elle en était à 42 quand une bourrasque a failli la faire basculer, alors elle est redescendue.

Le test d'hier, c'était : la peur.

La peur, la douleur, l'endurance. Et la force de caractère. Voilà ce qu'elle teste. Même si la force de caractère ne se teste pas, c'est plus une lutte constante contre le besoin de tout oublier, de se recroqueviller dans une petite bulle parfumée au shit et de regarder les émissions pour enfants à la télé.

La volonté. Comme maintenant, par exemple : elle ne fume pas de joint, mais continue le programme de cette journée. D'abord, la pesée. Comme un boxeur.

Suz se déshabille et monte sur la balance de la salle de bains. L'aiguille s'anime et s'arrête entre 41 et 42. Suz a dix-neuf ans, bientôt vingt, mais elle en fait douze, elle ne le sait que trop. Elle ne peut rien pour sa taille, mais elle doit

grossir. Le poids joue beaucoup dans une bagarre, plus qu'on ne le croit souvent. Suz aimerait se dire qu'il ne s'agit que de technique et de volonté. Elle a grandi avec les films de kung-fu de son frère, dans lesquels un petit Asiatique règle son compte à un adversaire deux fois plus grand que lui, mais elle a aussi grandi dans cet immeuble et elle a constaté que celui dont les coups étaient portés par le plus de poids était souvent le dernier debout. Il vaut mieux que ce soit du muscle, mais la graisse fait aussi l'affaire ; c'est le poids qui compte, et la forme physique n'a jamais été décisive dans une bagarre.

La seule chose qui batte le poids, c'est la méchanceté. La brutalité et l'indifférence. La méchanceté pure peut battre le poids, mais même elle a besoin d'un peu de poids en renfort. Le gringalet le plus méchant au monde n'arrive pas à grand-chose.

Suz a essayé d'avaler des litres d'huile alimentaire, ce qui lui a occasionné de telles diarrhées qu'elle a perdu un kilo et demi en vingt-quatre heures. Ce n'était pas vraiment le but recherché, ça allait même à l'inverse de ce qu'elle visait. Et le papier toilette aussi coûte de l'argent, des sommes qu'elle aurait pu consacrer à de la nourriture digne de ce nom. Elle aurait au moins pu se payer un chawarma chez le Turc du coin, mais elle se retrouvait sans le sou et avec un postérieur douloureux.

Suz regarde la balance. Quand elle se penche vers l'avant, l'aiguille atteint les quarante-deux kilos. Mais Suz ne veut pas truander. Elle a trouvé cette balance dans la rue, elle est vieille et un peu rouillée. Suz ne lui fait pas confiance. Elle convient à des obèses, qui peuvent compter les kilos qu'ils perdent, tandis qu'elle doit se battre pour chaque gramme qu'elle gagne.

Suz a besoin d'une meilleure balance. Numérique. Ça sera le test du jour : voler une bonne balance numérique.

Suz passe aux toilettes et s'habille. Elle n'a pas beaucoup de vêtements, et en enfle la quasi-totalité au moment de sortir pour ne pas prendre froid. Ça la fait aussi paraître plus grosse, ça la remplit. Elle n'a rien contre. Elle descend en ascenseur. Elle habite au septième, elle est née et a grandi au sixième. Elle s'était juré de ne jamais revenir dans cet immeuble, mais elle ne trouvait nulle part où loger, et les enfants de l'immeuble ont la priorité pour les appartements. Ça devait partir d'une bonne intention, à l'époque, puisque ça permettait à plusieurs générations de vivre proches les unes des autres, mais Suz n'arrive à le voir que comme une malédiction. Attachés au sol natal, voilà l'expression qu'elle cherche.

Suz arrive au bout du parking et tourne à gauche.

Le centre commercial vient d'ouvrir. Un vigile est posté à quelques mètres de l'entrée, un gros type dont les bourrelets pendent par-desSuz sa ceinture en cuir synthétique et qui transpire comme un goret dans sa chemise bleu ciel. Il semble essayer d'ôter Dieu sait quoi de sa chaussure, peut-être un chewing-gum sur lequel il a marché. Ce n'est pas lui le problème principal. Tant que Suz ne lui fonce pas droit desSuz au moment où il sera planté devant elle, les bras écartés comme un gardien de but, elle arrivera toujours à lui échapper.

Le centre commercial est pratiquement désert. Elle voit deux femmes voilées qui poussent des landaus, en plus de quelques abrutis du coin qui viennent squatter les bancs et lire les journaux gratuits, ou boire du café pas cher entre les palmiers artificiels du bar.

Le vigile suivant est posté à cinq mètres à peine de la quincaillerie. Il est athlétique, presque aussi grand que l'autre, mais sans le moindre gramme de graisse sur le corps. Le genre à prendre des stéroïdes maintenant parce que c'est vachement plus dur d'en prendre une fois qu'on a commencé l'école de police. Suz regrette presque — pas l'idée de faucher une balance électronique, elle en a vraiment besoin, mais d'en avoir fait un test. Maintenant, elle doit le faire, et au moment où c'est le plus difficile. Elle ne peut pas faire demi-tour, le remettre à plus tard, ce sont les règles. Ça aurait été beaucoup plus facile quand le centre est plein de monde, quand les vigiles se concentrent sur les junkies et les petits immigrés bruyants, et quand les caissières sont occupées à vendre et à emballer des vases et des couteaux de cuisine. Tandis que maintenant c'est un vrai défi. Mais qui justifie peut-être le test qui consiste à garder la tête froide et sa volonté. Elle peut se faire prendre, mais pas renoncer et fiche le camp.

Suz essaie de se tenir droite, et elle n'a pas sa capuche sur la tête.

Elle entre dans le magasin, il y a deux employées derrière le comptoir, deux belles filles un peu plus âgées qu'elle. Elles discutent, l'une consulte son mobile, elles n'ont pas l'air de la remarquer. Ce doit être leur moment préféré de la journée : juste après l'ouverture, avant que des clients viennent les déranger. Le

moment où elles parlent de fringues et de leurs copains, ou d'autres sujets qui passionnent les filles et que Suz ne peut que deviner.

Elle localise les caméras dans le magasin, il y en a pratiquement partout, maintenant. Même dans les échoppes les plus crasseuses, les Pakistanais en ont installé, au moins une pour que leurs cousins ne viennent pas leur barboter toutes leurs revues porno. Mais il y a aussi des angles morts. Suz sait ce qu'elle doit repérer, elle a vu la première caméra tout près de l'entrée. Elle avance dans le magasin, en se forçant à marcher lentement, pas comme un missile à tête chercheuse ou une nana qui veut juste faucher quelque chose et partir avec en courant. Elle arrive au rayon des balances, les passe en revue et choisit la plus chère ; ce doit aussi être la plus précise. Et elle la prend sous le bras. Elle continue au rayon des poêles et des cocottes, des bocalx et des robots ménagers. Au moment où elle est certaine de se trouver dans l'un des angles morts des caméras, elle repère l'autocollant magnétique antivol au dos du paquet. En quelques gestes rapides, elle dégaine son canif, glisse la lame sous l'autocollant et le retire. Puis elle pose son sac de sport par terre et l'ouvre. Ça ne se présente pas très bien : son sac est tout en longueur alors que la balance est carrée, et cette configuration évoque chez elle les tests qu'on lui faisait passer à l'école, quand ils pensaient qu'elle souffrait de troubles de l'attention. Elle appuie, elle pousse, elle comprime. Le succès est tout relatif, la fermeture éclair bâille de cinq à dix centimètres. Mais pourquoi avoir choisi ce moment de merde, aussi ? Et pourquoi en avoir fait un putain de test ?

Mais c'est fait, elle ne peut plus rebrousser chemin. Elle passe devant des vases, des coupes, des mugs. Elle va vers la sortie. Son sang bat contre ses tempes, mais elle essaie de marcher calmement, de s'empêcher de courir. Elle voit les vendeuses et marche droit sur elles, croise le regard de l'une d'entre elles. Suz sourit, comme sur le point de poser une question, mais tire son mobile de sa poche juste avant d'atteindre le comptoir. Il y a longtemps qu'elle n'a plus eu de crédit, et d'ailleurs qui appellerait-elle ? Mais elle se met à parler : « On n'avait pas rendez-vous devant ? Alors j'arrive. » Elle continue à parler dans le téléphone silencieux jusqu'à ce qu'elle soit sortie du centre commercial. Elle marche jusqu'au premier coin de rue, puis se met à courir.

Suz déteste des tas de gens. Et des tas de choses. Non, en fait, *détester*, ce n'est pas le bon mot. Suz méprise. Elle méprise tant de choses que ça l'épuise presque. Et Suz habite dans un quartier où ce n'est pas difficile de mépriser.

Elle méprise les primeurs et les fruits pourris qu'ils n'ont pourtant aucun scrupule à exhiber chaque matin en devanture. Leurs sales bonbons allemands et leurs smileys agressifs planqués au fond du magasin.

Suz méprise les alcooliques qui se comportent comme si la petite épicerie du coin était un bar dont la terrasse serait ouverte trois cent soixante-cinq jours par an. Les montagnes de mégots qu'ils abandonnent sur le trottoir, leur façon de tituber, le détour qu'elle doit faire pour les éviter, parfois en descendant sur la chaussée. Elle méprise leurs appels, *Allez, viens danser un peu avec moi, ma belle*, même s'ils ne lui sont jamais destinés.

Suz méprise les mendiants. Plus que tout le reste.

Elle méprise le SDF devant le supermarché, sa peau cramoisie, ses sales journaux, son éternel sourire, ses *Bonne journée !* chaque fois que quelqu'un passe devant lui.

Elle méprise le petit basané qui clopine sur son moignon de pied tordu, la main en coupe, qui ne croise jamais le regard, mais tend la main et poursuit très vite sa route si on ne lui donne rien.

Suz méprise le mendiant sous le métro aérien, qui adopte toujours des postures inconfortables et garde les yeux baissés, comme un Jésus descendu de sa croix.

Suz méprise aussi les mendiants qui essaient de ne pas en avoir l'air. Comme le Tzigane et son harmonica bruyant, qu'il utilise comme un moyen de pression : donnez-moi de l'argent, pour apprendre à jouer, ou pour foutre le camp en Roumanie et arrêter de martyriser vos oreilles et votre bonne humeur.

Les vendeurs à la sauvette assis sur leurs petits tabourets, qui exposent sur des tapis dégoûtants des articles dont personne ne veut de toute façon. Des mobiles à antenne télescopique, des télécommandes sans téléviseur, un vieux baladeur à

cassettes, des chaussures de footing archi-usées aux semelles à moitié arrachées.

Suz méprise, mais elle espère qu'elle pourra un jour haïr. On peut transformer la haine en fureur, et la fureur est le meilleur remède à la peur, elle n'en doute pratiquement pas.

Suz se pèse tous les jours sur sa nouvelle balance.

Ça va dans le bon sens, se dit-elle. Quand elle avait douze ans, elle en faisait huit, il lui poussera peut-être une paire de nichons avant son trentième anniversaire. Elle rigole, c'est important de ne pas perdre le sens de l'humour. On se muscle bien la mâchoire en serrant les dents en permanence, mais il ne faut surtout pas oublier de se détendre. Un bon boxeur se détend entre les coups. C'est ce qu'elle se dit, et elle essaie.

Suz boit de la crème liquide, directement au carton, autant qu'elle peut. Ce sont surtout ses finances qui la retiennent. Et la nausée. Mais elle tient à en avaler un quart de litre chaque jour.

Suz pourrait voler de la nourriture, des choses meilleures que celles qu'elle mange. De gros steaks, des poulets entiers ou des moitiés seulement. Mais elle ne veut pas d'ennuis. La balance, c'était autre chose, et c'était un test. Mais si elle vole de la nourriture tous les jours, elle finira par se faire pincer, et elle ne veut pas d'ennuis, pas maintenant. Elle ne veut pas dévier du droit chemin, un chemin qu'elle imagine parfaitement rectiligne entre un point A et un point B.

Elle écrit *Ne pas dévier du droit chemin* sur un morceau de papier qu'elle scotche au mur.

Suz achète les œufs les moins chers possible. De poules en batterie, qui vivent un enfer, dont les pattes sont couvertes de plaies et qui n'ont presque plus de bec pour l'avoir massacré sur le grillage de leur enclos. Elle l'a vu à la télé. Ce n'est pas bien. C'est dégueulasse pour les poules. Mais elle ne voit pas pourquoi celles-ci auraient une vie meilleure que les enfants de l'immeuble. Pourquoi elles auraient plus de place, plus d'herbe sous les pieds et de ciel au-dessus de la tête que tous ceux avec qui elle a grandi. Suz n'a pas les moyens de se payer des œufs plus chers, en tout cas pas si elle doit en manger beaucoup. Elle les fait frire dans l'huile qu'elle a achetée chez un marchand de fruits et légumes, un gros bidon de cinq litres qu'elle a eu du mal à rapporter à la maison. Elle ne sait pas de quelle

plante cette huile est extraite, elle dégage une odeur un peu âcre quand on la fait chauffer.

Tant pis pour vous, les poules, murmure-t-elle en cassant trois œufs dans la poêle.

Suz affûte ses couteaux. Elle les adore. Elle les sort souvent pour les observer. Ce sont des armes qui ne demandent qu'à pénétrer les chairs, trancher, découper, tuer. Des outils avec un but précis. Elle ressent toujours une sensation de puissance quand elle les regarde. Les couteaux rallongent ses bras, ils contredisent son poids et sa taille.

Suz s'isole. Elle sent la solitude approcher. Elle parle plus souvent toute seule. Quand elle est cassée, elle parle à ceux qu'elle voit à la télé et commente ce qu'ils font. Elle y voit des gens piégés sur des îles, dans des maisons, qui se soûlent et fornicent ou affrontent diverses épreuves, et leur lance : *Abruti, faut pas lui faire confiance, à lui, tu n'es pas assez con pour le croire, quand même ?!* Ou elle intervient dans les dialogues des séries qui passent en boucle, une suite ininterrompue de rediffusions. Et elle sait que ça va bientôt devenir problématique. Elle s'émousse. Et elle ne peut pas se le permettre, ça ne fait pas partie du plan.

Suz fait des pompes et des abdos. Elle remplit un vieux sac à dos d'annuaires et fait des allers et retours dans l'escalier. Jusqu'au septième, puis elle redescend, et elle remonte. Et ainsi de suite jusqu'à ce que ses jambes flageolent, que sa tête tourne au point qu'elle craigne de s'évanouir et de s'esquinter les dents en tombant sur les marches. Alors elle attend l'ascenseur au troisième.

Suz teste sa résistance à la douleur en s'enfonçant des aiguilles dans les doigts. Ce qui la fait ressembler à une petite pelote d'épingles.

Suz ne fume pas avant que l'épreuve du jour soit accomplie. Elle coupe alors un petit morceau de son bloc et le mélange au tabac. Elle fume juste assez pour se détendre, pas trop pour pouvoir se lever le lendemain et se soumettre à son test.

Avant de se coucher, elle note ce qu'elle a prévu de faire le jour suivant, quel test.

C'est plus facile de planifier la veille au soir. Elle a toujours plus de courage la veille au soir. Quand elle est stone et repue, il n'y a rien qu'elle ne puisse accomplir le lendemain. Elle peut affronter des tigres sauvages. Elle peut embarquer sur un bateau de pirates.

Suz écrit : bagarre.

Il fait sombre dans le cybercafé, et Suz a besoin de quelques secondes pour y voir quelque chose. Elle parcourt les rangées d'ordinateurs, occupés par des garçons qui ont tous des écouteurs sur les oreilles. Heureusement, elle n'est pas le genre de fille à faire tourner les têtes ; World of Warcraft, Diablo et Counter-Strike, c'est plus intéressant que ses seins microscopiques et sa petite chatte malodorante.

Suz paie quinze couronnes¹ pour une heure. On lui en propose deux pour vingt couronnes, mais elle refuse. Elle a juste ce qu'il faut. Elle s'installe tout au fond du local, d'où elle peut surveiller les types sur les gros canapés en cuir. Sur YouTube, elle trouve une vidéo de chats qui font des trucs mignons et amusants, des tas de chats ; la vidéo dure plus d'une heure, alors si quelqu'un regarde son écran, il ne sera pas vide.

Suz observe les gars sur le canapé. Ils ne sont pas venus jouer. Ils ont dix ans de plus que les geeks qui martèlent leurs claviers tout en se goinfrant de chips et de sodas. Ils sont trois, ils portent des vêtements de marque, le genre de tenues de sport dans lesquelles absolument personne ne pratique jamais la moindre activité physique. Ils discutent, consultent leurs mobiles. Ils suivent Dieu sait quoi sur l'écran mural, elle n'arrive pas à savoir ce que c'est, mais elle parie sur du football ou un truc rempli de bolides et d'explosions. Ces gars-là sont les vigiles particuliers et gratuits du cybercafé. Et personne ne touche aux locaux. Personne ne brise les vitres ou ne tente de piquer du matériel. En contrepartie, ils bénéficient d'un foyer. Suz n'arrive pas à se rappeler qu'il en ait été autrement. Impossible de gérer un cybercafé dans ce quartier sans qu'il serve de lounge pour les garçons. On pourrait certainement se fournir en tout et n'importe quoi auprès d'eux. Pas ici, mais convenir d'une transaction et récupérer la marchandise ailleurs, dans le coffre d'une voiture garée un peu plus loin, ou chez une mère célibataire qui se ferait un peu d'argent de poche en permettant que son appartement serve d'entrepôt. Des stupéfiants, des lecteurs Blu-ray, un iPhone. Des armes, peut-être. Elle ne sait pas si ce sont de vrais durs ou s'ils ne font que

frimer.

Suz reste assise un moment, les chats sur son écran éternuent, se cachent dans un panier à linge. Elle regrette presque de ne pas avoir pris les deux heures quand les garçons se lèvent.

Elle leur emboîte le pas, ils passent devant les toilettes, des caisses de canettes vides, et arrivent dans la cour.

« Vous auriez une clope ? » leur demande-t-elle.

Celui qui est occupé à rouler le joint lui en tend une de son paquet.

« Et du feu ? »

On lui en donne aussi. Personne ne lui a encore adressé la parole, ils l'ont juste regardée comme un spécimen un peu bizarre. Les grands garçons du quartier. Qui n'ont pas l'habitude qu'on leur taxe des clopes. Ni qu'on leur parle sans que ce soit pour leur répondre. Jadis, on les a traités comme de la merde, comme tous les autres, mais aujourd'hui ce sont les maîtres de l'immeuble.

« De rien », lance l'un d'eux. Elle leur tourne le dos et fait deux ou trois pas. C'était trop facile. Elle tire sur la cigarette et se retourne vers eux.

« Qu'est-ce que tu regardes ? » demande-t-elle au plus grand.

Il a une cicatrice sous l'œil.

« Tu devrais péter un coup, le matin, p'tite meuf », répond le type au joint. Sans lever les yeux. Elle fait demi-tour et tire une taffe.

« Petits branleurs de merde », lâche-t-elle tout haut. Ce n'est destiné à personne en particulier, mais elle sait qu'ils l'ont entendue.

« Hein, tu as dit quoi ? » réagit-on dans son dos.

Elle a enfin attiré leur attention.

« Petit sac à merde. Corniaud branlé ! » leur crache-t-elle à la tête. Ils la dévisagent, incrédules, et se mettent à rire.

« Elle est dingue, cette fille, constate l'un d'eux.

— Putain, j'en paume mon tabac ! » ricane le type au joint en léchant le papier.

Ils rigolent, le gars allume le joint. Suz a envie de se tirer, mais se le refuse.

« *Kalb* ! » leur crie-t-elle. Chien, en arabe. On n'habite pas dans l'immeuble aussi longtemps qu'elle sans apprendre quelques insultes dans cette langue.

« *Hayawaan* ! » poursuit-elle. Ça veut dire bête sauvage, et ce coup-là elle voit nettement une réaction. Elle se doutait bien que ça marcherait de les invectiver dans leur langue maternelle. Celle qui leur est la plus chère. L'un d'entre eux avance à peine vers elle, il ne fait peut-être que se pencher, tandis qu'une épaisse fumée bleuâtre s'échappe au coin de sa bouche. Son regard exprime un mélange d'ébahissement et de colère naissante.

Suz a son bout de tuyau dans la poche. Il n'est pas très gros. C'est le but, qu'il tienne dans la poche de sa parka sans dépasser sur le côté comme un os brisé. Elle sent sa fraîcheur dans sa paume. Elle sait que les mains ne servent pas à grand-chose dans une bagarre. Ou que n'importe quoi d'autre vaut toujours mieux. C'est plus dur. De petites phalanges toutes douces qui cassent si facilement. C'est le b.a.-ba. Servez-vous de tout ce qui vous tombe sous la main. Une bouteille. Un verre. Une chaise.

« *Kuss ummak* », reprend-elle sans crier. Elle n'en a pas besoin. Elle le voit au plus grand, elle soutient son regard. « *Kuss ummak* », répète-t-elle. Ça veut dire *la chatte de ta mère*. Elle sait, sans le moindre doute, qu'on ne peut rien dire de pire en arabe. Le plus grand d'entre eux, cent kilos au moins, écrase le pétard par terre. Il grossit sous ses yeux et les muscles de sa nuque, d'abord flasques dans la capuche de son sweat, ont l'air d'enfler, comme un diodon. Elle reconnaît le texte d'Animal Planet. Les poissons qui gonflent. Elle aimerait regarder Animal Planet dans son salon, à cet instant. Elle aimerait qu'il ne soit gonflé que d'air, d'eau ou de Dieu sait ce qui fait gonfler les poissons.

Il s'avance vers elle. Suz empoigne son tuyau, le serre dans sa main. Elle a ouvert la couture de sa poche, pour qu'il puisse en sortir plus facilement. Elle s'est entraînée devant le miroir, elle veut tirer le tuyau et frapper en un seul mouvement, comme un samouraï qui dégaine son sabre et terrasse son adversaire. Elle ne veut pas le brandir trop tôt. Elle n'est qu'une petite fille, et son arme de fortune n'a rien d'un piquet de clôture. Le timing, c'est essentiel. Ils ne doivent pas voir le tuyau avant que le premier coup n'ait porté. Il ne va pas tarder à être assez près, même pour elle.

Suz sent qu'on empoigne ses épaules par-derrrière. On peut soulever quelqu'un comme ça, il ne faut pas saisir *sous* les bras pour avoir assez de prise ? De toute évidence, non. Si on l'avait saisie sous les bras, elle aurait pu tirer son tuyau. Ça n'aurait pas été facile. C'est difficile de frapper quelqu'un derrière vous. Mais elle aurait pu cogner sur les gros doigts replets qui s'enfoncent dans sa parka. Elle aurait fait son possible. Elle aurait tout donné, bordel. Elle n'aurait pas cessé de frapper. Mais Suz est soulevée par les épaules. Ramassée comme une poupée. On peut apparemment soulever les gens par les épaules s'ils ne pèsent rien. On n'a pas besoin d'une poignée pour soulever un demi-litre de lait écrémé. On n'a besoin ni d'ahaner ni de se mettre à genoux pour soulever Suz. Mininana. De la peau rembourrée de plumes. Arrimez-la où vous pourrez avant qu'elle ne s'envole !

Suz se tortille, mais ne lutte pas autant qu'elle l'avait espéré. Peut-être parce qu'on lui a fait quitter le sol avec beaucoup de naturel. Parce qu'on ne l'envoie pas dinguer à droite et à gauche avant de la flanquer dans les poubelles vertes.

C'est peut-être la surprise qui lui coupe la chique, c'est étrangement sécurisant d'être déplacée comme un meuble, d'être un nourrisson sans volonté. C'est sûrement la surprise, se dit-elle en se cramponnant au tuyau dans sa poche. Elle est traînée à travers toute la cour et jusqu'à la porte, puis déposée et retournée. Elle plonge le regard dans deux yeux sombres qu'elle reconnaît immédiatement.

« Mais qu'est-ce que tu fous ? ! » demande Ahmed.

Elle ne répond pas.

« Qu'est-ce que tu brocantes, Suz ? »

Ses bras sont en caoutchouc, le tuyau est devenu un morceau de réglisse. Ahmed est grand, c'est un beau gars, son parfum s'infiltré dans ses narines, qu'elle le veuille ou non. Il se penche vers elle, sa tête n'est plus qu'à une dizaine de centimètres de la sienne.

« Je suis vraiment désolé pour ce qui est arrivé à ton frère. J'aimais beaucoup Peter. »

Ses yeux remplissent le champ de vision de Suz et, même en tournant la tête autant qu'elle peut, ces yeux sont toujours là.

« Peter était un type bien. Il avait des couilles et du cœur. »

Elle garde le silence.

« Mais ce n'est pas une raison pour sortir des conneries à tout bout de champ. Tu m'entends, Suz ? »

Elle ne répond pas.

« Tu vois cette cicatrice ? » demande-t-il en tirant sur le col de son tee-shirt. La marque part de la clavicule et s'arrête juste sous la pomme d'Adam.

« Sans ton frère, elle aurait fait tout le tour. Et je ne serais pas là aujourd'hui. Voilà pourquoi tu dois toujours faire preuve de respect. »

Elle ne répond pas.

« Fais attention à toi, Suz. »

Il rejoint les types, qui lui emboîtent le pas dans le cybercafé. Suz quitte rapidement la cour.

1. Environ deux euros. (N.d.T.)

Une fois dans l'ascenseur, elle se met à trembler. Elle entre dans l'appartement, arrache sa parka et envoie promener ses bottes.

Suz pleure tant que son nez se met à couler. Elle est petite, moche et bonne à rien. Ce n'est même pas une saucisse, rien qu'une saucisse cocktail, celles qui seraient faites avec de la viande de rat, à ce qu'elle a entendu dire. Elle se laisse tomber sur le canapé. Heureusement, ses mains savent rouler un joint toutes seules, faire tout le boulot sans qu'elle ait à réfléchir. Il faut juste qu'elle veille à ce que son nez ne coule pas dans le papier à cigarette.

Elle n'est pas assez dure, loin de là. Elle doute de pouvoir s'endurcir encore beaucoup. Bon, un petit peu, mais assez pour s'attaquer à un homme adulte ? Putain de petite saucisse cocktail malodorante. Suz n'arrive pas à s'arrêter de pleurer.

Elle a été bête, aujourd'hui. Idiote, bête. Elle avait besoin qu'ils la traitent de pute. Elle avait besoin de prendre quelques coups. Pour avoir peur et être obligée de se défendre. La petite saucisse de rat, le dos au mur, et elle aurait pu se servir de son bout de tuyau.

C'était sa faute. Parmi d'autres. Parce que, évidemment, elle n'avait aucune chance. Bon, si, peut-être, si Ahmed ne l'avait pas prise au dépourvu. Non, rien à voir. Comme si ces gars-là ne s'étaient pas déjà battus avec des gens deux fois plus grands qu'elle. Trois fois, même. Armés de tuyaux deux fois plus longs. Et elle n'a même pas réussi à extraire son espèce de cornichon, là, de sa poche. Suz doit s'endurcir. Elle aurait dû attendre qu'il n'y ait qu'un gars dans la cour, au téléphone avec sa mère ou sa copine : oui, chérie, non, chérie. L'avantage d'être une saucisse cocktail, ce doit être qu'on fait pas beaucoup de bruit. Personne ne vous remarque quand vous arrivez en catimini. Elle se serait glissée derrière lui, peu importe qui, et l'aurait frappé de toutes ses forces sur la tête. En prenant son élan, peut-être, pour lui sauter desuz et cogner en y mettant tout son poids. De toute façon, ce genre de racaille a forcément fait quelque chose dans sa vie qui lui vaille un jour ou l'autre un bon coup de tuyau sur l'occiput. Un traumatisme

crânien. Ou une petite fêlure. Rien de bien méchant. Une petite fêlure pour rire. Ha, ben tiens !

Alors peut-être un simple traumatisme crânien.

Non, ce n'est pas la bonne attitude, et elle le sait très bien. Suz n'est pas ce connard de Batman, un justicier masqué qui lutte pour le bien en punissant les méchants. Suz doit arrêter de penser à ce qui est bien ou mal. Elle doit se concentrer sur l'analyse des conséquences. Si elle pense ainsi, elle hésitera toujours au moment décisif. Et si elle hésite, elle se fera bouffer, la saucisse cocktail, avec la peau, les poils, la viande de rat et tout.

Suz a besoin de devenir méchante.

Méchante, note-t-elle sur un papier qu'elle fixe au mur.

Suz roule un autre joint et allume la télé, un gros cube massif. Quelqu'un l'avait descendue aux encombrants. Il y a des traces de brûlure dans le plastique, mais elle fonctionne. Suz passe sur une chaîne pour enfants. Quand elle a absorbé assez de fumée, elle adore ces couleurs vives. Elle regarde une bande de chipmunks qui chantent en se trémoussant. Et tire de grosses bouffées sur son joint. La saucisse cocktail va distribuer les coups, fendre et ouvrir les crânes dans tout le quartier. Elle voit des chipmunks, des chiens qui dansent. Et elle fume non-stop. Elle adore même les publicités, avec tout leur plastique multicolore. Les enfants sont filmés sous le soleil, sans doute aux États-Unis, en Californie peut-être, où ils jouent avec des frisbees qui brillent dans le noir et circulent sur des trottinettes qui éclairent et clignent.

Suz tombe en panne de tabac à mixer. Et elle a faim, à présent. Elle avale des œufs de morue et du thon en boîte pas cher, un max de protéines pour un prix raisonnable. Suz veut s'en foutre, aujourd'hui, elle veut s'en foutre royalement. Elle veut des aliments frais et bons, les œufs de morue lui ont ouvert l'appétit. Elle veut fumer autre chose. Et boire. Suz n'a jamais beaucoup bu, elle a grandi avec des joints et du Red Bull, mais elle a vu les effets de l'alcool sur les arsouilles des bancs publics. Suz en veut aussi, même juste une petite bouteille. Un poulet, un singe, ou Dieu sait comment ils appellent ça.

Suz est dehors avant d'en avoir pris pleinement conscience. Le soir est tombé et il fait frais, elle n'est pas assez couverte. Elle doit d'abord quitter le parking, puis descendre jusqu'à la rue principale. La fraîcheur de cette fin de journée lui fait du bien. Elle va boire, oublier, fumer, rigoler et bien manger. Et puis elle deviendra méchante, à partir de demain.

Aujourd'hui, Suz ne regarde pas à la dépense. Elle achète des frites à la mayonnaise chez le pizzaiolo qui a toujours l'air de quelqu'un qui vient de tirer

son coup. Elle achète des clopes et de la gnôle chez l'Indien au turban, celui qui a toujours le sourire, tient les ardoises à jour sur son bloc et connaît le nom de tous les pochards du coin.

« Quoi tu as là, petite ? »

Suz a son bout de tuyau dans la main. Elle ne se rappelle pas l'avoir sorti en franchissant la porte. Elle l'a peut-être en main depuis le début. Non, impossible, elle n'aurait pas pu rouler trois joints en le tenant ; enfin, elle ne croit pas. Elle s'est peut-être mise à rouler d'une seule main, comme les cuisiniers quand ils cassent des œufs à la télé.

« Tu voles moi avec petit tuyau ? sourit l'Indien.

— Il est tout petit ?

— Oui, tout petit. Avec tu veux me taper ?

— Tu parles comme Yoda, répond Suz en essayant de ne pas rire.

— C'est oui ou non ?

— C'est non. Il te fait peur, ce tuyau ?

— Je viens d'un village. Un jour, ils ont brûlé mon voisin parce qu'il était musulman. Ça, ça m'a fait peur.

— Mais tu n'es pas musulman ?

— Non, répond-il en levant la main à son turban. Mais ce n'est toujours pas une raison pour brûler les voisins.

— Pas bête.

— Tu aimes les chaussons ? »

Elle ne sait pas exactement ce qu'elle répond, en tout cas pas non. C'est plus une sorte de grognement.

« Tu voles tous mes chaussons avec ton petit tuyau.

— Je fais quoi ?

— Ils sont vieux de trois jours, mais toujours bons. »

Il commence à les empiler sur le comptoir, huit chaussons à la framboise et un à la fraise, puis attrape un sachet et les glisse dedans. Elle paie pour les cigarettes et la gnôle. Il lui tend le sachet de chaussons.

Dans ses rêves, il vit sous le pont et arrache la tête des trois boucs bourrus avec ses dents, sans leur poser aucune question avant.

Le sang coule du pont et rougit la terre en dessous. Il attrape les boucs, ces pauvres bêtes. Petits boucs. Il fourre le premier dans le deuxième, puis dans le troisième, comme Suz l'a vu faire par des Indiens avec certains animaux, dans une émission culinaire. Et il les avale d'une seule bouchée. Dans ses rêves, c'est un géant furieux. Il est plus grand que les tours.

Il rencontre Godzilla et lui arrache la queue. Il le saute dans son trou sanglant jusqu'à ce que la SPA arrive à la rescousse. Ses employés sont vêtus de treillis militaires et conduisent des petites voitures à friction. Ils ont apporté leurs petits fusils pour lui tirer des Suz, mais leurs balles ne sont pas plus grosses que des grains de riz.

L'appartement n'était pas grand. Elle se cachait dans le placard à côté de l'aspirateur. Elle lui avait donné un nom. C'était un bon endroit où se cacher. Ils ne passaient que rarement l'aspirateur.

Le soleil brille sur ses paupières. Elle sent le cuir froid du canapé contre son dos et ses jambes, elle n'est pas parvenue jusqu'à son lit. Suz souffre d'une migraine carabinée, ce doit être la gnôle. Elle s'assied, ce n'est pas une mince affaire. Elle regarde la table basse, le cendrier est plein de mégots de joints. Suz a des chaussons à ne plus savoir qu'en foutre, mais il ne lui reste presque plus de shit, rien qu'un petit bloc noir.

Ça craint vraiment. Les soldats ont besoin de divertissement, il leur faut du porno et des hamburgers. C'est ce que lui a écrit son frère dans l'une de ses premières lettres après son arrivée en Afghanistan. Suz est un soldat, et elle a besoin de shit. Pas beaucoup, juste assez chaque jour. Maintenant, elle va être obligée d'économiser, de fumer de minuscules joints de schtroumpf jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus et qu'elle souffre du manque. Ce sera un test.

Suz fait des pompes par terre. Ça n'arrange pas son mal de crâne, mais elle s'en fiche. Elle arrive à douze et se laisse retomber sur le dos, hors d'haleine.

La bibliothèque est toute en acier et en verre. Suz franchit les portes battantes et monte au premier. La salle de lecture offre une vue exceptionnelle sur des entrepôts, des casses automobiles et de petites mosquées radicalisées installées dans d'anciennes casses automobiles.

Les ordinateurs s'alignent dans la salle de lecture. Ils sont presque tous occupés par des immigrés entre deux âges qui lisent les résultats du foot ou prennent connaissance du nombre de leurs ex-compatriotes que le régime a occis. C'est ce que déduit Suz en regardant rapidement les écrans.

Aux tables du centre de la pièce, les retraités scrutent les derniers journaux. Elle ne les comprend pas. Ils ne s'en moquent pas, des nouvelles, puisqu'ils ne vont pas tarder à mourir de toute façon ? Ils se réjouissent peut-être de voir le monde partir en sucette. Qu'ils soient rattrapés par le cancer ou dérapent dans leur salle de bains, avant d'aller mijoter dans la grande marmite noire. Suz imagine des bonshommes noirs, vêtus de pagnes et armés d'épieux. Et elle se met à rigoler. Suz essaie de déguiser ses gloussements en quinte de toux et en scoliose, pour ne pas laisser voir qu'en fait c'est à se tordre de rire. Quand elle s'est à peu près ressaisie, elle gagne les rayonnages de magazines et de journaux.

Suz passe en revue les journaux, mais se rappelle soudain que *Den Blå Avis* n'est plus imprimé.

Elle en éprouve une certaine tristesse. Les bons souvenirs de son enfance ne sont pas légion, et son frère y est toujours présent. Elle n'a pas oublié l'époque où son frère et son meilleur pote, Danny, faisaient publier des petites annonces dans *Den Blå Avis*. Elle se sentait impliquée, elle l'était d'ailleurs peut-être un peu, c'était elle qu'on envoyait à la station de métro aérien chercher des exemplaires gratuits. Puis ils consultaient leurs annonces. S'ils avaient volé un vélo, ils le vendaient par ce biais, ça payait bien mieux que n'importe quel receleur. Ils revendaient tout ce qu'ils pouvaient trouver. Ils allaient au club de golf et chipaient autant de balles qu'ils pouvaient en rapporter. Pour finir, peut-être un peu bourrés après avoir fauché sa bouteille de vodka à l'une des éponges du coin,

ils avaient soumis une quinzaine ou une vingtaine d'annonces, non pas pour ce qu'ils avaient, mais pour ce qu'ils pensaient être en mesure de se procurer. L'assortiment allait des haut-parleurs que l'école utilisait pour les rassemblements matinaux à l'horloge comtoise qu'ils apercevaient tous les jours dans l'appartement du rez-de-chaussée juste à côté de l'épicerie.

Suz redescend. Elle avait espéré éviter de parler à qui que ce soit. Les chaussons font des bulles dans son estomac, elle préférerait rester cachée dans la capuche de sa parka. Elle va voir le bibliothécaire au comptoir.

« Quand est-ce que je pourrai utiliser l'un des ordinateurs ? »

L'employé répond par un long sifflement, censé lui faire comprendre que *c'est franchement mal barré*.

Suz apprend que tous les ordinateurs sont réservés pour la journée, mais qu'elle peut s'inscrire sur une liste d'attente.

Le bibliothécaire lui suggère un cybercafé à proximité. Suz le connaît bien, elle ne prévoit pas d'y retourner avant un moment. Suz remonte, retourne dans la salle de lecture où étaient les ordinateurs. Elle s'assied à la table au milieu de la pièce et fait mine de feuilleter un journal. Elle n'a pas besoin d'un ordinateur très longtemps, quelques minutes tout au plus, pour consulter quelques pages en vitesse. En fait, elle a juste besoin que quelqu'un aille pisser.

Suz aperçoit un jeune homme dans le coin. Elle ne l'avait pas encore remarqué, peut-être parce que la capuche de son sweat est relevée. Il a des dreadlocks, même s'il ne devrait pas en avoir. De longues dreadlocks blondes. Suz n'a pas envie d'aller le voir, mais elle a décidé que rien ne lui battrait la route, pas même un beau gosse affublé de fausses dreadlocks de Danois.

« Excuse-moi, je peux t'emprunter ton ordinateur ? »

Il la dévisage, l'air de ne pas comprendre. Et merde, se dit-elle. Ce n'est pas parce qu'il est blanc qu'il est danois. Putains de touristes hippies !

« Non, rien, murmure-t-elle en s'apprêtant à faire demi-tour.

— Quoi, non, rien ?

— Je t'ai juste demandé si je pouvais t'emprunter ton ordinateur. Deux ou trois minutes.

— Si tu me paies un Coca, tu l'auras pour cinq minutes.

— Mais tu ne paies rien pour occuper cette place !

— C'est ce qu'on appelle la loi du marché, répond-il, et Suz constate que ses incisives sont plantées un peu de travers.

— Mais de quoi tu parles ? !

— Un Coca pour cinq minutes. »

Suz le dévisage.

« Il ne s'agit pas de ce que je paie, ou de l'importance que ça a pour moi d'utiliser cet ordinateur. Il s'agit uniquement de ce que tu es prête à offrir pour utiliser mon ordinateur pendant cinq minutes.

— Tu es complètement con. »

Il lui sourit. Comme on n'a encore jamais souri à Suz. Ce n'est ni ironique ni condescendant, comme ces sourires qu'elle voyait quand elle entrait dans une institution, avant qu'elle se mette à faire des conneries. Ça la perturbe.

« Si tu m'apportes une paille en plus, tu l'auras pendant sept minutes et demie. »

Suz tourne les talons.

Elle descend au café du rez-de-chaussée et achète un Coca. Ils n'ont pas de paille.

Le type aux dreadlocks est toujours à son ordinateur quand elle revient. Elle regarde par-dessus son épaule, il est déjà sur le site de *Den Blå Avis*, il a l'air de chercher une guitare d'occasion.

« Tiens. » Elle lui tend le Coca.

Il se retourne.

« Bon Dieu, souffle-t-il. Tu m'as payé un Coca.

— Oui.

— Excuse-moi, je déconnais. Je t'ai fait tourner en bourrique. Je n'en bois même pas, du Coca.

— Ah non ? Ça existe, les gens qui ne boivent pas de Coca ?

— Bois-le, toi, si tu aimes l'eau marron sucrée. »

Suz n'a rien contre l'eau marron sucrée. Elle prend sa place et se met à taper.

Elle remarque qu'il la regarde. C'est hyper gonflant, mais elle essaie de ne pas y penser et d'expédier ce qu'elle doit faire. Elle sent l'odeur de ses dreadlocks, un parfum un peu aigre, poussiéreux, de fruit blet. Elle n'arrive pas à bien viser les touches du clavier.

« J'ai vraiment mauvaise conscience, murmure-t-il. Tu voulais juste trouver un chaton.

— Arrête de me parler.

— Je peux t'aider.

— Pourquoi je ne m'en sortirais pas avec un ordinateur ?

— Parce que, manifestement, tu n'en as pas à la maison.

— Et toi ?

— Et moi ? Je viens d'emménager dans un nouvel appartement, je n'aurai Internet que mercredi. Et, non, je n'ai pas d'iPhone. Par choix.

— Tu es bizarre.

— Rien ne nous empêche de discuter de ma bizarrerie, mais tu dois savoir que les cinq minutes sont écoulées depuis longtemps. »

Suz continue à taper, elle ne se débrouille pas si mal avec les ordinateurs, en fin de compte. Elle est passée dans tout un tas d'institutions pour mineurs où ils en avaient quelques-uns, et elle s'ennuyait souvent.

Elle sort un stylo, prend quelques notes au dos d'une pub pour des pizzas qu'elle a trouvée dans l'escalier. Elle ne veut pas payer trop cher. Pas un chat de race. À part ça, elle ne fera pas la fine bouche.

« Tu es certaine que tu veux un chaton ? » demande-t-il.

Elle ne répond pas, elle essaie de se concentrer sur le numéro de téléphone. Ce n'est pas son fort, les chiffres.

« Tu n'as pas l'air d'une fille qui veut un chat comme animal de compagnie. Tu es sûre qu'un python, ça ne te plairait pas plus ? »

Suz ne lui répond pas.

« Ou un rat domestique, peut-être.

— Allez, ferme-la, maintenant. »

Il rigole. Ce qui surprend Suz. D'accord, le quartier a changé, mais ce qu'elle vient de lui dire devrait le pousser à se taire ou à lui casser le nez. Ou se lever, au moins, se faire menaçant, mais lui, il rigole. Et elle sourit. Elle le sent, son visage l'a trahie. Elle note le numéro, termine le Coca, se lève et s'en va.

Suz est allongée sur le canapé. Le soleil s'est couché. Enfin, presque ; si elle tournait la tête, elle verrait une bande orange sur les toits.

Elle pense au gars de la bibliothèque. Est-ce qu'il a trouvé une guitare ? Est-ce qu'il va l'acheter ?

Sa main se glisse sous la couverture, ses doigts s'infiltrant dans sa culotte.

Son clito est tout dur, c'est inhabituel. Comme le bouton d'un interphone hors service. Elle écarte les jambes. Elle se détesterait — non, elle se moquerait d'elle-même — si elle occupait le fauteuil en vis-à-vis, à cet instant précis. Petite fille excitée. Petite fille idiote, excitée, fébrile. Suz ferme les yeux. Elle crache sur ses doigts et pense à ce type aux cheveux bizarres.

« Il faut parfois laisser le chaton choisir son maître », déclare la dame de Husum.

Ils habitent une maison de plain-pied en brique rouge. Ils ont une fille, qui est chez le voisin pour le moment. Les dessins de cette fille décorent les murs. Leur voiture est garée sous un carport, la dame dit qu'elle a acheté de la sauce de poisson parce qu'ils vont manger thaï ce soir.

« Il ne sera qu'à toi ? demande la dame.

— J'ai dix-neuf ans, répond Suz, qui a l'habitude de devoir défendre son âge.

— Je me disais juste que, si tu as un copain, il peut venir voir les chatons lui aussi.

— Il n'y a que moi.

— Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais on a eu quelqu'un, la dernière fois que notre Madame Miaou a eu des petits. La fille d'une collègue, elle a choisi un chaton, elle en était dingue, et elle est repartie avec. Mais il est vite apparu que le chat ne pouvait pas piffer son copain. Au final, elle a gardé le chat et lourdé son copain. Ils ne sont pas fous, ces animaux. »

Suz a pris le bus à Brønshøj Torv en direction de Husum. Elle est descendue à Husum Torv et a traversé un quartier de villas qui l'a mise mal à l'aise, comme si elle pouvait être interceptée à n'importe quel moment par une voiture de police et interrogée, soupçonnée de vouloir commettre un cambriolage.

« Il est très mignon, celui-là, constate Suz en tendant le doigt vers l'un des chatons. Il a un nom ?

— Je crois que c'est celui que notre fille appelle Bobbi.

— C'est celui qui a une tache sous l'œil, Bobbi », intervient le mari, qui vient d'arriver dans le salon. Il porte des vêtements de sport et s'essuie le front avec une serviette bleue. « Je voudrais bien vous serrer la main, mais je transpire un peu trop. »

Suz s'accroupit. Les chats sont allongés sur une couverture à carreaux dans un coin du salon. Quatre chatons près de leur mère.

« Attends de voir si un des chatons vient vers toi. Si ce n'est pas l'un d'eux qui te choisit. »

Suz reste accroupie, ses genoux commencent à lui faire mal. L'un des chatons l'aperçoit alors. D'abord partagé entre crainte et curiosité, il prend de l'assurance et la rejoint à pas chancelants. Ce n'est pas le premier qu'elle avait vu, ce n'est pas non plus celui qui a une tache et qu'ils appellent Bobbi. Celui qui la regarde n'a rien de spécial. Il n'est ni plus gros ni plus petit que les autres, il n'est ni albinos ni noir d'encre. Il suffirait qu'elle ferme les yeux pendant qu'ils les intervertissent pour qu'elle n'arrive plus à le retrouver. Le chaton lui lèche l'index.

« Je crois qu'on a trouvé celui qui veut repartir avec toi. »

Suz est venue avec un sac de sport, au fond duquel elle a disposé une vieille serviette. La dame soulève l'animal et le pose délicatement sur les genoux de Suz, qui sent les petits os et la fourrure douce et lisse autour. Elle le pose sur la serviette. Le chat n'a pas l'air mécontent de sa nouvelle tanière.

Suz sort l'argent, les trois cents couronnes dont il était question dans l'annonce.

« Pas la peine, intervient la dame. On le mentionne seulement pour dissuader les moins sérieux. »

Suz la regarde sans comprendre.

« On a essayé de se débarrasser d'un vieil harmonium et dès que les gens ont vu dans l'annonce qu'ils n'avaient qu'à venir le chercher, on a reçu trente coups de téléphone.

— Cet argent pourrait bien nous servir pour nourrir les petits, grogne son mari sans réelle amertume.

— Mais, à partir de maintenant, Suz va être une bonne maman chat, et elle aussi aura besoin de l'argent pour nourrir le petit.

— Pas faux, pas faux », reconnaît le mari.

Suz fait tout le trajet de retour en bus avec la main dans le sac de sport, autour du petit corps pour le rassurer. Une dame d'un certain âge lui sourit.

En arrivant à son arrêt, elle soulève précautionneusement le sac et évite de le faire taper dans d'autres voyageurs ou dans un siège.

Il y a dix minutes de marche entre l'arrêt et l'immeuble. Ce n'est pas aussi facile qu'elle l'avait cru de transporter le chat, le sac bringuebale trop. En quittant les villas de Husum, elle le tenait loin de son corps, mais ses muscles commencent à la faire souffrir. Le chat sort la tête, un peu curieux, comme s'il s'apprêtait à sauter.

Suz est tentée de le faire rentrer et de fermer le sac, mais elle n'arrive pas à s'y résoudre. Elle sort l'animal, le glisse dans sa veste et passe la sangle du sac de sport à son épaule.

Les grincements métalliques de l'ascenseur inquiètent le chat, elle le serre un peu plus fort contre elle : « Là, là, minou, on est bientôt arrivés. »

Ils sortent sur la galerie. Elle tient le chat dans sa main en coupe tout en fourrageant avec sa clé.

Elle va jusque dans le salon, ouvre sa veste, pose le chat sur la table basse et retire sa veste. Puis elle va se changer dans la chambre et en revient vêtue d'un vieux pantalon de survêtement et d'un tee-shirt généreusement troué qu'elle ne met d'ordinaire que pour dormir.

Le chaton est toujours sur la table où elle l'a laissé. Il la regarde en miaulant. Suz ne sait pas très bien comment l'interpréter.

« Qu'est-ce que tu veux ? »

Le chat lui lèche avidement l'auriculaire, comme pour le téter. Suz ne sait pas quand le petit animal a été sevré. Elle retire sa main, le chaton miaule de nouveau.

Suz a de la crème fouettée au frigo, elle en verse dans un bol. Elle ne sait pas si elle doit la réchauffer un peu avant. On le fait bien pour le lait des bébés... Abruti de chat, il prendra ce qu'on lui donne, c'est quand même la ration

journalière de Suz qu'il va avoir. Pas la peine qu'elle se pèse demain matin.

Le chat engloutit la crème en envoyant de fines gouttes sur la table basse. Quand le bol est vide, il regarde sa maîtresse et attend. Suz s'installe avec lui sur le canapé. Elle a préparé le terrain avant de partir, le canapé est recouvert de sacs-poubelle noirs qu'elle a découpés et scotchés, et qui crissent quand elle bouge. Le chat n'a aucune idée de ce à quoi ressemble normalement le canapé, et ça n'a pas l'air de l'affecter.

Elle caresse l'animal.

« Joli petit chat, lui murmure-t-elle. Joli petit chat bête et inachevé. Mais je n'ai rien contre toi. Je ne te connais pas. Tu as l'air très mignon, comme tous les chatons. »

Il la regarde.

Le couteau est prêt sous le canapé. Suz a choisi le plus gros et le plus tranchant, qui n'est pas sans rappeler celui que Rambo utilise dans ses films. Elle maintient le chaton en se penchant pour attraper le manche.

Suz essaie de détendre son bras en remontant le couteau. Si elle le tient comme une arme, elle craint que le chat ne réagisse. Les animaux sont bêtes, mais doués pour décoder les intentions. Elle n'en doute presque pas. Comme elle : pas de cerveau, que des réactions. Elle brandit le couteau comme s'il s'agissait d'une baguette magique ou d'une brosse à cheveux. Elle essaie d'oublier ce qu'elle a prévu de faire, elle caresse le chat en levant la lame vers sa gorge et resserre sa prise sur lui. Elle avait imaginé que le chaton serait plus gros. Elle aurait plutôt choisi un couteau de chasse ou à filet, un instrument plus précis.

Suz place le chaton comme il faut. La tête sur son genou. Il a l'air d'apprécier, ce n'est pas très différent de ce que sa mère lui faisait quand elle le déplaçait par la peau du cou. Le chaton regarde le couteau comme s'il s'agissait d'un nouveau jouet. Il pose la patte sur la lame, mais ne se coupe pas, peut-être parce que sa patte est très tendre. Comme un escargot sur une lame de rasoir. Puis il aperçoit son reflet dans l'acier. Il a un léger mouvement de recul. Suz est obligée de le maintenir pour qu'il ne se sauve pas. Le chaton observe toujours ce chat inconnu qui ne le quitte pas des yeux. D'abord Suzpiceux, il se fait curieux. S'approche de nouveau de la lame. Suz tourne l'arme, et le reflet disparaît. Le chat couine de déception, où est passé l'autre chat ? Suz pousse doucement l'animal pour que sa tête revienne sur son genou.

« Ce n'est pas contre toi », lâche-t-elle.

Elle lui maintient la nuque, la fourrure est plus douce que celle d'un chat adulte, peut-être la plus douce que Suz ait connue.

« Hier, j'ai mangé des nuggets de poulet, qui devaient aussi être super

mignons, les petits poulets. »

L'animal la regarde, de ses yeux d'un vert très clair.

« Vous êtes pareils, le couteau et toi. Vous êtes tous les deux des instruments. »

Elle inspire à fond et resserre sa prise autour du manche. La tête doit sauter en un mouvement très rapide. Mais elle n'est pas obligée d'aller jusque-là. Si elle passe bien entre les vertèbres, elle est certaine que la bête ne ressentira pas de douleur. Car il ne s'agit pas de torturer un petit chat. Il doit mourir, mais vite, et avec le moins de douleur possible. Le plus important, c'est que ce soit elle qui le tue. Le moins douloureux, ce serait bien sûr de l'empoisonner. Ou lui filer une overdose. De la bonne héroïne, une seringue et une aiguille fine, rien qu'une petite piqûre, et l'animal partirait pour le voyage le plus fou de toute sa courte vie, plein de souris qui dansent et d'énormes thons qui sautent d'eux-mêmes sur la terre ferme, jusqu'à ce que son petit cerveau explose. Mais Suz a besoin de sentir que c'est elle qui le tue. Le chat se frotte contre l'acier glacial, putain de petit matou confiant. Elle sent son poulx dans sa gorge, elle ne va pas tarder à frapper.

« Et merde ! » gronde-t-elle. Elle laisse lentement retomber le couteau. « Et merde », répète-t-elle.

Suz n'a jamais renoncé à ses projets. Elle ne peut pas revenir sur un test. C'est la règle numéro un. Elle peut échouer, mais elle ne doit pas abandonner ou le rendre trop facile. Elle regarde le chat, son cou un peu ébouriffé, le chat qui commence enfin à se sentir chez lui. Pour le moment, ce n'est qu'un chaton. Mais moins *seulement un chaton* que quand elle est allée le chercher à Husum. À présent, c'est *ce chaton*. Et il sera bientôt *le chaton*.

Suz décide d'attendre pour lui trancher la tête, parce que ce sera plus dur dans deux jours ou dans une semaine. Elle l'aime déjà un peu, et elle pense qu'elle l'aimera davantage dans une semaine. Ce qui ne fera que rendre le test plus difficile. On doit bien pouvoir modifier un peu les règles du jeu si c'est pour se compliquer la tâche. Alors c'est ce qu'elle décide.

Suz range le couteau sous le canapé, le chaton exprime son mécontentement d'avoir perdu son nouveau jouet, elle lui caresse le dos.

Le chaton obtient le restant de crème. Suz se cuisine des torsades.

Elle ôte le plastique du canapé. Ils regardent des dessins animés.

Suz croit d'abord qu'elle s'est pissé desSuz, mais elle n'est pas mouillée que sous la ceinture, son tee-shirt lui colle au corps. Il est trempé de sueur. Elle allume. L'ampoule bien trop faible de la lampe qu'elle a achetée à crédit, en forme de Winnie l'ourson privé d'une oreille, jette une lueur jaunâtre dans la pièce. Suz déteste cet appartement, tout l'immeuble, elle déteste ne jamais savoir où elle est quand elle se réveille en pleine nuit. Les appartements se ressemblent tous, elle pourrait avoir neuf ou douze ans et s'être endormie dans la chambre de ses parents, avec son père dehors et sa mère inconsciente à côté d'elle.

Elle cherche du regard les trous dans la tapisserie, ceux que son frère avait faits avec un fusil à air comprimé et qui lui avaient valu une assez jolie avoinée pour boiter tout cet été-là. Elle ne les trouve pas. Elle est adulte. Elle est dans son propre appartement.

Suz va dans le salon. Elle sait de quoi elle a besoin, mais ne le trouve pas. Elle a fumé son dernier morceau de marocain plus tôt dans la soirée. Elle gagne la cuisine. Heureusement, elle est tout sauf une fée du logis, et archinulle pour parcourir les cinq mètres jusqu'au vide-ordures. Suz répand le sac-poubelle sur le carrelage de la cuisine.

Le chaton est réveillé. Posté près de la porte, il observe les restes gâtés de nourriture qui jonchent le sol.

« Mais non, imbécile de chat, ce ne sont pas des jouets. »

Il comprend peut-être le ton, ou bien c'est l'odeur des détritiques qui l'effraie. En tout cas, il ne franchit pas le seuil. Elle fouille dans les ordures, d'abord avec le pied, puis s'accroupit pour une inspection plus minutieuse. Elle retrouve une poignée de mégots de joints. Elle les fume toujours jusqu'à se brûler le bout des doigts, mais il y en a assez pour réunir de quoi faire un demi-joint.

Elle s'installe sur le canapé. Allume le pétard, qui a un goût amer, mais ses tremblements s'apaisent. Elle essaie de garder chaque bouffée le plus longtemps possible.

Le chaton saute sur ses genoux. Il donne de petits coups de tête dans sa main

et vient s'allonger sous sa gorge.

« Putain de petit chat de merde », lâche-t-elle.

Il lui lèche les doigts, sa langue est aussi râpeuse que du papier de verre, elle ne sait pas comment elle a fait pour ne pas s'en rendre compte plus tôt.

« Profite bien de ta nuit, lui enjoint-elle. Profite bien de chaque putain de minute. »

Suz vide complètement son compte en banque. Et fourre trois cents couronnes dans sa poche de pantalon. Il lui reste exactement 438 couronnes. Ça ira. Elle est au milieu du mois, ça pourrait être bien pire. Elle peut acheter des œufs de poules en batterie et du poulet en conserve à l'épicerie, vivre halal et à peu de frais, partager avec le chat. Ou alors elle lui volera quelques boîtes de Whiskas. Elle espère que lui aussi est disposé à partager ; elle n'a rien contre le *Saumon en gros morceaux*.

Suz prend l'ascenseur. Elle a besoin de hasch. Non, ce n'est pas tout à fait exact. Ses mains ne tremblent pas. Elle ne transpire pas, comme elle l'a vu chez les toxicos du coin quand ils sont en manque. Non, Suz n'a pas véritablement *besoin* de hasch. Mais elle a besoin de se détendre. De pouvoir dormir. D'un sommeil lourd et sans rêves.

Elle descend et passe devant deux autres immeubles. Ce trajet fait toujours battre son cœur un peu plus vite. Les dessins dans l'ascenseur y contribuent. Une bite qui pisse sur un cul. Ou éjacule, ou Dieu sait quoi. Le tag *Hussein nique tout*. Et *Thug 4 Life*. Qui lui disent qu'elle sera bientôt en possession d'un beau gros bloc. On lui proposera peut-être même de fumer sur place. Bon, ça ne lui est jamais arrivé, pas à elle. Elle ne cracherait ni sur ce privilège ni sur un joint à l'œil mais, au fond, elle veut rester le moins longtemps possible. Rentrer à l'appartement. Couper le premier morceau du bloc et voir la quantité qu'il lui reste. Suz économise, mais jamais quand elle vient d'acheter. À ce moment-là, c'est Noël, le Nouvel An, toutes les fêtes en même temps.

Suz parcourt la galerie et sonne à la porte. Elle attend plus longtemps que d'habitude. Fatih fait de petites crises de paranoïa, parfois. Il lui arrive aussi d'être cassé, s'il a consommé de sa marchandise, mais d'ordinaire il ouvre vite. Suz sonne de nouveau. Ils ont peut-être démenagé. Ailleurs dans l'immeuble. C'est déjà arrivé, pour anticiper une razzia. Mais ça fait longtemps que la police n'est plus venue ici pour autre chose que du tapage, diurne ou nocturne. Ils ne sont pas idiots. Les véhicules de police arrivent rarement à l'unité. S'ils veulent

quelque chose, ils doivent le montrer clairement. Ils viennent en nombre, avec les engins et les tenues de combat.

Suz lève une troisième fois la main vers le bouton de sonnette et hésite. Elle n'a pas envie d'être chiant, ne fais jamais chier ton dealer, il faut que ça figure en première page du manuel sur la façon de gérer au mieux une consommation raisonnée de stupéfiants. Pourtant, elle sonne derechef. Fatih est peut-être sorti, tout simplement. Mais ce n'est pas fréquent. On attend d'une épicerie ouverte 24/24 qu'elle ne ferme à aucun moment de la journée, et d'un dealer qu'il soit chez lui. Quand les gens veulent de quoi se défoncer, ils le veulent tout de suite. Et Fatih est le plus souvent ouvert jusqu'à cinq heures, sept jours sur sept. Après, il s'amuse, comme il dit. Suz n'en doute pas, sa façon de s'amuser consiste à fumer le bénéfice de la journée en jouant à la PlayStation. Ou se promener en Audi A5 en jouant les caïds avec un pistolet d'Europe de l'Est.

Suz sonne encore une fois. Dernière chance. Et la porte s'ouvre.

« Calmos, lance le jeune dans le fauteuil roulant. Il me faut un peu de temps pour arriver à la porte.

— Excuse-moi.

— Je m'appelle Adrian.

— Excuse-moi, répète Suz. Je croyais que...

— Oui ?

— Fatih n'habite pas ici ?

— Non. Il a déménagé.

— Tu vis seul ici ? » Suz regrette immédiatement sa question. Pourquoi une personne en fauteuil roulant ne pourrait-elle pas vivre seule ?

« Oui, ou avec personne, si tu préfères », lui sourit-il. Il n'est peut-être pas aussi jeune qu'il en a l'air, en fin de compte. Peut-être vingt et un ans, menu, vêtu d'un jean bien repassé et d'une chemise à carreaux glissée dans la ceinture de son pantalon.

« Je te prie de m'excuser.

— Encore ?

— Bon, alors au revoir. »

Elle s'apprête à refermer, mais il a avancé un peu sur le seuil. Elle n'a pas envie de claquer la porte sur ses jambes. Même si elles sont atrophiées et peut-être insensibles, c'est bizarre, comme un cauchemar où elles seraient sectionnées entre le fauteuil roulant et la porte, et où elle dirait ensuite : je les laisse dans l'entrée ou je les descends aux encombrants ?

« Tu ne veux pas me rendre un service ? demande-t-il.

— Surtout pas.

— Je peux très bien aller aux toilettes. J'ai juste perdu la télécommande. Ça fait trois jours que Cartoon Network tourne en boucle. Je n'arrive pas à la ramasser. L'aide à domicile ne vient qu'après-demain, et s'il faut que je me farcisse des ours qui chantent pendant encore vingt-quatre heures... »

Suz hoche la tête ; ça, elle peut bien le faire. Suz a trouvé la seule personne, peut-être, sur cette planète, qui ne l'effraie pas. Elle le suit dans l'appartement. Son fauteuil est électrique, il émet un faible bourdonnement en avançant dans l'entrée. Elle remarque qu'on a supprimé les barres de seuil, et en effet il n'y a plus de photos de Tupac et Biggie aux murs.

« Quelle idée d'appeler son fils Adrian !

— Quand on est né myopathe, on peut aussi bien avoir un prénom ridicule. Je crois que c'était le point de vue de mes parents. »

Il part d'un rire un peu aigu et brisé. Ils arrivent dans le salon. L'appartement est une réplique de celui de Suz, les murs tapissés de papier peint ingrain ont la même nuance blanc cassé. La même vue sur les maisons de Bellahøj, mais sous un angle différent.

Il y a un fauteuil dans le salon, mais pas de canapé.

Elle cherche une télécommande par terre, s'attend à voir une espèce de boîte noire oblongue, toutes les télécommandes se ressemblent, mais elle ne trouve rien. Et d'ailleurs, pas de télé non plus. Elle aurait dû l'entendre depuis l'entrée, mais elle n'y a pas pensé.

« D'accord, je t'ai un peu bobardée, reconnaît Adrian. Assieds-toi, s'il te plaît. »

Même à travers le tissu à carreaux, elle remarque à quel point ses bras sont fluets. Il lui indique le fauteuil, placé face à une petite table IKEA carrée.

C'est peut-être parce qu'il est handicapé, ou parce qu'elle est curieuse ou simplement déboussolée, mais elle s'assied. Il fait le tour de la table basse et place son fauteuil roulant dos au mur, à l'endroit où est installé le canapé chez elle, et ils se retrouvent face à face.

« Alors tu es venue acheter.

— Euh...

— C'est évident, tu es venue acheter. »

Elle ne sait pas quoi répondre.

« Je sais que la police a revu ses exigences à la baisse en matière de recrutement, mais est-ce que j'ai l'air d'un agent des forces de l'ordre ?

— Il y a un gyrophare, là-desSuz ? » demande-t-elle avec un signe de tête vers le fauteuil roulant.

Il éclate de son petit rire aigu.

« Alors, tu veux acheter, oui ou non ? »

Elle est toujours un peu perdue.

« Je parle de hasch, de speed, de cocaïne ou de pilouzes. Et par pilouzes, j'entends E ou acide. »

Il penche un peu la tête sur le côté et l'observe.

« Je peux aussi te trouver des stéroïdes qui feront exploser ton cœur et rendront ton clito énorme.

— Où est Fatih ?

— Fatih ne tenait pas sa compta comme il fallait. Alors c'est ma came, maintenant.

— Tu as de bonnes choses ?

— Je n'ai que du bon.

— Je voudrais du marocain pour deux cents.

— C'est ennuyeux. Je procède un peu différemment de Fatih. Ici, tu n'achètes pas au gramme. Si tu veux des petites quantités...

— J'en veux pour deux cents.

— En dessous de mille, je considère que c'est au gramme, et à ce moment-là faut se fournir sur le parking.

— Mais de quoi tu parles, bon Dieu ?

— Cherche le gars en doudoune bleue, il te vendra tout, du pétard au gramme ou au demi-gramme.

— Et pourquoi tu ne me l'as pas dit à la porte ? Pourquoi toutes ces conneries de...

— Ce que j'essaie de t'expliquer, c'est que j'ai créé un nouveau modèle commercial. Ça ne veut pas dire que j'ai envie de perdre tous les anciens clients. Ce que tu trouveras sur le parking, c'est un peu plus cher que ce que Fatih avait. Dix couronnes de plus au gramme. Et la qualité n'est pas la même. Mais c'est toujours raisonnable pour les collégiens et les alcoolos.

— C'est tentant, non ?

— Mais ce que tu trouves dans cet appartement, c'est bien meilleur. Si tu es prête à déboursier un peu plus, tu repartiras avec une qualité bien supérieure. Meilleure que ce que tu achètes d'habitude. Alors tu pourras fumer moins, ou te faire de meilleurs cônes. À toi de choisir. Si tu achètes pour mille, tu repars avec trois grammes gratis. Ce n'est pas une mauvaise affaire.

— Je peux voir le hasch ? »

Le frêle jeune homme, dans sa chemise à carreaux un peu trop grande, lui fait un sourire un peu condescendant.

« Non, tu ne peux pas voir le hasch.

— Mille ?

— C'est la règle. Tu achètes pour mille ou plus chaque fois, mais si tu veux acheter pour plus...

— Je peux aller jusqu'à trois cents, et je n'ai pas plus.

— Il n'y a pas que des génies des maths, dans les fauteuils roulants, mais pour ma part je suis bien convaincu que trois cents, ce n'est pas pareil que mille. »

Suz n'arrive pas à comprendre comment elle fait pour supporter toutes les conneries de ce plaisantin. C'est du hasch qu'elle est venue acheter, pas de la coke de vedette ou des tableaux volés. La ville regorge de dealers, elle sait à quoi ils ressemblent et où elle doit chercher.

« J'ai une idée, reprend le gars en fauteuil roulant. Tu remportes tes trois cents couronnes à la maison, et quand tu auras un peu d'argent, au début du mois, tu glisseras une enveloppe dans ma boîte, avec ton nom desSuz. Et le montant total. Mille couronnes en billets. Les pièces, je ne supporte pas. »

Elle le regarde.

Au moyen d'un petit joystick sur son accoudoir droit, il fait avancer et reculer imperceptiblement son fauteuil, comme une petite danse.

« Tu veux me laisser partir d'ici avec tout le matos sans que j'aie déboursé une seule couronne ?

— Ça te paraît bizarre ?

— Mais pourquoi tu me ferais confiance ? Tu ne me connais pas. Je pourrais me tirer avec tout le bazar. »

Il hausse ses frêles épaules et fait un sourire « ça, ce n'est vraiment pas un problème ». Suz doit le reconnaître, elle n'a jamais fumé pour trois cents couronnes seulement en un mois. Elle aurait bien voulu, mais elle est toujours retournée voir le dealer pour se réapprovisionner. Et le gars devant elle a parlé d'un bonus de trois grammes, une fortune dans son monde à elle. Suz est tentée, peut-être parce qu'elle a toujours rêvé d'être autosuffisante. Voilà ce que ça serait d'avoir autant de hasch. Comme un paysan qui cultive ses légumes et tue un poulet de temps à autre.

Suz se lève.

« Je ne dois rien à personne. »

Elle sort du salon et traverse l'entrée. Au moment où elle pose la main sur la poignée, elle l'entend appeler.

« Hé ! » crie-t-il.

Sa voix tient mal, il ne peut pas bien crier, sa cage thoracique est trop faible.

« Hé, la meuf ! »

Suz revient à la porte.

« Tu veux que je t'aide pour aller faire caca ?

— Putain de bordel de merde ! Tu vas en avoir pour tes trois cents couronnes, mais ne dis rien à personne. Assieds-toi. »

Elle se rassied dans le fauteuil en face de lui.

La transaction se déroule d'une façon tout à fait nouvelle pour elle. Le type sort un iPad d'une poche de son fauteuil, tape deux ou trois petites choses, et le range. Il pose ses mains sur ses genoux. Peu de temps après, elle entend du bruit à la porte. Le garçon qui entre a environ douze ans. En tout cas, il est encore loin de la majorité pénale. Il habite l'immeuble, mais il porte un survêtement de marque et des Nike dernier modèle. Il a l'air concentré, un petit bonhomme au boulot. Il pose une enveloppe marron sur la table basse et s'en va. Elle entend la porte claquer derrière lui.

Suz goûte l'une des petites perles de nourriture sèche. On aurait envie de verser du lait desSuz, mais ça sent le vieux poisson.

« Ne va surtout pas croire que je ne te comprends pas, mecton. »

Le chaton ne lève pas les yeux, il est tout occupé à engloutir le thon.

« Mais tu n'as vraiment pas choisi le bon immeuble pour faire le difficile, minou. »

L'animal ne lève toujours pas la tête.

« Enfin, c'est relatif. J'espère que *mon* dîner te plaît. »

Suz fume le hasch que le type en fauteuil roulant lui a vendu. Il est bon, brun, spongieux. Parmi les meilleurs qu'elle ait fumés. Elle se souvint qu'à certaines occasions son frère l'avait laissée fumer un joint de fête, un joint tout particulier ; une seule taffe et elle ne sentait plus ses jambes, mais d'une bonne façon. Le hasch qu'elle vient d'acheter a presque la même saveur.

Suz voit le gars de la bibliothèque, celui avec les dreads. C'est de toute évidence dans cet immeuble qu'il a emménagé. Elle l'aperçoit sur le parking. Il a un étui rigide de guitare sur le dos. Les écouteurs sur les oreilles, il a l'air dans son monde et marche sur la musique. Ni trop vite ni trop lentement, sur une basse puissante. Ce soir-là, dans la salle de bains, elle pense à lui.

Suz donne un nom au chat. C'est plus facile ainsi. Elle l'appelle Fini demain. Comme ces pastilles, là, qu'on vous donne parfois et qui sont supposées vous débarrasser d'une maladie en une seule nuit. Une femme entre deux âges, qui habitait quatre portes plus loin sur la galerie, les préconisait et en donnait de temps en temps aux gamins de l'immeuble, à condition qu'ils soient blancs et ne fassent pas trop de potin. Fini demain, c'est un nom qui lui convient. Un de ces jours, il fera une descente de vide-ordures dans un sac Netto.

L'appartement de Suz commence à sentir la pisse de chat. Suz suit l'animal avec un chiffon. Il ne fait pas beaucoup pipi, et très peu caca. Elle est certaine que l'odeur serait encore pire s'il avait atteint sa taille adulte. Suz achète de la litière, le plus petit paquet qu'elle trouve au supermarché. Chat jetable. Chat à usage unique.

Suz n'a pas l'habitude qu'on sonne à sa porte, c'est un son qui pourrait tout aussi bien venir de la télé que de l'intérieur de sa tête. Elle ouvre. C'est le jeune agent, le dénommé Robert. Il est seul, aujourd'hui. Il a peut-être sonné de façon trop patiente pour qu'elle puisse deviner qu'il s'agissait de la police. Et il ne s'est pas mis à cogner contre la porte. Parce qu'ils le font souvent. Le grondement de tonnerre dans l'appartement qui dit : tu es dans de beaux draps, cocotte.

« Il y a une chose dont je dois vous parler. »

Elle cligne des yeux.

« Ce n'est pas votre frère, ajoute-t-il très vite. Vous voulez bien me retrouver dans une demi-heure au café sous le métro aérien, si vous connaissez ?

— Ultimatum.

— Non..., répond-il en la dévisageant.

— Si. C'est le nom de ce café.

— OK. Désolé. On s'y retrouve ? C'est important. »

Suz ne sait pas combien de temps dure une demi-heure, et la batterie de son mobile est à plat. Elle se prépare, se passe de l'eau sur le visage. Elle range l'appartement, juste un peu, aère et ôte les couteaux et le hasch de la table basse. Robert regrette peut-être déjà, et il ne cracherait pas sur une petite arrestation, juste pour atteindre les objectifs.

« Ce n'est rien », glisse-t-elle à Fini demain, comme pour le rassurer.

Suz pense bien sûr à disparaître. Lui poser un lapin. Elle l'aurait bien fait quand elle était plus jeune, mais elle est certaine qu'il ne s'en ira pas. C'est aussi la première fois qu'on l'invite dans un café.

Celui-ci est à côté d'une pizzeria. Elle n'y est jamais allée, elle est juste passée devant. Robert est presque seul à l'intérieur, il lui sourit depuis sa place près de la fenêtre au moment où elle entre.

Il a troqué son polo contre un sweat à capuche, et c'est étrange. Son sweat a l'air tout neuf, et il est assis très droit dedans.

« Qu'est-ce que tu prends ?

— C'est un rancard, Robert ?

— Je t'offre un café. »

Ne trouvant aucun serveur, il va commander au bar, puis vient se rasseoir en face d'elle.

« Je veux te parler d'une chose, et je me suis dit que ce serait plus sympa ici que chez toi.

— Il y a un problème avec mon appartement ? Il est trop crade pour vous ?

— Plus sympa que si j'insistais pour venir chez toi. Tu n'as vraiment pas prévu de me faciliter les choses, hein ?

— Je vis dans cet immeuble, c'est comme si on avait signé pour ça. Enfin, ceux qui savent signer. Alors ce n'est pas au sujet de mon frère ? »

Robert se penche et sort un dossier de son sac à dos. Il le place devant lui et pose les coudes desSuz.

« Ton père ne va pas tarder à sortir. »

Elle hausse les épaules, tente de feindre l'indifférence.

« Mais à cause du genre de crime dont il s'est rendu coupable, ils ont décidé de mener une enquête. Tu vois de quoi il s'agit ?

— Bien sûr. Au près de qui veulent-ils enquêter ?

— Ton frère n'est pas dans un état permettant de penser que ce serait bénéfique qu'il...

— Que moi, alors ?

— Ils tiennent à avoir une raison pour l'empêcher de sortir. Personne n'a envie de le voir libérer.

— Faut bazarder la clé, alors.

— Ce n'est pas si simple, malheureusement ; sa conduite a été exemplaire depuis son incarcération.

— Vraiment ?

— Bon, il y a eu cette agression à l'arme blanche, et il s'en est fallu de peu...

— ... qu'il plante quelqu'un ? Et malgré ça, vous voulez...

— Un jeune Albanais lui a filé un coup de sacagne. Il y a un peu moins d'un an. Tu n'en as pas du tout entendu parler ?

— Non.

— Tu aurais dû. Je sais qu'ils ont essayé de t'appeler.

— Je ne suis pas très facile à joindre.

— Je veux bien le croire.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il a eu cinq points de suture à l'abdomen mais, je ne t'apprends rien, il est gros et enveloppé dans une bonne couche de graisse qui l'a protégé. Son agresseur s'en est tiré avec un traumatisme crânien. Ton père avait un couteau planté dans le ventre, ce qui ne l'a pas empêché de causer un traumatisme crânien à ce jeune.

— Ça ressemble à une bagarre.

— C'est aussi ce qu'ils ont pensé au début. Mais les codétenus ont témoigné : ton père l'avait juste un peu bousculé, l'avait plaqué au mur, les mains grandes ouvertes. Il ne l'avait pas frappé. À aucun moment il ne s'est servi de ses poings. Alors on peut difficilement évoquer autre chose que de la légitime défense.

— Foutaises.

— Ils t'écouteront. Je crois qu'ils se laisseront convaincre de lui faire purger sa peine jusqu'au bout. Ils ont juste besoin d'entendre les mots qu'il faut. »

Robert s'apprête à poursuivre, mais ils sont interrompus par le serveur qui apporte la commande de Suz, une grande tasse de café au lait coiffée d'une épaisse couche de mousse. Le quartier a changé, c'est le moins qu'on puisse dire. Suz a envie de rire, mais envie seulement. Elle regarde les documents.

« Et ça, qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle quand le serveur est parti.

— Des pièces du dossier, seulement les plus pertinentes. Je me suis dit que ça ne pourrait pas faire de mal si tu le connaissais un peu mieux.

— Je vais faire leur boulot ?

— Explique-leur l'importance que ça a eue, pour ton frère et toi, ce que ton père a fait. Si tu as peur de le revoir ou de ce qui arrivera quand il sortira, dis-leur. »

Elle regarde Robert.

« Ça me fait vraiment chier, reprend-il en poussant la chemise vers elle. Ne dis à personne que je t'ai confié ces papiers, s'il te plaît. On ne doit pas avoir l'impression que j'essaie d'influencer le résultat. »

Elle le regarde.

« Tu as faim ? demande-t-il. Des nachos, ça te dirait ? »

Elle prend le dossier et quitte le café.

Suz ouvre la boîte de pâtée sans quitter la télé des yeux. Elle a poussé le volume à fond. Une émission de jardinage lui révèle à quel moment il vaut mieux couper ses vivaces. Elle regarde une émission de décoration intérieure et sait que le gris est le nouveau noir. Avant, c'était le blanc.

Suz a perdu beaucoup de choses dans sa vie. Ce qui est bête, car elle n'a jamais possédé tant que ça. Elle est passée dans des familles d'accueil et des foyers, on l'a fichue dehors, renvoyée chez elle et bringuebalée à droite et à gauche à de nombreuses reprises. Les derniers jours étaient toujours ceux où les choses disparaissaient, les autres savaient qu'elle n'allait pas tarder à dégager, qu'elle ne pourrait pas revenir faire des histoires. Ce qui est perdu est perdu, on ne la reverrait pas. Elle pourrait tout aussi bien crever. Les règles du jeu voulaient qu'on ait en permanence sur soi tout ce qu'on possédait. Les poches pleines. Tout le bazar. Ce n'était pas son fort.

Mais Suz n'a jamais perdu aucun couteau.

Elle ne sait pas si elle doit les ordonner par taille ou par date d'acquisition. Elle choisit la taille et les dispose devant elle sur la table basse. D'abord la lame de rasoir. Qui n'est pas une véritable lame, mais un pendentif que son frère lui a offert. Elle a vu des personnes en porter de semblables, gravés à leur nom. Son frère n'avait sans doute pas payé pour ce pendentif, raison pour laquelle il était anonyme. Il avait proposé de lui graver son nom, mais elle avait refusé. Elle avait ôté le pendentif de la chaîne et le conservait dans sa poche. Elle le dégainait quand les choses tournaient mal et roulait des yeux fous pour que tout le monde comprenne bien qu'elle était complètement dingue et qu'elle n'hésiterait pas à les taillader. C'était une technique qu'elle maîtrisait depuis qu'elle avait neuf ans. Par la suite, elle s'était mise à apprécier les objets tranchants. Sa collection est fournie.

Elle les aligne, l'un après l'autre. Canifs, dagues, couteaux à filet et de chasse. De la lame de rasoir jusqu'au gros poignard. Suz a toujours adoré ses couteaux. Surtout le poignard, peut-être.

Elle pourrait très bien s'en servir pour régler leur compte aux racailles du cybercafé, les découper en tout petits morceaux avec lesquels elle les remplirait.

Suz a essayé de rendre son père humain. Une personne qu'on peut piquer, découper, qui saignera et mourra comme n'importe qui. Mais le père de Suz n'est pas humain.

Elle regarde les couteaux, ils n'ont plus l'air aussi dangereux.

Suz sonne deux fois et attend. Elle croit entendre le son du fauteuil roulant dans l'entrée. Et la porte s'ouvre.

« Je savais que tu reviendrais. » Adrian lui fait un sourire plus chaleureux et accueillant qu'elle l'aurait pensé.

« Tu le savais ?

— Bien sûr. J'ai de bonnes choses. » Il fait reculer son fauteuil dans l'entrée, elle referme derrière elle. D'un geste de la main, il l'invite à s'installer dans le fauteuil.

« Alors tu es revenue acheter. Et on a déjà fait affaire, donc.

— En tout cas, je suis venue acheter.

— Mais n'oublie pas...

— ... que je dois acheter pour plus de mille couronnes. Et c'est bien ce que je veux faire. Mais je pensais à quelque chose d'un peu différent.

— Oui ?

— Tu as dit que tu pouvais tout te procurer.

— Non. J'ai mentionné différents stupéfiants et barbituriques. Ce qui ne revient pas à "tout".

— Je voudrais acheter un flingue.

— Et pour quoi faire ? demande Adrian en penchant la tête sur le côté.

— Abattre quelqu'un.

— C'est à ça que ça sert, en général.

— Tu peux m'en avoir un ?

— Combien tu pensais mettre ?

— Deux mille.

— Tu les as ?

— J'en ai mille maintenant. Et le reste, je prévoyais...

— Oui ? » Il la regarde avec curiosité.

« Que je pourrais payer plus tard. Dans la boîte aux lettres, comme tu me l'as proposé pour le hasch.

— On ne vend jamais un pistolet à crédit. Pour toute une tapée d'excellentes raisons.

— Je peux voler des choses, je suis douée pour ça.

— Qu'est-ce que tu veux voler ?

— De la barbaque et du vin.

— Ça va en faire un paquet.

— Je sais.

— Si tu piquais pour cent couronnes de vin, tu n'en tirerais que vingt.

— Vingt-cinq. Un quart du prix. Ça a toujours été comme ça.

— Peu importe, ça représente pas mal de bouteilles.

— Et de steaks.

— Tu connais le prix des choses, je dois le reconnaître.

— Tu n'aimes pas la viande rouge ?

— J'adore ça. Le plus saignant possible. Avec de la béarnaise, j'adore quand la viande saigne dans la sauce.

— Je peux te trouver des morceaux incroyables...

— Mais la viande de bœuf me constipe, je ne la digère pas correctement. C'est l'un des problèmes qu'on a quand on est dans un fauteuil roulant. Ça me donne mal au ventre, et ils doivent finir par m'enfoncer un long tuyau dans le cul. Et je ne supporte pas le vin rouge, avec tous les médicaments que je prends. Mais ce n'est pas notre principal problème.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

— Qu'un pétard ne coûte pas deux mille couronnes. Je ne dis pas que tu n'en trouveras pas pour cette somme. Un vieux débris d'Europe de l'Est. D'un pays qui a changé trois fois de nom en moins de temps qu'il n'en faut à un ouvrier pour assembler quelques tôles d'acier à la chaîne.

— Et on peut tirer avec ?

— Si tu as du bol, tu arriveras peut-être à lui faire cracher un ou deux pruneaux. Surtout si tu le tiens braqué vers le sol. Ou bien il t'arrachera la main en explosant, ce qui est beaucoup plus plausible. Alors si tu veux bousiller quelqu'un, il va falloir casquer quinze gros.

— Quinze mille ?

— Ça fait pas mal de pognon, hein ? sourit Adrian.

— Je peux voler autre chose, je suis douée pour ça. À condition que ça ne soit pas enfermé dans une vitrine ou attaché à une chaîne, j'arriverai à le faire sortir du magasin.

— Regarde-moi. Je me fous éperdument de ce que tu peux réussir à faire sortir d'un magasin. Tu n'auras jamais quinze mille couronnes entre les mains.

Pas de ton vivant. Jamais, jamais.

— OK.

— OK ? Tu renonces ? » Adrian a l'air déçu.

« Non, j'irai ailleurs.

— Non, Suz, tu m'écoutes. J'ai une proposition à te faire. De première bourre.

— Oui ?

— Tu m'écoutes ?

— Oui.

— Tu sais ce que disent les dealers quand ils ont mauvaise conscience, quand un client habituel a trop fumé de hasch, ou n'a pas bien supporté des choses plus violentes, qu'on se flanque dans le bras ? Tu sais ce qu'ils disent ?

— Je ne force personne à acheter.

— C'est ça. Ce qui est parfaitement exact. Mais encore ?

— La gnôle et les clopes sont aussi dangereuses. Plus dangereuses, même.

— Oui, oui, oui, ça aussi, les gens le répètent tout le temps. Mais pense à la panique ressentie par ce dealer quand il est découvert. Sa nouvelle copine vient d'apprendre ce qu'il fait de ses journées. Alors qu'est-ce qu'il dit, ce con ?

— Je n'en vends pas aux collégiens.

— Oui, bordel ! Gagné ! » Adrian rit comme s'il n'était pas plus grand qu'il en a l'air, comme un gamin de dix ou onze ans qui vient d'entendre sa première blague un peu osée. « Je n'en vends pas aux collégiens ! » répète-t-il, les yeux pleins de larmes.

« Mais quel rapport...

— C'est justement ce que je veux que tu fasses, Suz. Je veux que tu ailles vendre de la came aux collégiens. »

Suz ramasse ses couteaux et les range dans un carton. Elle n'en laisse qu'un dehors. Un bien tranchant, pas trop gros, avec une lame fine.

Suz pose l'enveloppe sur la table. Il y a deux chiffres écrits desSuz. C'est le même gamin en survêtement qui est arrivé quand Adrian a utilisé son iPad. Adrian a pris un marqueur pour écrire sur l'enveloppe. Le premier chiffre indique le nombre de grammes.

« Tu es sûr que j'en vendrai autant ? »

Adrian s'est contenté de sourire.

Le deuxième chiffre indique la somme qu'Adrian devra recevoir quand l'enveloppe sera vide. Si Suz a gagné plus, elle garde la différence. Au moins cinq ou dix couronnes le gramme. Mais plus, aussi, si elle roule des joints qu'elle vend en vrac, ce qu'Adrian lui a recommandé de faire.

Suz a acheté le tabac à rouler le moins cher. Et du Rizla. Elle fait descendre le chat de la table basse et ouvre l'enveloppe. Jamais elle n'a eu une telle quantité de hasch en sa possession. L'odeur est plus intense, quand il y en a autant. Adrian lui a prêté une balance électronique. Elle a du papier alu, une planche à découper et des bougies de chauffe-plat pour griller le tabac. Suz se met à rouler.

Au bout de cinq joints, elle se détend assez pour allumer la télé. Suz en roule jusqu'à ce que sa langue soit gonflée et douloureuse ; si elle doit continuer, elle ferait mieux d'utiliser une éponge pour mouiller le papier. Suz n'est pas certaine d'en posséder une, on ne peut pas dire qu'elle soit suréquipée en produits d'entretien.

« Tu as envie de lécher du papier ? » demande-t-elle à Fini demain. Mais il se contente de se retourner et de lui montrer son petit cul de chat, pour toute réponse.

« Abruti de chat », soupire-t-elle. De toute façon, sa langue serait bien trop râpeuse, elle déchirerait le papier. Suz roule encore sept joints. Puis elle coupe le hasch en morceaux d'un demi-gramme ou d'un gramme, pour ceux qui préféreraient. Finalement, elle range son matériel. Complètement, dans un

placard en hauteur, hors de portée de Fini demain, et encore plus d'elle-même. Suz ne sait pas grand-chose, mais elle a en tout cas bien conscience que si on se sert dans le hasch qu'on est censé vendre, ça revient à se fracasser soi-même les genoux à coups de marteau, et ça évite à d'autres de le faire.

Suz sort son hasch, elle roule, c'est clairement meilleur que ce qu'elle va aller vendre demain. L'idée la fait sourire. Elle en roule un gros, l'allume, tire deux bouffées. Puis elle l'éteint.

« Et merde ! crie-t-elle dans la pièce. Et merde ! » répète-t-elle. Fini demain la regarde.

Suz va dans l'entrée. Quand elle est revenue avec le hasch, ça ne lui a posé aucun problème de mépriser le dossier de Robert, l'enjamber sans lui accorder le moindre coup d'œil. À présent, il a grossi ; dans trois ou quatre jours, il empêchera Suz de passer. Alors elle le ramasse et va le poser dans le salon, sur la table basse entre les brins de tabac et des morceaux de papier alu calciné.

Carton vert, fermé par un élastique. Suz l'ouvre.

« Elle est crevée. »

Ce sont les premiers mots que le père de Suz a prononcés au téléphone. C'est indiqué dans la retranscription de l'appel à police secours.

Il est 13 h 02. C'est noté en gras.

« Putain, elle est crevée. »

L'interpellé se présente comme Erik Ladegaard Madsen. On lui demande où il se trouve. Il donne l'adresse à laquelle Suz a grandi.

La clé est toujours dans la serrure quand la police arrive.

Erik Ladegaard Madsen est assis dans le salon. Il fume une cigarette en lisant les informations du télétexte.

On lui demande où est sa femme, il répond d'un mouvement de tête en direction de la chambre. Un agent y va et vomit. Une note le précise, pour qu'ils excluent ces traces de l'enquête.

Malene Ladegaard Madsen est ligotée au lit par une ceinture en cuir marron.

À 13 h 25, elle est déclarée morte.

L'accusé reconnaît avoir ligoté Malene Ladegaard Madsen au lit métallique blanc de chez IKEA que le couple avait reçu des services municipaux quelques années plus tôt.

Une mention entre parenthèses précise qu'ils ont deux enfants, mais qu'aucun d'eux n'était dans l'appartement. L'aîné est militaire, il était stationné dans la province de Helmand, et la cadette était dans un foyer éducatif à cinq kilomètres de Horsens.

Le médecin légiste estime que Malene Ladegaard Madsen était morte depuis un peu plus de vingt-quatre heures quand on l'a trouvée. Son état général rend malaisée une estimation plus précise. L'accusé n'a pas une bonne notion du temps, il ne sait pas non plus quand il l'a attachée. Il pense que c'était trois ou quatre jours plus tôt. Il dit avoir été ivre dans l'intervalle.

Le procureur lui demande s'ils se sont disputés avant qu'il quitte

l'appartement.

« Nan, répond-il. J'crois pas. »

La première fois qu'on lui demande pourquoi il l'a attachée, il répond :

« Parce que sinon, elle claque tout le pognon en came. »

Ce n'est pas une audition officielle, il n'a pas encore été mis en examen, il a simplement été interpellé et conduit au commissariat de Bellahøj.

« Je vais bientôt pouvoir récupérer ma ceinture ? » demande-t-il à l'agent de garde. Son avocat pense qu'il était en état de choc quand il a posé cette question, que ce devrait être évident pour n'importe qui.

Pendant l'audition, l'accusé modifie quelque peu sa version et explique que s'il ne l'attache pas de temps en temps, elle va « se foutre une overdose ».

Le doute plane sur l'endroit où l'accusé a dormi entre le moment où il a ligoté sa femme et celui où il l'a retrouvée morte. La police a pourtant peu de difficultés à reconstituer son itinéraire entre les divers hébergements et débits de boissons du quartier. Il a vraisemblablement été impliqué dans une bagarre non signalée à la police, mais qui a conduit le propriétaire de « Bjørnen » à s'adresser à son assurance le lundi suivant, après que la façade de son juke-box a été détruite.

La police ne juge pas opportun de consacrer plus de ressources à cette enquête. L'accusé déclare qu'il a peut-être passé l'une des nuits en question sur le canapé d'une connaissance, un homme qu'on surnomme « le Finlandais ». Cette piste n'est pas suivie par la police.

Pendant le procès, on demande à l'accusé s'il a coutume de découcher pendant trois ou quatre jours consécutifs. Le rapport précise qu'il hausse les épaules.

« Bof, je l'ai juste oubliée, déclare-t-il alors, comme une espèce d'explication.

— Pendant quatre jours ? » demande le procureur.

Erik Ladegaard Madsen raconte qu'il était rentré la veille du jour où il l'a retrouvée, mais qu'il n'avait pas pu pénétrer dans l'appartement parce qu'il n'avait pas trouvé sa clé. Alors il était reparti.

« Comment avez-vous pu entrer le lendemain, alors ? s'enquiert le procureur.

— Eh ben, en fait, je l'avais quand même, répond-il. Mais putain, j'ai trop de poches ! »

Le rapport de la médecine légale mentionne que la cause réelle du décès est difficile à déterminer. Déshydratation, épuisement, malaise cardiaque consécutif à un sevrage brutal, même sa posture — les bras levés au-dessus de la tête — pouvait rendre la respiration pénible.

Elle ne serait probablement pas morte si elle n'avait pas été attachée.

« Mais on ne peut pas l'affirmer avec une certitude totale », réplique l'avocat en faisant référence à l'état physique général de la défunte. Personne ne le contredit.

Erik Ladegaard Madsen a peut-être seulement tenté de protéger son épouse de sa consommation de stupéfiants. De façon inappropriée, et lourde de conséquences. L'avocat emploie à une occasion le terme de zombie. Puis il s'excuse et décrit la victime comme « déjà presque morte ».

Suz n'en disconvient pas. Elle n'arrive pas à se rappeler sa mère vivante.

Le procureur décrit Erik Ladegaard Madsen comme un individu profondément insensible, qui n'a jamais, à aucun moment de son procès, fait preuve du moindre remords.

Son avocat estime que ce manque de regrets peut être vu comme la preuve qu'il n'a pas tué intentionnellement son épouse.

On s'accorde finalement pour dire que c'est un drame. Les pièces du dossier en témoignent. Homicide par imprudence. Pas si épouvantable. Ni la peine la plus lourde, ni la plus légère pour ce qui s'est passé. Une tragédie parmi des individus tragiques dans un quartier tragique. Cinq ans. Sorti au bout de trois s'il se conduit comme il faut.

Suz rallume le joint.

Des murs de brique rouge, trois corps de bâtiment, une grande pelouse semée de taches jaunes.

C'est l'ancienne école de Suz. En tout cas, c'est comme ça qu'elle la voit, bien qu'elle n'y ait pas passé beaucoup de temps. Les premières années, bien sûr, avant qu'elle soit classée pour de bon dans les élèves difficiles, quand elle ne pouvait rien faire de pire que pisser dans son pantalon ou casser un carreau. Et par la suite, quand un énième foyer du Jutland l'avait renvoyée, ou quand ses parents la faisaient revenir au bercail pour toucher les allocations familiales.

Suz entre. La première récréation ne va pas tarder. Personne n'a envie d'acheter du hasch au saut du lit mais, juste avant dix heures, elle devrait pouvoir vendre quelques grammes. Elle a réfléchi à ce qu'elle doit dire si un prof lui demande ce qu'elle fait là, mais elle sait que c'est très peu probable. C'est une grande école, personne ne faisait attention à elle quand elle y était inscrite, sauf quand elle détruisait quelque chose. Alors pourquoi ferait-on attention à elle maintenant ?

Suz a un sac usé sur le dos. Dedans, elle a glissé un annuaire pour lui donner du poids, en plus de son tuyau en fer et du hasch.

Elle cherche son frère du regard, mais une fraction de seconde seulement. Elle sait pertinemment qu'il n'est pas là, qu'il n'est plus là depuis longtemps, qu'elle n'est pas revenue au temps du collège, quand elle le cherchait régulièrement. Elle sait très bien qu'il n'a rien pour elle, une barre chocolatée fauchée à l'épicerie du coin, ou une clope si elle supplie à genoux en promettant de ne pas se mettre à fumer pour de bon. Aucune raison de le chercher, ni lui ni son copain Danny. Mais ses imbéciles d'yeux ne le savent pas, ils cherchent, pauvres cons d'yeux.

La cloche sonne. La cour se remplit d'enfants. Suz s'avance dans la cour, jette un rapide coup d'œil par-dessus son épaule et contourne le bâtiment.

Derrière, il y a des conteneurs à moitié pleins, des planches, des morceaux d'asphalte et un vieil abri à vélos peint en vert qui n'a pas servi depuis des années. Il était destiné aux vélos des profs, mais tous voyaient régulièrement leurs pneus

crevés, sans la moindre exception. Heureusement, rien n'a changé : cinq garçons fument derrière l'abri. S'il y en a de son immeuble, elle ne les reconnaît pas. Mais elle est restée à l'écart de tout et ces garçons ont trois ou quatre ans de moins qu'elle, peut-être dix ans de moins que son frère.

Suz sort son paquet de Marlboro acheté pour l'occasion, en tire une cigarette.

« Quelqu'un a du feu ? »

Ils la regardent bizarrement. Comme les types derrière le cybercafé, mais avec un peu moins d'assurance. L'un d'entre eux dégaine un briquet.

« Et qui tu es, toi ? demande un autre.

— Je viens d'entrer en quatrième.

— En quatrième quoi ?

— Quatrième, la classe. C'est un collège, ici, non ?

— Mon frère est en quatrième.

— Putain, je suis super contente pour lui ! »

Suz fume sa cigarette tranquille. Les garçons crachent, fument, parlent chatte et foot. Enfin, quatre d'entre eux ; le cinquième se tient légèrement à l'écart. Comme s'il n'était pas complètement accepté. Il est grand, mince, brun. Il hoche la tête à ce que les autres disent, mais il ne moufte pas. Si elle a des doutes sur l'un d'entre eux, c'est bien sur lui.

« Hé, les abrutis, il y en a qui fument du shit, ici ? »

Ils la regardent.

« Tu en as ? demande l'un.

— Et du bon. Mais ce n'est pas donné.

— Tu veux nous en vendre ?

— Je suis pas venue me faire des nouveaux potes.

— Et il vient d'où, ce hasch ? »

Suz s'est préparée. Elle a répété son histoire un nombre incalculable de fois. Et mentir, elle sait faire. Elle donne sa réponse comme si elle se fichait de savoir s'ils la croient ou non. Elle parle de son frère qui deale en ville, qui a échappé de justesse à la dernière descente pour la simple raison qu'il n'arrive pas à se lever le matin.

Il est convaincu que la police le recherche. Il est coincé chez lui avec plein de matos, des joints tout prêts et du hasch. Il n'a plus vraiment le courage d'en vendre, mais il y a quelques balèzes flippants en blousons de cuir qui voudraient bien être payés pour la came qu'il a gardée. Lui ne voit aucun inconvénient à rembourser si ça peut lui éviter de se faire casser quelques os, et peu importe s'il n'en tire qu'un prix modique, il faut vendre. Ce shit coûterait le double en ville.

Les garçons la regardent, la bouche entrouverte. Ça doit être comme ça quand

on a de très gros seins, se dit Suz. Elle vend quatre joints. L'un des garçons n'a pas d'argent sur lui, mais dit qu'il en apportera après la grande récré.

C'est le grand brun qui achète en dernier. Il l'observe attentivement.

« C'est du bon ? veut-il savoir.

— C'est ce que j'ai dit. »

Il lui file cinquante couronnes, lui donne l'argent en tournant la paume vers le bas, et le geste ressemble à une simple poignée de main. Elle n'aime pas ce type.

La cloche sonne. Elle les accompagne vers l'entrée, disparaît dans la foule et quitte l'école. La suivante n'est pas loin. Elle ne la connaît pas très bien, elle y est allée une fois avec son frère. Il cherchait quelqu'un, et elle n'a jamais su ce qui se serait passé s'ils l'avaient trouvé. Son frère lui avait dit : « On doit juste parler un peu avec un bon copain », ce qui pouvait vraiment vouloir dire tout et n'importe quoi.

Ici, les garçons ne sont pas dans la cour, mais sous un porche dans la rue voisine. Ils observent tout par en dessous et n'ont pas l'air commodes. Mais tous ceux avec qui Suz a grandi essayaient de prendre cet air-là, indépendamment de leur caractère véritable. Si elle n'était pas là pour leur vendre des clopes, elle les aurait bien testés.

Suz sort son paquet de Marlboro et demande du feu. Les premiers joints sont partis comme des petits pains dans son ancienne école, alors elle est moins nerveuse. Elle leur sert une version courte de l'histoire de son frère bloqué chez lui avec son hasch. Elle augmente le prix de ses joints à soixante couronnes pièce, mais n'hésite pas à en vendre deux pour cent. C'est plus facile qu'elle pensait, beaucoup plus facile. Elle a toujours vu des choses se vendre sous les portes cochères, les échanges se dérouler ainsi ; la seule différence, c'est qu'aujourd'hui elle est vendeuse et pas acheteuse.

À midi, elle rentre chercher d'autres joints et nourrir le chat.

« Maman chat fait du business », lance-t-elle à Fini demain tout en lui ouvrant une boîte de pâtée. Elle le gratte derrière l'oreille et ressent une pointe de mauvaise conscience, mais se dit que ce n'est pas plus mal. Le chat doit être traité le mieux possible avant de tâter du couteau.

Suz est de retour à son ancienne école juste avant la dernière récréation. Elle a une nouvelle provision de joints dans sa poche.

Le groupe est le même, mais elle aperçoit deux nouveaux.

Suz demande du feu pour sa Marlboro. Elle veut encore donner l'impression qu'elle s'en fiche, ce sont les joints de son frère, pas les siens. Elle essaie d'avoir l'air de s'ennuyer en permanence, comme tous les élèves de quatrième. De

s'ennuyer à mourir. L'un des garçons vient vers elle, les autres suivent.

« Putain, ça déchire, commence-t-il. Il était super bon. »

Il a les yeux un peu rouges, mais il ne semble pas si déchiré que ça.

« Tu l'as fumé, pauvre enculé », lâche l'un des autres, d'une voix empreinte d'une certaine admiration.

« Ouais. J'ai ramé en anglais. Je crois que j'ai fini par dire *fucked up shit*, et mon prof m'a regardé, il m'a répété que je ne devais pas employer le mot *fuck*, mais il s'en est tenu là. De toute façon, je ne dis jamais rien pendant ses cours. C'est vraiment un truc de brute. »

Grâce à cette recommandation, Suz vend cinq autres joints, et quelques-uns aux nouveaux.

La cloche sonne. Suz ne bouge pas, elle n'a plus besoin de faire avaler des salades aux garçons. Elle sourit intérieurement. Puis elle l'aperçoit du coin de l'œil, le grand brun. Il est un peu plus âgé que les autres. C'est un garçon qu'on a peut-être trimballé à droite et à gauche, et qui a dû redoubler.

« Tu ne vas pas en cours ? demande-t-il avec un sourire.

— Et toi ?

— Pas le courage. Tu es autant en quatrième que moi en doctorat, hein ?

— Ça te regarde ? »

Il continue à lui sourire. Elle a envie de s'en aller, mais pas de s'enfuir.

« Il y avait du hasch dans le joint.

— Évidemment, répond-elle.

— Mais vraiment pas beaucoup. Et c'était du marocain bas de gamme, pas la qualité dont tu parlais. »

Suz évalue la vitesse à laquelle elle réussira à tirer son bout de tuyau de son sac. Elle s'est trop détendue, c'est son problème.

« Si tu crois que tu pourras récupérer ton pognon, tu peux... »

— Non, *fuck it*, je le savais dès l'instant où j'ai acheté le joint. Tous les escrocs ou presque commencent par proposer du bon à moitié prix. Mon père vend des voitures d'occasion.

— Je n'escroque personne.

— Si tu leur files des joints costauds et s'ils les fument aux toilettes, ils vont vomir un bon moment. Et à la récré suivante, un prof te cherchera. Tu leur vends exactement ce qu'il leur faut. Mais j'aurais bien besoin de quelque chose de mieux. Je fume du hasch depuis que j'ai neuf ans. »

Suz le regarde. Puis hoche la tête.

« J'aurai quelque chose pour toi demain. »

Suz se réveille, il fait toujours nuit. Elle s'est habituée à sentir Fini demain quand elle s'étire dans un demi-sommeil, mais il n'est pas là. Elle se lève et le trouve au salon.

« Excuse-moi, je t'ai chassé d'un coup de pied. »

Le chat tourne la tête. Il a grandi, il occupe tout le canapé. Il se ressemble toujours, mais il est aussi gros qu'un tigre et déforme le mauvais rembourrage du siège. Tout le canapé penche et menace de rompre par le milieu.

« Maman chat, lui dit-il.

— Tu veux de la crème ?

— Ce n'est pas le sujet.

— Je crois qu'il reste un petit bout de chawarma.

— Ce n'est pas le sujet.

— Il faut que je dorme. Je me lève tôt pour aller vendre de la came.

— Qu'est-ce qu'il y a sous le canapé ? demande le chat. Qu'est-ce qu'il y a juste sous moi ?

— Des moutons. »

Il l'observe attentivement.

« Deux ou trois vieilles frites. Trois factures que je n'ai pas pu payer.

— Un objet brillant. Et tranchant. »

Suz ne répond pas.

« Pourquoi ? demande le chat. Pourquoi ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Pourquoi ?

— Je me lève tôt.

— On se sert d'un ouvre-boîte pour ouvrir les boîtes. D'un tire-bouchon pour tirer les bouchons, poursuit le chat en penchant la tête sur le côté. Et cet objet brillant sous le canapé, on s'en sert pour quoi ? »

Suz se réveille, il lui faut plusieurs secondes pour avoir la certitude de s'être réveillée pour de bon, cette fois. Elle tend la main et sent Fini demain. Elle le

soulève et le dépose sur sa poitrine plate. Il ne semble pas y voir d'inconvénient et se met très vite à ronronner. Il fait le bruit d'un tout petit vibro. Elle le caresse. Elle n'allume pas, elle n'a pas envie de croiser son regard. Elle voudrait lui dire que ça n'arrivera pas, les mauvaises choses n'arrivent pas, jamais. Qu'il aura le droit de vivre. On peut mentir aux enfants. Les parents mentent à leurs enfants, ils leur disent que mémé est montée au ciel, que le chien est parti vivre dans une ferme, que papa retrouvera un boulot. Il faut mentir aux enfants, alors on doit aussi pouvoir le faire avec les petits chats. Elle le caresse, il ronronne. Elle n'a pas besoin de fumer pour se détendre et se rendormir, pas tant qu'ils croient tous les deux ce mensonge.

Le lendemain, comme une maîtresse infidèle, elle gâte Fini demain et lui achète de la pâtée de luxe.

Chaque fois que Suz vend un gramme, elle vend en réalité 0,9 gramme. Elle ôte avec une lame de rasoir le tout petit bout en trop. Quand elle l'a fait dix fois, elle a un gramme supplémentaire qu'elle utilise pour rouler un joint. Ça prend du temps, mais elle aime bien avoir de quoi occuper ses soirées. La télé est allumée, elle mixe et pèse. « Maman fait du business », annonce-t-elle au chat.

Ce sont toujours de petites sommes que Suz reçoit, elle n'a jamais eu de grosses sommes entre les doigts. Mais elle les voit enfler. Les petits ruisseaux font les grandes rivières. Elle range l'argent dans une boîte de tabac vide.

Elle n'essaie plus de faire croire qu'elle est inscrite à l'école, mais de toute façon personne ne lui pose de question. Les garçons sont contents de la voir, ils ont amené d'autres clients et ont préparé l'argent. Elle est leur dealer, à présent. Elle fait d'eux des petits criminels, une sensation qu'ils apprécient.

Le week-end, elle ne sait pas très bien quoi faire. Dimanche matin, elle a rendez-vous avec le grand brun. Il s'appelle Markus. Ils se retrouvent devant la boulangerie. Elle lui vend de son propre hasch, le bon.

« Tu aurais le même pour moins cher en centre-ville... »

— Je sais, mais je n'ai pas beaucoup de temps. Je fais du taekwondo, je suis super bon, avec un peu de chance ils me prendront dans l'équipe nationale. Et je travaille pour mon père au garage. Alors où je vais trouver le temps d'aller en centre-ville ? »

Suz gagne quinze couronnes sur cette transaction, ce n'est pas très rentable. Mais il a l'air content, et Suz se rappelle qu'elle bosse dans le tertiaire. Elle achète un petit pain aux céréales chez le boulanger.

Le lundi, elle est tirée de son sommeil par son nouveau radioréveil, qu'un Rom lui a vendu sous le métro aérien. Celui à qui on l'a fauché appréciait la musique country. Suz n'a pas le courage de le régler, alors ce sont systématiquement des chansons mélancoliques, qui parlent de chevaux et d'amour perdu, qui la réveillent, *been away too long*.

C'est une journée sans. Ça vient peut-être du temps, il pleut, et elle aurait bien aimé avoir un imperméable. Suz a trois écoles, maintenant. Pour la dernière récréation, elle revient dans son ancienne école, elle vend des joints et les affaires semblent reprendre. Elle entend alors quelqu'un crier, se dit merde et se demande dans quelle direction partir. Elle s'attend à voir apparaître un gyrophare d'une seconde à l'autre. Markus pose une main rassurante sur son épaule.

« Viens. Je vais te montrer quelque chose. »

Markus se penche pour ramasser quelques pierres, puis part en courant dans la même direction que les autres. Suz lui emboîte le pas.

Un break vert est garé en face de l'école. Les garçons le caillaient. Les pierres font mouche et laissent des éraflures livides sur la carrosserie. Suz devine les contours du conducteur ; il regarde droit devant lui, sans bouger du tout.

« Son fils était inscrit dans ce collège », lui confie Markus sans cesser de lancer des pierres. La première n'atteint pas sa cible, la suivante entaille le toit du véhicule.

« Et la police l'a chopé. Son ordinateur était plein de photos de petits garçons en train de se faire sauter. Il a fait quelques années de prison. »

Markus se baisse pour ramasser d'autres projectiles.

« Et son fils, qu'est-ce qu'il est devenu ? s'enquiert Suz.

— Il a déménagé dans le Jutland avec sa mère, à une adresse secrète. Ce qui n'empêche pas ce porc de venir se garer là pour mater.

— Attends, tu vas voir ta caisse... », gronde l'un des garçons. Son tir atteint une vitre latérale, qui se change en fin réseau de petits morceaux de verre, aux allures de toile d'araignée.

« Il vient souvent ? reprend Suz.

— De temps en temps, répond un autre garçon. Sale porc, j'aimerais bien qu'il sorte de sa bagnole, un jour. Putain, ce qu'il prendrait !

— À savoir ? »

On ne lui répond pas, ils ne le savent peut-être pas eux-mêmes.

« Vous ne devriez pas appeler la police ? »

Suz n'aurait jamais cru qu'elle poserait un jour cette question.

« On préfère régler ça à notre façon, c'est vachement plus efficace. »

Les garçons tirent encore quelques pierres, puis la voiture démarre et s'en va.

Suz sonne, Adrian lui ouvre. Il a fait l'acquisition d'une plante à feuilles vertes et rougeâtres. Suz pense que c'est une fougère, mais elle n'en est pas sûre. Un livre de Stephen King, en assez mauvais état, est posé ouvert et retourné sur la table basse. Adrian en est à la moitié. Suz lâche l'enveloppe à côté.

« Tu as fait vite, sourit Adrian. Tu es douée, la vache. »

Suz ne peut s'empêcher de ressentir une certaine fierté, après tout c'est quand même son premier emploi digne de ce nom.

Adrian ramasse l'enveloppe et en sort les billets.

« Je vais compter. Et tu me regardes compter, même si ça n'a rien à voir avec la confiance qu'on peut avoir l'un en l'autre. Tu as pu te tromper en comptant, ça arrive à tout le monde. Je pourrais le faire maintenant. Voilà pourquoi on regarde tous les deux pendant que je compte. »

Les doigts d'Adrian bougent à toute vitesse, ses lèvres forment des nombres muets.

« Le compte est bon. Exactement comme je le prévoyais. »

Il sort son iPad.

« J'ai bien l'impression que tu pourras en vendre un peu plus la semaine prochaine. Je me trompe ? »

Le petit garçon en survêtement refait son apparition avec une enveloppe. Adrian lui demande de passer le bonjour à sa mère et de la remercier pour cet excellent gâteau.

« Si tu l'avais goûté..., lance-t-il à Suz. On devrait peut-être se rabattre sur les pâtisseries, Goran, qu'est-ce que tu en penses ? Ta mère nous rendrait tous riches. »

Le gamin rigole.

Quand ils sont seuls, Adrian écrit deux nouveaux chiffres sur l'enveloppe, puis regarde sa montre.

« Tu envisagerais de m'accompagner sur le parking ?

— Tu veux que je sois ton muscle ?

— Tout simplement. Si quelqu'un essaie de me rouler, tu lui éclates la tronche. »

Suz lui tient les portes et ferme derrière lui. L'ascenseur n'est pas grand, ils y tiennent tout juste à deux. Les portes se referment et la descente s'amorce lentement.

« Et le hasch dont tu voulais me faire crédit ? demande Suz.

— Pour mille couronnes, l'argent dans la boîte aux lettres, qu'en dis-tu ?

— Tu m'aurais vraiment laissée me barrer avec autant de hasch ? »

Adrian ne répond pas tout de suite. Suz le regarde. Ils sont trop à l'étroit pour qu'elle voie s'il sourit, mais elle pense que oui.

« Au moment où tu as passé ma porte, j'en savais plus sur toi que l'administration, commence Adrian. Je savais que ton frère était en soins intensifs, avec un éclat de grenade dans la tête. Je savais tout sur ton père et ce qui lui vaut d'être au trou. Je fais mes devoirs, Suz. »

Les portes s'ouvrent. Adrian manipule le petit joystick sur son fauteuil et se met à avancer. Suz lui tient de nouveau les portes. Ils sortent sur le parking, Adrian roule jusqu'à un endroit d'où ils peuvent voir l'entrée du parking. Suz s'arrête à côté de lui.

« Je suis peut-être bête..., hésite-t-elle.

— Si tu l'étais, je ne t'aurais jamais demandé de dealer pour moi.

— Tu ne pensais pas que je t'apporterais le pognon, hein ?

— Tu tiens vraiment à ce que je te le dise ?

— Oui.

— Je pensais qu'il y avait de grandes chances pour que tu ne l'aies pas. Même si tu n'es pas idiote, Suz. Ce n'est pas souvent que les gens du coin ont mille couronnes en liquide entre les pattes. Des tas de choses peuvent foirer.

— Qu'est-ce qui se serait passé ?

— Je t'aurais proposé de me rembourser. Comme on vient de le faire. De dealer pour moi.

— Et si j'avais refusé ?

— Ça n'aurait pas été mon premier investissement raté.

— Tu aurais tiré un trait sur ce fric ?

— Mille couronnes, Suz ? Tu déconnes ? Bon, ça n'aurait servi à rien d'appeler les grosses brutes. Mais si tu t'en étais vantée...

— Oui ?

— Mais tu ne l'aurais pas fait. Parce que tu n'es pas conne. Bien moins que tu ne le penses, même.

— Bon, mais si je l'avais fait ?

— On t'aurait fait ta fête juste devant l'immeuble, là où tout le monde aurait pu le voir. Je fais parfois appel à un gars qui a presque terminé ses études de médecine...

— Et il sait donner de vraies raclées ?

— Son boulot aurait été d'indiquer aux deux décérébrés de Vestegnen quand arrêter de te taper des Suz. Au moment où tu aurais été presque morte. Là, ils auraient arrêté. »

Un handibus apparaît au coin. Il traverse le parking et s'arrête près d'eux. La portière s'ouvre et le conducteur descend, leur sourit.

« Bonjour, monsieur Adrian, bonjour. Vous vous êtes trouvé une petite amie ?

— C'est Suz.

— Salut, Suz. »

Le chauffeur appuie sur un bouton sur le flanc du véhicule, la porte arrière s'ouvre, une rampe descend et finit sa course dans un raclement sur l'asphalte. Adrian l'emprunte.

« On va manger des croquettes de viande hachée, aujourd'hui, confie-t-il au chauffeur. Maman a dit qu'on allait manger des croquettes de viande hachée.

— Ça fait envie.

— Avec des petits pois.

— Bien sûr, avec des petits pois », approuve le conducteur. Il arrime le fauteuil roulant, fait le tour du véhicule et s'installe au volant.

Adrian se retourne pour faire signe à Suz, la rampe remonte et le véhicule s'éloigne.

Suz rapporte deux morceaux de bœuf de la boucherie halal du coin, deux portions étranges qui n'étaient pas chères, mais qui ont l'air à peu près fraîches. On va manger de la viande, aujourd'hui, déclare-t-elle à Fini demain. Elle boit une bière discount. Elle a allumé le radioréveil dans la chambre, l'appartement n'est pas grand, et elle entend sans mal la country jusque dans la cuisine. Le chat se frotte à ses jambes et elle doit faire attention à ne pas lui donner de coup de pied ; elle marche prudemment et a un peu l'impression de danser.

Suz répartit la nourriture dans deux assiettes. La petite portion pour lui, la grosse pour elle. Ils mangent devant la télé. Le chat se bat avec la viande toute en nerfs, elle aussi, tandis qu'un jeu télévisé occupe l'écran. Ils ont l'air d'en être aux demi-finales, même si Suz ne comprend pas les règles. Une famille du Jutland contre une de Copenhague. Ils portent de curieux chapeaux qui clignotent de temps à autre. À ce moment-là, la personne dont le chapeau s'allume doit se jeter dans une grande piscine intérieure. Suz abandonne à la moitié de sa portion et met le reste au réfrigérateur. L'émission se poursuit.

Suz en revient à ses tests. Le dernier remonte à trop longtemps. Elle fait deux cents pompes. Pas en une seule fois, mais en une journée complète. Elle fait les dernières dans la nuit, elles sont petites, pitoyables, à quelques centimètres du sol, mais elle l'a fait. Le lendemain, ses bras pendent le long de son corps. Ils lui font mal, elle se sent comme une poupée de chiffon. Elle boit toujours de la crème liquide, trinque avec le chat, mais ne se pèse plus. Avec un pistolet dans la main, elle aura juste besoin d'indifférence et de réflexes rapides. Enfin, c'est ce qu'elle espère.

Suz se réveille. Elle ne se rappelle pas son rêve, et elle s'en estime heureuse. Le chat dort toujours. Il ronronne, roulé en boule, il s'est habitué aux cauchemars de sa maîtresse. Elle l'envie. Suz sait très bien qu'elle ne dormira plus, cette nuit-là. Elle n'a pas besoin de regarder l'heure, le soleil se lève. Il n'est encore qu'une

bande de couleur dans le ciel, qui éclaire les fenêtres des immeubles de Bellahøj
comme si le feu les dévorait de l'intérieur.

Suz est dans l'ascenseur. La journée a été bonne. Il lui reste deux joints et un gramme en vrac, mais elle a réussi à vendre tout le reste. Sa parka est alourdie par les pièces. Elle appuie sur le bouton du septième. Avant que les portes se referment, un jeune homme se glisse dans la cabine. Comme s'il accomplissait un numéro de cirque, où il manque d'être coupé en deux. C'est sans doute ce mouvement rapide qui pousse Suz à attraper son sac à dos pour en sortir son bout de tuyau. Elle fourrage, mais reconnaît l'homme avant d'avoir pu ouvrir la fermeture éclair. C'est le rasta de la bibliothèque. Le Danois rasta. Il n'appuie sur aucun bouton, il monte apparemment au septième, lui aussi.

Ils se retrouvent côte à côte, elle sent l'odeur de ses cheveux. Lui essaie de n'avoir l'air de rien. Un mec ridicule avec des cheveux ridicules. Il doit habiter au même étage qu'elle, mais avec entrée par la coursive de l'autre côté de l'ascenseur. Sinon, elle l'aurait remarqué. Encore que... Elle sort un peu plus depuis qu'elle a commencé à dealer, mais elle passe toujours beaucoup de temps dans son appartement, elle en sort aussi volontiers que si la terre était vénéneuse. L'ascenseur est petit, seuls quelques centimètres les séparent. Jamais cet appareil n'était monté aussi lentement. Des années s'écoulaient, Suz vieillit, ses cheveux blanchissent. Ses dents tombent de sa bouche et cliquettent sur le plancher de la cabine.

Suz regarde fixement la porte. Elle est en acier brillant, mais elle a reçu des gnons, des coups de pied. Les rayures et les bosses qui la constellent déforment tout.

« Ça te dirait de fumer un joint ? demande Suz.

— Pardon, quoi ? demande le gars aux cheveux bizarres.

— Non, rien. »

L'ascenseur passe au cinquième étage, en émettant ses grincements métalliques.

« Tu m'as demandé si je voulais fumer un cône, reprend-il.

— Non. »

Le sixième.

« Tu as du bon ? demande-t-il.

— Le meilleur.

— Ça, il va falloir le prouver. »

Elle remarque son sourire. Le même qu'à la bibliothèque. Ça l'agace, ça l'énerve, mais pas que.

Ils arrivent au septième, les portes s'écartent lentement dans un grincement métallique encore plus fort, celui auquel on a fini par s'habituer quand on a grandi dans l'immeuble. Il sort de la cabine et prend à droite, alors oui, il habite de l'autre côté de la galerie. Il ouvre la porte, elle voit son dos et se dit qu'il va rentrer chez lui sans se retourner. Elle éprouve un soulagement fugace. Puis il se retourne et lui tient la porte.

« Alors, on devait s'en fumer un petit ? » demande-t-il.

Elle le suit. Elle a un gramme dans la poche, du bon, qu'elle destinait à Markus, mais il était malade, aujourd'hui, ou bien il donnait un coup de main à l'atelier de son père.

Ils arrivent dans son appartement, un deux-pièces comme celui de Suz. Il est identique en tout point : parquet laqué, papier peint gros grain blanc. Il lui reste des cartons à déballer, mais il a déjà couvert les murs de posters, Bob Marley and the Wailers et d'autres types avec les mêmes cheveux que lui.

Son appartement sent le tabac, l'encens et la pizza surgelée ; elle connaît la marque et sait très précisément combien coûte un lot de trois. Il l'invite à s'asseoir. Le canapé est vert et pelucheux, à moitié recouvert d'une couverture orange. Il a une vieille télé et une grosse chaîne hi-fi, les enceintes font la même taille que Suz. Il a une platine disque. Une caisse de vinyles et une grande quantité de CD qui forment une tour à côté d'une des enceintes.

Il leur sort deux canettes de bière et vient s'asseoir à côté d'elle.

« Je m'appelle Hubert. »

Elle hoche la tête.

« Hubert von Lieberkind, plus exactement. »

Elle hoche la tête.

« Je suis baron. J'ai ma propre maison de campagne.

— OK.

— Putain, bien sûr que je ne m'appelle pas Hubert Lieberkind. Je m'appelle Thomas.

— Drôle de nom pour un baron, non ? »

Il rit. Elle l'a fait rire, elle devrait s'en foutre, mais elle n'y arrive pas complètement.

« Et maintenant, c'est à toi de me dire comment tu t'appelles, reprend-il.

— Hubert Lieberkind.

— Et tu es baronne, toi aussi ?

— Oui.

— Tu parles d'une coïncidence ! »

Il rit. Il la regarde, et elle a envie de tourner la tête quand il la regarde ainsi.

« C'est vraiment bon, ce que tu as ? Ça ira si c'est du moyen...

— Oui. Enfin, si, c'est du très bon. » Ça la rassure de parler hasch. Elle a plus confiance dans le bloc dans sa poche qu'en elle-même.

« D'où est-ce que tu viens ? demande-t-elle.

— C'est si évident que je ne suis pas du coin ?

— Il te suffit d'appeler ça "le coin" et pas "l'immeuble". Et, oui, c'est assez facile à voir.

— Je suis de Holbæk¹.

— Ce que j'ai, c'est meilleur que ce que tu trouveras à Holbæk.

— Il y a des quartiers super difficiles à Holbæk.

— Il y a des quartiers difficiles partout, ça ne les empêche pas de tous fumer de la merde. Tu as des feuilles ? »

Il se met à chercher. Il déplace des livres, c'est la première fois que Suz en voit autant, ailleurs qu'à la bibliothèque ; de gros livres dont le nom n'évoque pas le meurtre, le crime, le mal ou d'autres concepts du genre.

« Qu'est-ce que tu fais ?

— Je cherche des feuilles.

— Et quand tu ne cherches pas des feuilles ?

— Je suis en deuxième année à la fac. »

Il soulève deux livres, rit et lance un petit « Hop ! », tend un paquet orange de Rizla.

Il le lâche sur la table basse devant elle. Puis revient avec du papier alu et une bougie, avant de se rasseoir à côté d'elle.

« Mais la fac, *fuck*. Gros, gros *fuck*, la fac. Je fais de la musique, et tous les matins quand je me réveille, avant même d'ouvrir les yeux, j'imagine que j'ai déjà appelé le secrétariat pour leur dire d'aller se faire mettre ; que désormais je ne fais plus que de la musique. »

Il n'est qu'à dix ou vingt centimètres d'elle. Elle sent sa chaleur à travers son jean.

« Tu as trouvé ta guitare ? »

Il la regarde, un peu surpris, et elle se dépêche de sortir le hasch de sa poche. Elle baisse les yeux des Suz. Elle ne veut surtout pas admettre qu'elle a regardé son

écran, à la bibliothèque, et encore moins qu'elle a retenu ce qu'il cherchait.

« Quelle guitare ? » répond-il. Elle s'active avec le hasch, elle a peur qu'il insiste là-desSuz, qu'il se moque d'elle.

« C'était une basse. Quatre cordes, pas six. Et non. Elle était trop chère. Celle que j'ai pour l'instant est bien, mais ça n'empêche pas de rêver. »

Suz allume le joint. Elle est assez satisfaite du résultat. Elle le lui tend. Il tire une grosse taffe, elle aurait peut-être dû le prévenir.

« Putain, souffle-t-il en se retenant de tousser. Putain ! »

Il se lève et chancelle ; le hasch est arrivé au cerveau.

« Tu ne m'as pas bobardé. » Il s'appuie contre le mur. Met un DVD dans le lecteur. Un concert. Pas Bob, mais un autre Marley. Ils fument le joint.

Il a quelques biscuits, qu'ils mangent et qui deviennent tout secs dans leur bouche, ils rigolent là-desSuz, sur les gâteaux qui leur collent les mâchoires comme de la glu, ou plutôt du ciment, ils boivent de la bière et de l'eau. Les biscuits continuent à coller, ils continuent à en manger, ce qui les fait rire aussi. Il n'y a plus que quelques centimètres entre eux. Ses dreads lui chatouillent le cou, elle roule un autre joint. Elle lui dit quatre cordes, tu dois arriver à six, un jour, commencer par cinq, bien sûr, et il n'y aura plus qu'à en ajouter une. Tu dois te faire confiance. Il rit, elle aussi. Sur l'écran, des types avec les mêmes cheveux que lui jouent de la musique et chantent.

Il s'est endormi quand elle se lève. Elle ne tient pas très bien sur ses jambes, mais elle ne va pas loin et elle arrive à viser la serrure avec sa clé. Elle ouvre une boîte de foie de morue pour Fini demain et s'endort sur le canapé.

1. À une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Copenhague. (*N.d.T.*)

Robert vient la chercher le matin. Il lui a apporté une bouteille d'eau minérale, comme s'ils partaient en randonnée. Sa voiture est bleu marine, genre communale, elle sent les aiguilles de pin et le citron de synthèse. Robert pianote sur le volant. Ils sont coincés dans les embouteillages, mais pas encore en retard. Robert continue à tambouriner sur le volant, mais s'en rend compte et s'arrête. Il tend la main vers l'autoradio pour l'allumer, mais interrompt son geste.

« Alors... tu te sens prête ? » s'enquiert Robert.

Suz ne lui répond pas.

« De toute façon, je ne vois pas comment on pourrait l'être. »

Robert ne porte pas de sweat à capuche, aujourd'hui, mais une chemise blanche sans cravate.

« Contente-toi de dire les choses telles qu'elles sont. »

Il lui propose un chewing-gum, qu'elle refuse.

Ils n'échangent pas un mot pendant le reste du trajet. Suz se rend compte du nombre de fois où Robert est sur le point de rompre le silence. Toutes ces choses qu'il a sur le bout de la langue, mais qu'il ne dit pas. Elle serait prête à parier gros qu'il pense : comment Ivertssen se serait-il dépatouillé dans cette situation ? Sa nervosité la rend étonnamment calme. Peut-être parce que c'est un flic. Elle a l'habitude de considérer que c'est toujours une bonne chose quand la police est nerveuse. Quand ils ont l'air sûrs d'eux, vous êtes dans le pétrin, vous ne rentrerez pas à la maison ce soir-là. Elle se rappelle l'avoir entendu de la bouche de quelqu'un dans l'immeuble, comme une espèce de comptine.

Robert gare la voiture. Ils rejoignent un bâtiment bas en brique jaune.

« Tu veux fumer avant qu'on entre ? » demande-t-il. Suz secoue la tête.

Robert fait un signe de tête au garde. Elle est avec lui, on ne leur pose aucune question. Robert va voir le réceptionniste, qui les inscrit et lui donne un numéro.

Ils montent au bureau 14, dans le couloir 5. Ils attendent dans le couloir. Suz sent qu'elle est déjà venue, pas une ou deux fois, mais plusieurs centaines. Le couloir dans lequel ils sont assis ressemble à tous les autres. Les chaises avec leurs

pieds métalliques tout fins et leur assise en plastique sous des coussins en tissu bleu. Elle sait comment ils suivent le mouvement quand on se penche vers l'arrière. Comment le tissu démange les jambes nues ou à travers un pantalon fin, qu'il absorbe bien quand on s'oublie desSuz. Le tableau fleuri au mur, elle l'a déjà vu aussi. Les murs ont une nuance de blanc mêlé d'une teinte rougeâtre, pas vraiment rose.

« Tu veux un café ? demande Robert en jetant un coup d'œil à sa montre. Sinon, je suis sûr qu'ils en ont à l'intérieur. »

La porte du bureau 14 s'ouvre. Une femme adresse à Suz un sourire tout professionnel.

« Ils sont prêts. »

Suz se lève.

« Tu dois juste dire les choses telles qu'elles sont, lui glisse Robert. Je t'attends ici. »

Elle suit la femme, qui va s'asseoir derrière un ordinateur portable. Il y a la place pour au moins vingt personnes autour de la table. La pièce est un peu trop claire. Du café et de l'eau minérale attendent sur un plateau en métal.

Suz est invitée à s'asseoir et se retrouve face à trois hommes entre deux âges, qui portent des prénoms tels que Frank, Jens et Poul. L'un est barbu, le deuxième a des lunettes, le troisième est chauve à l'exception de deux touffes grises qui pointent de chaque côté de son crâne. Comme les éléments d'un déguisement de vieux monsieur.

Ils ont des dossiers ouverts devant eux, l'un manipule un stylo de luxe.

Quelles que soient les déclarations de Suz, elles ne passeront jamais les murs de cette salle. Ni le condamné ni la police n'en auront connaissance. L'un des hommes le lui assure, celui au stylo, il écrit avec tout en parlant. Un autre lui explique pourquoi elle a été convoquée, que son père s'est déjà vu accorder son autorisation de mise à l'épreuve ; elle entrera bientôt en vigueur. Mais qu'il est possible de l'annuler si de nouveaux éléments apparaissent.

Ils lui demandent de leur parler de son père. L'accusé, Erik Ladegaard Madsen.

Ils la regardent, ils attendent patiemment. La femme est prête à taper sur son clavier. Suz hésite. L'un des hommes lui sourit, comme pour lui dire : Ça va, tout va bien, prenez tout votre temps.

« Il a toujours été un bon père, commence Suz. Ça n'a pas toujours été simple pour lui, mais il a essayé. Je sais qu'il nous aime. Il aimait aussi ma mère. Mais les choses n'étaient pas faciles pour lui. Il aurait bien voulu, mais il n'a pas toujours

pu. Il a essayé de sauver ma mère. La commune l'a trahi. Tout le monde l'a trahi. Il a fait ce qu'il pouvait, mais il aurait sûrement dû commencer par se sauver, lui. Quand il buvait, il oubliait tout. C'est sûrement pour ça qu'il buvait. Il a oublié ma mère. Mais ça n'a jamais été quelqu'un de violent. »

Les trois hommes la regardent, sceptiques. L'un d'eux ouvre son dossier.

« Bon, d'accord, des fois, quand il avait bu. À ce moment-là, il devenait quelqu'un d'autre, un ours féroce. Il ne fallait pas venir le chercher. Mais après, il se détestait. Et il ne nous a jamais battus, mon frère et moi. Ma mère, oui, à quelques reprises. Mais elle aussi le battait. Ils ont eu des disputes très violentes. Surtout quand elle n'avait pas sa drogue, ou ne pouvait pas l'avoir, ou bien quand il ne voulait pas la lui donner. »

Les trois hommes la regardent.

« Il me manque, poursuit Suz. J'ai hâte qu'il ressorte. »

Les trois hommes la regardent.

La secrétaire raccompagne Suz à la porte.

Robert attend dehors, il est nerveux. Il se lève et vient à sa rencontre.

« J'espère que ça s'est bien passé. »

Ils rentrent à l'immeuble, Robert propose d'inviter Suz à déjeuner, peut-être quelques tartines variées. Suz décline.

Suz suit les lampes sur la cursive. Elle sonne à la porte. Le type aux dreads ouvre.

« Je dérange ? »

— Non, je lisais.

— Je peux entrer ? »

Il lui tient la porte ouverte.

« Putain, il était bon, ce hasch ! lance-t-il quand ils sont dans l'entrée. Tu n'as pas menti. »

Ils arrivent dans le salon. Les grandes enceintes diffusent un reggae feutré. Un livre est posé sur le canapé.

Suz ne lit pas très vite, elle a le temps de voir le mot *Analyse* dans le titre.

« Tu faisais des choses importantes ? Je peux repartir, si... »

— J'avais presque terminé. Assieds-toi. »

Elle prend place sur le canapé.

« Et merci pour la dernière fois ! » ajoute-t-il, ce qui rappelle à Suz ce que se disent les personnes âgées quand elles se croisent à l'arrêt de bus.

« Un peu de thé, ça te dirait ? demande-t-il. Ou du café, j'en ai. »

— Dans un moment, peut-être. »

Il s'assied à côté d'elle.

« Je suis désolé de m'être endormi. Ça ne m'est jamais arrivé. Enfin, pas depuis que j'ai quinze ans. D'ailleurs, j'ai quelque chose aussi. Pas aussi fort que ton matos, juste du shit. »

— Plus tard. »

Ils se taisent un moment. La musique aide ; sans elle, ce serait presque insupportable.

« Tu ne m'as jamais dit ce que tu faisais, reprend-il. »

— Je vends de la drogue aux collégiens.

— Ha ! rit-il. Évidemment, tu leur refilles du crack et de l'héro pendant la grande récré.

— Surtout du hasch. Du speed, parfois, s'ils en réclament. Ou des comprimés.

— Tu es marrante ! » Il va changer le CD, Suz ne remarque aucune différence avec le précédent. Il revient s'asseoir à côté d'elle.

« Je voulais te demander quelque chose, commence-t-elle.

— Oui ?

— Peut-être un peu plus tard.

— Si tu voulais me demander quelque chose, vas-y.

— Tu t'appelles Thomas comment ?

— Poulsen. C'était juste ça ? Mon nom est écrit sur la porte.

— Non. Ce n'était pas ça.

— Quoi, alors ?

— Tu veux me sauter ? »

Il cligne des yeux.

« Tu es sérieuse ?

— Oui.

— Ce n'est pas parce que... » Il s'interrompt. « Mais... je ne connais même pas ton nom. Je suis à peu près certain que ce n'est pas Hubert. » Il rit de telle sorte qu'elle ne peut s'empêcher de rire avec lui.

Suz se lève, fait passer sweat à capuche et tee-shirt par-dessus sa tête. Quitte son pantalon, pas en lents mouvements sexy, mais assez vite pour qu'il n'ait pas le temps de l'arrêter. Arrache ses chaussettes.

Suz plante son petit corps inachevé devant lui. Elle s'est rasé les aisselles et les jambes. Elle a laissé une unique touffe au-dessus de son sexe, comme une preuve de sa maturité sexuelle. Elle ne lui demande rien de criminel.

« Saute-moi. »

Il la regarde.

Elle sait à quel point elle a l'air fluette et rachitique. C'est une poule de batterie. Il faudrait être fou pour avoir envie de la sauter. Pédophile, ou franchement pervers. Mais tous les hommes sont un peu malades dans leur tête, elle n'en doute pas une seule seconde. Les hommes sont prêts à sauter à peu près tout et n'importe quoi, à condition qu'on le leur serve sous le nez. C'est ce qu'elle espère.

Elle n'arrive pas à deviner ce qu'il pense. Elle a envie de se couvrir, de s'enfuir, mais elle ne le fait pas ; elle écarte encore un peu les jambes. Il doit voir. Elle ne veut pas le supplier. Enfin, si. Mais elle préférerait éviter. Lui proposer du hasch, ou de l'argent, si elle pensait que ça pouvait aider.

Il se lève, et Suz est persuadée qu'elle va se faire jeter ; elle aura peut-être la

permission de se reculotter dans l'entrée. Ou alors il va se mettre à rigoler. Ce serait le pire. S'il se marre, elle le tue. Elle sait qu'elle le fera, elle en est convaincue. S'il rigole, elle trouvera bien un couteau dans la cuisine.

Il la rejoint et la prend dans ses bras.

« Tu es vraiment une drôle de fille. »

Elle sent les boutons de son sweat contre sa peau, le tissu pelucheux qui gratte, et ce n'est pas que désagréable. Il l'embrasse dans le cou. Prend sa main et la fait se rasseoir sur le canapé. Il lui caresse les cheveux. Elle a l'impression qu'on la console. Elle s'est fait mal, et l'un des pédagogues de l'institution essaie de la consoler. Il plonge son regard dans celui de Suz. Elle appréhende ce qu'il va dire.

« Je suis adulte, le devance-t-elle.

— Tu ne l'es pas plus que moi ! réplique-t-il.

— Je suis assez vieille.

— Je sais. Je ne suis pas débile. »

Il lui passe une main sur la hanche, elle en a la chair de poule. Elle sent que la peau de son pouce et de son index est plus rugueuse : les doigts avec lesquels il joue de la basse.

« Mais c'est un peu soudain. C'est juste ça. »

Il l'embrasse dans le cou.

« Tu es sûre de vouloir ?

— Oui.

— Tu es vraiment une drôle de fille.

— C'est si terrible ?

— Non, pas du tout. »

Il l'allonge sur le canapé, en lui glissant un coussin sous la tête. La couverture orange démange un peu.

Il quitte son pantalon et le lâche sur le sol, se libère de son sweat et de son tee-shirt, sans hâte. Il a la peau très blanche. Il est mince, pas autant qu'elle, mais quand même. Ses bras sont musclés, ils ont l'air forts, et elle se dit que ça doit venir de la basse ; la porter, la trimballer avec tout un tas d'autres accessoires. Il a un préservatif à la main, elle ne sait pas d'où il sort. Sa queue est grosse et blanche, striée de vaisseaux sanguins, pas aussi grosse que dans les pornos que Suz a vus, bien sûr, mais grosse. L'envie lui vient de citer une BD qu'elle a lue jadis : Je ne suis pas petite, je suis juste très loin. Mais elle se tait.

Il l'embrasse sur la bouche. Enfile la capote. Il la pénètre, ça fait mal. Mais pas beaucoup, pas comme ses tests, loin de là.

Il est étendu sur elle, ça fait toujours un peu mal, mais ce n'est pas grave. Il n'est pas comme les hommes avec qui elle a grandi. Évidemment qu'il est plus

fort qu'elle, comme tout le monde, mais elle n'a pas peur de lui. Son corps est lourd sur le sien, elle a l'impression qu'il veut l'enfoncer dans le canapé. Ça ne lui déplaît pas.

Il la besogne au rythme de la musique. Il suit la basse et la batterie, ce n'est sans doute pas conscient. Il en va peut-être ainsi pour tout ce qu'il fait. Il marche, s'habille et se déshabille en rythme. Il mâche en cadence.

Ses dreads lui effleurent le visage, des gouttes de sueur tombent sur elle.

Alors c'est comme ça, de baiser, songe Suz.

Il gémit, et elle est contente que sa chatte l'ait fait gémir. Que ça puisse servir à autre chose qu'à pisser.

Suz n'a aucune idée du temps qui s'écoule, apparemment longtemps, mais sûrement pas plus que dix minutes, un quart d'heure.

Elle sent son corps se raidir, comme s'il avait reçu une courte décharge électrique, et elle se dit qu'il jouit, voilà ce que ça fait quand un homme jouit, comme le début d'une crise d'épilepsie.

Un peu plus tard, elle sort le joint de sa poche et l'allume. Ils sont allongés côte à côte sur le canapé, même s'ils ne devraient en principe pas pouvoir, mais elle prend si peu de place que ce n'est pas un problème. Ils fument, le joint adoucit tout.

« Tu es vraiment un drôle de baron », constate-t-il, et ils rigolent tous les deux. Il parle, elle est contente de ne rien devoir dire. Il parle de sa musique. Reggae et dancehall, mais surtout reggae. Qu'il serait devenu fou sans. Il explique qu'il va bientôt partir en tournée, enfin, pas vraiment une tournée, cinq endroits du Jutland qui veulent les accueillir. Ils n'en tireront pas grand-chose, deux ou trois mille couronnes à deux endroits, mais surtout de la bière à l'œil, et quand les péages, l'essence et les repas sont offerts, ça leur fait faire de jolies économies. Mais il s'en fout. Il ne peut pas s'attendre à ce que les gens se bousculent pour venir le voir. Il lui parle de ses parents, qui n'étaient pas souvent à la maison, que ça l'a d'abord attristé avant qu'il s'en satisfasse parce qu'il pouvait pousser son ampli à fond pour faire trembler les vitres ; il avait pensé pouvoir les faire éclater, et il aurait sans doute une meilleure audition s'il n'avait pas joué aussi fort quand il avait seize ans.

Le joint fait des allers et retours. Ils en allument un autre, moins fort et plus petit. Quand il s'est endormi, Suz se lève du canapé.

Suz mange ses bras et ses jambes pour se faire aussi petite que possible.

Pour qu'il ne la trouve pas.

Ça y est, elle a mangé ses pieds.

Ça lui donne mauvaise conscience. Suz devrait être plus grande, pour son frère.

Se gonfler comme l'un de ces poissons, là, accepter sa part de raclée, de tout, mais elle se contente de rester recroquevillée à côté de l'aspirateur.

Suz mange ses doigts et ses orteils.

Elle entend son père dans l'entrée, il grogne, c'est un ours enragé.

Il a flairé le pot de miel, qui n'est pas dans le placard ; là, il n'y a que la petite Suz qui mange la chair de ses genoux. L'aspirateur, c'est son ami.

Il frappe le mur. La tour entière oscille, l'aspirateur lui fait un sourire rassurant.

Elle mange ses avant-bras. Ils sont nouveaux, il n'y a pas beaucoup de viande desSuz.

Son père s'éloigne. Vers le bout du couloir. Ce n'est pas elle qu'il cherche. C'est son frère. C'est lui qui va dérouiller. Et il prendra, tout ce que leur père a envie de lui donner.

Suz leur fait du café avec la nouvelle cafetière d'Adrian. C'est une machine à expresso, avec des poignées, des tuyaux et ce qui fait penser à un compteur de vitesse dans une voiture. Adrian doit lui dire comment procéder, tourne ceci, appuie sur cela.

« La voiture bleue sur le parking..., commence Suz en essayant de couvrir le bruit du fouet à lait.

— Oui ?

— C'est la police, non ?

— Les deux types assis dans une Ford Focus vieille de cinq ans, qui ne font que regarder dehors ? Oui, pas de doute, c'est la police.

— Alors il va falloir qu'on commence à faire plus attention ?

— Tu fais attention depuis le début, Suz, j'en suis sûr. Mais pas de raison de paniquer. Ça peut être pour tout et n'importe quoi. Ils sont peut-être juste à la recherche de jeunes basanés qui kiffent un peu trop le Coran. On ne va pas flipper chaque fois qu'on voit un agent. »

Suz verse du lait dans le café d'Adrian. Il veut beaucoup de lait, c'est à cause de son ventre. Elle porte les deux tasses dans le salon en essayant de ne pas en renverser. Adrian fait le tour de la table basse, Suz s'installe dans le fauteuil en face de lui.

« Tu n'as pas d'enveloppe pour moi, aujourd'hui, constate Adrian. C'est à cause des types dans la voiture ?

— Non, il faut encore que je vende quelques blocs.

— Ne va pas croire que ta présence m'indispose, Suz, mais qu'est-ce que tu fais ici, alors ?

— À ton avis ? »

Adrian la regarde.

« La vache, ça a été rapide.

— Tu es déçu.

— Non.

— Je vois bien que tu es déçu.

— Tu aimes mon nouveau tapis ? C'est un vrai. Afghan. Un gars ne pouvait pas payer son ardoise, alors il est venu avec. Il vaut le même prix qu'une voiture d'occasion.

— Tu sais très bien pourquoi j'ai dealé pour toi. »

Adrian baisse les yeux sur son café, en boit un peu. Sa lèvre supérieure s'orne de mousse.

« J'espérais juste que ça durerait un peu plus longtemps. Encore quelques semaines, pas plus. De quoi tu as vécu ? D'herbe, de fruits tombés de l'arbre et de pommes de pin ? »

Suz hausse les épaules.

« De ce dont j'ai toujours vécu.

— Alors tu n'as rien mangé de meilleur, ou fumé un peu plus ?

— Si, un peu.

— C'était quand même le but, que tu chopes quelques habitudes ruineuses. Comme ce tapis ridicule que je ne peux pas m'empêcher de bousiller avec mon fauteuil roulant.

— Et si j'avais renoncé, pour continuer à dealer pour toi ?

— Tu n'aurais jamais renoncé, Suz. J'en suis persuadé. Mais tu en aurais peut-être trop profité, et je t'aurais fait ma proposition.

— Buter mon père ?

— On ne l'aurait pas abattu, mais on lui aurait massacré les genoux et causé un traumatisme crânien assez raisonnable. Quand les gens meurent, ça fait toujours des histoires. Les journaux trouvent ça fascinant. Les politiques s'inquiètent pour leurs stats et mettent la main au portefeuille pour faire la lumière là-dessus. Mais un petit traumatisme crânien, un mec violent qui se retrouve dans un lit d'hôpital, à chier dans un sachet plastique, ça, tout le monde s'en fout.

— Je ne te rapporte pas tant que ça, je le sais très bien. Je vends des joints à l'unité, alors pourquoi tous ces efforts ?

— Le deal aux collégiens, c'est juste un stage. Tu es maligne, Suz, et même plus que ça.

— Là, je crois que, malheureusement, les muscles de ton cerveau sont en train de lâcher, Adrian.

— Tu n'as pas idée à quel point les gens sont bêtes. C'est la seule chose véritablement dangereuse dans cette branche. Pas les flics, ils sont prévisibles, ils ne font que leur boulot avant de rentrer chez eux claper des boulettes de viande à la sauce curry à dix-sept heures trente tapantes. Le plus difficile à prévoir, c'est

justement le degré de bêtise précis des gens. La racaille qui roule avec un coffre plein de came et qui ne peut pas s'empêcher d'enfreindre le code de la route. Les rockers avec leurs dossards qui disent regarde-moi, je suis un criminel, un vrai balèze avec des stéroïdes plein la carcasse et du speed pas cher plein les narines. Il n'y a rien qui s'appelle crime organisé au Danemark, ce n'est qu'une grande classe spécialisée.

— Tu me surestimes, je crois.

— Non, Suz, pas du tout. En rien. Alors, ma proposition ?

— Il est vraiment chouette, ton nouveau tapis, Adrian.

— Merci.

— Tu veux voir l'argent ?

— Non. Pas besoin. Il faudra cinq jours.

— Pour que je puisse changer d'avis ?

— Tu l'aurais fait depuis longtemps. Mais je vais te trouver un bon flingue, et ceux-là, ils ne courent pas les rues. Et Suz...

— Oui ?

— Oublie tout ce que tu as vu dans les films. Tu ne feras pas mouche depuis le trottoir opposé. Il faut que tu viennes tout près. Mais hors de portée. Tu sors le pistolet, en prenant tout ton temps. Temps qui te donnera l'impression de filer plus vite, d'ailleurs. Tu vises, tu commences à tirer et tu ne t'arrêtes que quand le pistolet fait clic, clic. Voilà à quoi tu dois t'entraîner.

— Tu as déjà rétamé quelqu'un ?

— Bien sûr que non, mais je me suis un peu renseigné. J'ai discuté avec des gens qui ont fait un séjour au trou. Ils disent tous la même chose. C'est hyper dur. Tout le monde hésite. C'est difficile d'aller au-devant de quelqu'un, de le regarder dans les yeux avant de l'allumer. Alors habitue-toi à l'idée, Suz. Prépare-toi. Dans cinq jours, j'aurai un pistolet pour toi. »

Suz emporte les tasses, les rince avant de les mettre au lave-vaisselle.

Suz est devant le miroir. Elle se regarde. Et pense : *tuuse*. Elle regarde son corps, ses bras fluets dans le sweat à capuche, son petit pantalon noir qu'elle a acheté au rayon enfant du supermarché. *Tuuse*, pense-t-elle. Elle a moins de mal à se persuader quand la soirée est déjà bien avancée. Elle rabat la capuche de son sweat sur sa tête, les ombres tombent sur ses yeux. *Tuuse*, lance-t-elle à son reflet.

Le chat ronronne, se frotte contre ses jambes.

Suz a pris les joints, c'est son prétexte pour aller au collège. Elle aimerait bien vider ses poches rapidement, alors elle fait une remise : deux joints pour le prix d'un. Des joints plus légers que jamais. Si la police l'interpellait, elle pourrait leur dire : du hasch, il y a vraiment du hasch là-dedans ? Prouvez-le !

« Il faut que je te parle, glisse-t-elle à Markus après avoir vendu une poignée de sa marchandise.

— Alors parle.

— Pas ici, viens. »

Il a d'abord l'air de vouloir répondre un truc de dur, surtout pour les autres garçons. Mais il la boucle et suit Suz.

« Ben alors, Markus, beau gosse ! crie l'un d'eux dans leurs dos.

— Ben alors, petit fripon ! » embraye un autre avant de siffler.

Suz se retourne et les regarde, ils se taisent. Elle est leur dealer, ils ne sont que des collégiens. Elle, c'est une criminelle.

« Le type sur qui vous lanciez des pierres, commence-t-elle quand ils sont arrivés sur le côté du bâtiment. Le gars dans la voiture...

— Le pédophile ?

— Où est-ce qu'il habite ?

— Pourquoi ?

— Ce ne sont pas tes oignons. Alors, où est-ce qu'il habite ?

— Hé, je ne fais que le caillasser, moi, je n'ai même pas été dans la même classe que son fils. Demande à l'un des autres.

— C'est à toi que je parle en ce moment, et rien ne t'empêche de te renseigner. Je te laisse quelques récréations pour le découvrir.

— On va me regarder bizarrement.

— Qu'ils regardent. Tu auras cinq grammes pour ta peine, du bon.

— Bien sûr, je ne cracherais pas sur cinq grammes, mais...

— Tu le feras, Markus, parce que je te le demande. »

Il hoche la tête, la cloche sonne, et Markus repart en cours.

À la fin des cours, ils se retrouvent derrière le bâtiment.

Markus n'a pas obtenu d'adresse, mais une description de la maison et le nom de la rue. L'un des garçons se souvenait d'être allé manger du gâteau chez le fils du pédo, quand il était en CM1, un autre a évoqué un goûter d'anniversaire où ils s'étaient tous retrouvés dans le jardin devant la maison avant d'aller faire une partie de rundbold. Un troisième croyait savoir que la famille avait déménagé dans le quartier de Sydhavnen bien avant que la police vienne frapper à leur porte.

« J'ai promis plus que les cinq grammes que tu as bien voulu me donner, rien que pour faire parler les gens.

— Tu ne m'as pas nommé ?

— Non. Il a fallu que j'écoute tout un tas de conneries avant de poser mes questions.

— Qu'est-ce qu'on t'a dit ?

— Si tu veux une bite de vieux, tu n'as qu'à poster quelques photos sur le Net. »

Suz ne peut pas s'empêcher de rire.

« Je n'ai vraiment pas trouvé ça drôle, moi ! » râle Markus.

Il leur faut un quart d'heure pour trouver la bonne rue.

« En arrivant à l'église, on aurait dû continuer, récrimine Markus. La maison devait être jaune, avec un pommier dans le jardin. »

Ils poursuivent leur chemin. Le quartier est différent des tours, très différent : ici, ce ne sont que villas et bungalows. Ce serait exagéré de le qualifier de riche, mais les voitures sous les carports sont belles et récentes, il y a de la lumière aux fenêtres, des jouets dans les jardins. Le frère de Suz a fait quelques cambriolages quand il avait dix-huit ou dix-neuf ans. Avec son copain Danny, évidemment. Elle n'avait jamais le droit de les accompagner. Le frère de Suz n'appelait pas ça cambrioler, il disait « cueillir ». Suz ne doute pas un seul instant que ce quartier

serait un endroit idéal où cueillir.

« Elle devrait être à notre gauche, juste avant le marais, reprend Markus.

— Tu aurais peut-être dû discuter un peu plus avec certains de tes petits amis.
Pour avoir une adresse digne de ce nom.

— Ce ne sont pas mes amis.

— Ça, si tu savais comme je m'en tape... »

Soudain, Markus se met à courir, Suz pense qu'il veut s'enfuir. Elle envisage de lui courir après, sans trop savoir si elle le rattraperait. Et en supposant qu'elle en soit capable, que ferait-elle ? Un croche-pied ?

Markus s'arrête après vingt mètres à peine.

« Merde ! crie-t-il. Merde, merde, merde. »

Suz le rejoint en hâte.

« Tu ne vois pas ? demande-t-il.

— De quoi ?

— C'est la voiture. »

Suz regarde le véhicule à côté duquel Markus s'est arrêté. Elle voit les impacts des cailloux dans la laque, les sent au bout de ses doigts.

La maison est séparée de la rue par une haute haie mal entretenue. Elle avance jusqu'au portail et jette un coup d'œil dans le jardin. Le soleil va bientôt se coucher, les couleurs sont moins vives, mais la maison est clairement jaune. Suz n'est pas très calée en matière d'arbres, mais celui qui occupe le jardin sur la rue pourrait très bien être un pommier.

Suz se regarde dans la glace. « Tu es une tueuse », articule-t-elle, sans trop savoir si elle y croit.

Suz se prépare.

Elle vide quatre boîtes de pâtée pour chat dans la même gamelle. En remplit une autre d'eau. De la litière propre dans le bac.

« Maman chat a des choses à faire. »

Fini demain, c'est devenu trop long à dire. Il est maintenant Vinnie, ou presque.

Les réverbères ont du mal à éclairer la rue, ils doivent renoncer ; ils sont trop faibles et espacés, ils créent des îlots de lumière qui ne font que rendre les ténèbres alentour encore plus compactes.

Une petite fille remonte l'allée vers une maison en brique jaune. Elle passe à la hauteur d'un pommier. Sonne. L'homme qui lui ouvre a environ quarante-cinq ans, ses cheveux bruns sont semés de mèches grises et se raréfient. Il a les yeux marron. Il a l'air un peu perdu, comme s'il n'avait pas tellement l'habitude qu'on vienne sonner à sa porte. Ses lunettes sont relevées sur son front, et il tient un journal dans une main.

« Excusez-moi », commence Suz.

Il la regarde sans comprendre.

« Je suis tombée dans le marais. Mon vélo est fichu. Mon téléphone, je crois qu'il est sorti de ma poche, je ne l'ai pas retrouvé, il fait tout noir, là-bas. J'ai cherché longtemps. »

L'un de ses genoux est couvert de boue. Les coudes de sa parka aussi ont connu un contact étroit avec la terre. En octobre, les sentiers du marais sont toujours boueux, et les feuilles mortes sont glissantes comme des savonnettes.

« Beaucoup de maisons étaient dans le noir, et celle-ci a l'air tellement sympa... », reprend-elle, comme pour expliquer pourquoi elle a choisi celle-là et pas une autre après avoir quitté le marais.

Il sourit. Tout le monde rêve d'une maison sympa, une maison à la Hansel et Gretel.

« Je peux emprunter votre téléphone ? demande-t-elle. Je voudrais appeler mon père, pour qu'il vienne me chercher. »

L'homme semble hésiter un instant, ça doit être comme ça que démarrent la plupart des vols par la ruse. Une fille dans la détresse, son grand amour qui attend juste au coin de la rue. La petite a l'air au bord des larmes. Le type hoche alors la tête, disparaît dans la maison et en revient très vite avec un mobile plus tout jeune.

« Merci. »

Elle compose un numéro et lève l'appareil à son oreille.

« Allez, allez, allez », chuchote-t-elle. Puis laisse retomber son bras.

« C'est occupé.

— Et ta mère ? Tu peux l'appeler ?

— Elle est morte.

— Je suis désolé. »

Suz lui rend le téléphone.

« Mais merci de m'avoir prêté ça. C'est gentil. » Elle commence à se retourner pour redescendre les marches.

« Tu peux entrer attendre, propose-t-il. Et réessayer dans un moment.

— Je vous ai assez dérangé comme ça.

— Je lisais juste le journal. »

Elle le suit dans l'entrée, des manteaux aux patères, tout est beau, mais vraiment pas moderne.

Les murs de la cuisine sont couleur curry, les placards en bois clair. Ça a dû être tendance il y a vingt ou trente ans. Il n'y a absolument rien qui traîne, étonnamment rien, pour un homme qui vit seul.

« Tu ne veux pas t'asseoir ? demande-t-il. Tu en aurais bien besoin, on dirait. »

Sous la fenêtre, il y a une table entourée de trois chaises. Suz s'assied.

« Tu veux un thé ?

— Oui, merci. »

Il met de l'eau à bouillir et sort un paquet de thé en sachets.

« En fait, je préfère le café, mais ça m'empêche de dormir », confie-t-il.

Il a une bonne bouilloire électrique, très efficace. L'eau bout rapidement. Il remplit deux tasses et en pose une devant Suz.

« Tu saignes ? s'inquiète-t-il, avec l'air de se reprocher de ne pas y avoir pensé plus tôt.

— Non, je ne crois pas. Je me suis juste cognée. Si c'est parce que je suis sale, je peux très bien...

— Non, ce n'est pas ça, pas du tout... On va boire notre thé. Et tu pourras essayer de rappeler dans un moment. »

La cuisine est très silencieuse, plus que tous les endroits où elle est déjà passée. Elle entend le vent dans les arbres.

« Je vais peut-être essayer de rappeler, maintenant.

— Attends un peu, il y aura plus de chances pour qu'il décroche.

— Vous auriez un biscuit ? Je sais que c'est bête, et vous avez déjà été très gentil. Mais je fais de l'hypoglycémie. Il m'arrive d'avoir la tête qui tourne quand

je n'absorbe pas assez de sucre.

— Malheureusement... Enfin, si. Attends. »

Il se lève et va ouvrir un placard.

« Ils ne sont peut-être pas super frais, mais ça doit aller. »

Il sort des paquets de farine et de sucre, cherche. Pose ce qu'il sort sur la table pour pouvoir fouiller plus profond.

« Je sais que j'ai des macarons à la vanille quelque part. » Il ferme le placard, s'accroupit et ouvre celui du dessous.

La poudre est prête dans un morceau de papier aluminium, elle la verse dans le thé du type. La poudre forme d'abord une espèce de pellicule blanche à la surface, avant de disparaître complètement. Elle lève les yeux et voit son dos. Il se retourne et pose devant elle une petite assiette contenant quatre macarons.

« Ça suffira ?

— Largement.

— J'en ai goûté un, ils sont toujours bons.

— Merci. »

Elle prend un morceau de biscuit et regarde par la fenêtre. La cuisine donne sur le jardin à l'arrière du bâtiment, elle voit une balançoire qui oscille dans le vent et une cabane en bois dans l'un des grands arbres près de la haie.

« C'est vraiment une belle maison que vous avez.

— Merci.

— Très agréable. »

Elle est sincère. Plus jeune, elle pensait souvent à ce que ce serait de vivre dans une maison comme celle-là.

« Qu'est-ce que tu faisais au marais à cette heure ? » Il n'est ni agressif ni réprobateur, seulement curieux.

« J'aime bien les longues promenades à vélo. Ça me permet de réfléchir autant que je veux.

— C'est très boueux, en cette saison.

— Oui, je m'en suis aperçue. Un peu tard.

— Tu n'avais pas de lumière ?

— Si, mais juste un petit truc que j'ai acheté au supermarché. »

Il hoche la tête, semble penser que, vraiment, c'en est fini des bons phares de vélo.

Ils boivent leur thé pendant un moment, puis le regard du bonhomme s'alourdit. Comme quand on a conduit toute la nuit, ou quand on essaie de ne pas rater les vingt dernières minutes d'un film alors qu'on devrait déjà être au lit. Il bâille à s'en décrocher la mâchoire. Puis se lève avec beaucoup de

détermination, un peu trop vite peut-être. Il s'excuse d'un sourire avant d'aller remplir un verre d'eau au robinet et de le boire. Il se rassied.

« Tu devrais peut-être essayer de rappeler.

— Ce n'est pas nécessaire. »

Ses yeux se ferment. Il s'efforce de les rouvrir, mais il a du mal à faire la mise au point, ne peut plus lutter et les ferme pour de bon.

Suz sort vivement les colliers en plastique de son sac à dos. Elle les a achetés dans un magasin de bricolage, super solides. Le type ne va pas tarder à s'effondrer. Elle le rejoint en vitesse. S'il tombe de son siège, elle ne réussira jamais à le rasseoir desuz. Ce n'est peut-être pas son principal problème, mais c'est en tout cas ainsi qu'elle se l'est représenté. Elle l'immobilise, soigneusement. Deux colliers autour de chaque poignet et aux bras du fauteuil, deux autour de chaque cheville et aux pieds du siège qui, fort heureusement, est en bois massif. Elle n'aurait pas fait confiance à une frêle chaise design. Elle serre. Pas trop, pas trop peu, elle n'a pas envie de voir bleuir ses mains et ses pieds. Elle se rassied et boit une gorgée de thé. Elle revoit l'ensemble de son plan, elle a une liste bien définie dans la tête. Jusqu'ici, tout va bien. L'homme en face d'elle a perdu connaissance. Un faible ronflement trahit qu'il est toujours vivant.

Suz vide sa tasse. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas bu de thé. Elle aurait bien mis plus de sucre, elle aime quand c'est hyper doux, mais elle a préféré ne pas demander.

Elle le regarde. Elle ignore combien de temps la poudre va faire effet. Adrian n'a pu lui donner qu'un ordre d'idées. Des tas de choses jouent. La masse corporelle, l'éventuelle accoutumance qu'il a pu développer aux somnifères.

Suz se lève. Elle ne peut pas rester là, à attendre qu'il se réveille ; ça va la rendre folle.

Elle décide de faire le tour des lieux ; elle n'est encore jamais venue dans ce genre de maison. Où vit une famille. Ou a vécu, plutôt. Que ça ait été une famille malade ou non.

Arrivée dans l'entrée, elle ouvre la première porte à sa droite. Elle entre dans un salon obscur, la salle télé, avec son gros canapé couleur sable. Table basse en marbre. Tapis par terre, un gros téléviseur noir. Tout est recouvert d'une fine couche de poussière. Ça ne sent pas mauvais, mais un peu le renfermé, comme si la pièce n'avait pas été aérée depuis longtemps, ou depuis le départ des habitants.

La porte de gauche suivante s'ouvre sur une salle de bains. Un peu trop belle, beaucoup trop belle pour un homme seul. Abattant de toilettes fermé, pas de traces de dentifrice ou de savon dans le lavabo.

Suz monte au premier. Le tapis est épais, ses pieds enfoncent un peu dedans.

Suz ouvre l'une des portes et entre dans une chambre d'enfant. La chambre tout à fait banale d'un petit garçon, dans les tons bleus, peuplée de figurines de soldats et de petites voitures. Le lit n'est pas fait, l'édredon est rejeté sur le côté. Une chambre d'enfant laissée en l'état. Ou presque. Comme s'il en manquait un quart. Ce qu'on a eu le temps d'attraper, un clou dans le mur qui ne tient plus de cadre, une longue file de peluches, mais il en manque, prends le phoque et le chaton, ceux que tu préfères. Suz imagine la façon dont ça s'est passé, le mari a été emmené au commissariat, pour être interrogé. La mère a eu quelques heures pour prendre ce qu'elle pouvait. Ce genre d'affaire traîne en longueur, elle et son fils ont habité ailleurs pendant son traitement. Chez des proches ou dans un centre de crise. La mère aurait pu revenir quand on a enfermé le père, mais ça ne veut pas dire qu'elle en a eu envie.

Suz quitte la chambre d'enfant et ouvre une autre porte, pénètre dans la chambre du type. Il ne fait aucun doute que cette pièce a naguère été une chambre commune, qu'une femme y a laissé son empreinte. Les murs sont rose foncé, les rideaux roses aussi, mais dans une teinte plus claire. Huit coussins décoratifs sont alignés contre le mur. Ils ont dû occuper le lit, à un moment ou à un autre, mais leur place est désormais par terre. Le lit n'est pas fait. Une moitié du matelas est un peu enfoncée, c'est là qu'il dort ; le reste du temps, il est dans la cuisine, devine Suz. Un peu comme elle, qui vit sur son canapé. Il y a un radoréveil sur la table de chevet, à côté d'un livre sur les avions de la Seconde Guerre mondiale. Elle ouvre les armoires. Des vêtements masculins et ennuyeux à gauche, les vestiges d'une garde-robe féminine à droite.

Suz revient dans les pièces qu'elle a vues et en trouve de nouvelles. Un bureau, une chambre d'amis, un débarras où elle aperçoit une machine à coudre. Elle a presque l'impression de chercher quelque chose. Des preuves, peut-être. Des saloperies. Et tout aurait été plus facile.

Suz revient dans la cuisine. L'homme ligoté sur le fauteuil a la tête qui pend sur la poitrine. Il n'a plus l'air seulement endormi. Il paraît vidé de toute vie, comme dans le coma. Voire pire. Suz lui donne une petite bourrade, n'obtient aucune réaction, pas même un faible gémissement. Elle lui a peut-être administré une dose un peu forte. Il avait peut-être le cœur fragile. Elle essaie de lui prendre le pouls sur la gorge, mais ne sent que ses propres doigts. Elle va dans la salle de bains et y trouve un petit miroir, le genre que les femmes utilisent pour vérifier que leur queue-de-cheval est bien faite. Elle le lève tout contre la bouche du type. Rien, elle secoue la main, elle a envie de lâcher le miroir, ramasser son fatras et foutre le camp. Puis un léger voile, sa respiration a fait un peu de buée sur le

verre.

Suz repose le miroir. Il n'y a plus rien d'autre à faire qu'attendre. Elle s'assied en face du bonhomme. Elle envisage un instant de laver leurs tasses, mais se rend compte que ce serait pour le moins idiot.

« Réveille-toi, bordel ! » lance-t-elle.

Suz ne sait pas si elle se sent prête, mais elle n'a pas l'impression de pouvoir être plus prête que maintenant.

« Allez, réveille-toi. »

Le type ne se réveille pas. Elle a envie de contrôler de nouveau avec le miroir, mais s'abstient. La faim la gagne aussi. Suz essaie de raisonner comme un soldat. Quand tu peux dormir, dors ; quand tu peux manger, mange. C'est ce que son frère lui a écrit. Suz est convaincue qu'elle ne réussirait pas à dormir pour le moment. Pas sans terminer le thé du bonhomme. Mais elle peut manger. Suz ouvre le frigo. Elle avait sans doute imaginé le trouver vide ou presque. Du salami et un tube de rémoulade, mais ce gars a de quoi nourrir une assez grande famille, de bonnes choses qu'il a payées cher. De bonnes choses à manger, c'est peut-être son luxe. Au chômage ou non. Elle sort des aliments du frigo. Les pose sur la table et trouve une baguette dans la huche à pain. Suz se fait un sandwich. Jambon, fromage et moutarde, tomates, mayonnaise, saucisse, oignons grillés et quelques tranches de concombre. Au final, le sandwich ne ferme plus. Il bée, une bouche ouverte qui crie de la nourriture et fait la taille de l'avant-bras de Suz.

Elle se rassied à la table et s'apprête à manger, mais ce n'est pas le bon moment. S'il se réveille alors qu'elle a la bouche tartinée de mayonnaise, ça ne simplifiera rien. Même s'il n'a pas l'air de vouloir se réveiller.

Suz va dans le salon et s'installe sur le canapé. Elle pose le sandwich sur la table basse, allume la télé et cherche une émission qu'elle aura le courage de regarder. Elle trouve deux chaînes d'information continue, une de sport et Danmarks Radio. Elle sait que Nickelodeon émet toute la nuit. Elle ne sait pas très bien pourquoi, pour les enfants insomniaques, peut-être. Mais elle ne trouve pas. Les gens qui habitent dans des maisons individuelles ne sont peut-être pas toujours abonnés au bouquet complet.

Elle ouvre les portes du meuble télé, voit un lecteur de DVD et une série de disques regroupés par membre de la famille : d'abord ceux du père, des documentaires et des films de guerre, puis ceux de la mère, de vieux classiques et quatre ou cinq comédies romantiques, et enfin les dessins animés du petit garçon. Elle sort *Le Roi lion* et le glisse dans le lecteur. Elle mange son sandwich en regardant le film. Elle ne se rappelle pas la dernière fois qu'elle a mangé quelque chose d'aussi bon. Elle mange trop, la nausée menace, mais en bien. Elle se

renverse sur le canapé moelleux. Quand Timon et Pumba chantent *Hakuna Matata*, Suz chante avec eux.

Suz n'avait pas encore remarqué à quel point l'horloge de la cuisine était bruyante. Elle indique cinq heures et quart du matin. Puis cinq heures seize. Puis dix-sept, et chaque fois que l'aiguille des secondes bouge un son sec retentit, comme le coup d'un petit marteau.

Elle est assise en face du type.

Il commence à s'humecter les lèvres, sa langue se glisse au coin de sa bouche, passe sur les lèvres sèches. Sans cette position inconfortable et les colliers qui lui entaillent la peau, il aurait sans doute bien dormi. Mais c'est un homme entre deux âges dont la tête a pendu sur la poitrine pendant de nombreuses heures, dont les jambes sont engourdis. Sa nuque le fait souffrir, comme tout son corps, sans doute.

Il ouvre lentement les yeux. Il est dans sa cuisine, il lui faut un peu de temps pour s'en rendre compte.

Il a ouvert la porte à une petite fille, il met quelques secondes à s'en souvenir.

Suz voudrait qu'il se rappelle, elle voudrait qu'il ait les idées aussi claires que possible.

Elle veut le regarder bien en face. Suz attend. Ce n'est plus aussi difficile d'attendre. Il oscille d'avant en arrière, redécouvre son corps, un corps prisonnier. Il cesse de se balancer. Ses yeux commencent à accommoder. Il les ouvre tout grands, regarde autour de lui, et Suz peut se tromper, mais elle a l'impression qu'il est sur le point de comprendre. Il n'est pas assis là parce qu'il a marché sur un escargot en remontant l'allée de son jardin. Ou parce qu'il a oublié de régler l'abonnement à son magazine de vulgarisation scientifique. Il pensait en avoir terminé, mais il s'est trompé. La peur aide à chasser le sommeil et le médicament. Alors survient le doute, c'est assez manifeste dans ses yeux, comme s'il devait pouvoir se dire qu'il peut tout faire disparaître, un cauchemar, on se pince le bras et on cligne cinq fois des yeux, et tout disparaît. Mais ce n'est pas le cas.

« Vous voulez un verre d'eau ? » s'enquiert-elle.

Il ne répond pas.

« Vous avez sauté votre fils. »

Il écarquille les yeux.

« Non, répond-il. Non, putain !

— Vous avez été condamné pour avoir sauté votre fils.

— Non. Jamais. J'ai été condamné pour avoir eu tout un tas de photos porno sur mon ordinateur, pour possession et diffusion d'images pédopornographiques,

c'était ça le chef d'accusation. Et ce n'étaient que des mensonges.

— Ce n'était pas votre ordinateur ?

— Ce n'étaient pas mes photos. »

Il se remet à se balancer d'avant en arrière. Le doute se mue en fureur. Hulk va se transformer. Faire voltiger les colliers en plastique, désintégrer la chaise, puis la table. Mais ce n'est pas Hulk.

« Je n'accepte pas ce traitement, reprend-il. Il n'y a aucune raison pour que je l'accepte.

— On peut abrégé, répond Suz en prenant son sac à dos sur les genoux.

— Attendez.

— Attendez quoi ?

— Ma femme.

— Elle est sur le perron ?

— C'était ma femme.

— Elle a sauté votre fils ?

— C'est elle qui m'a fait condamner. »

Elle repose son sac par terre. Bien sûr, ça aurait été plus facile s'il l'avait bouclée, encore plus facile s'il l'avait insultée ou s'il avait dit qu'elles aiment ça, ces petites salopes, elles le demandent même. Mais ça doit être difficile, c'est le but ; sinon elle aurait tout aussi bien pu l'éliminer pendant ces dernières heures, il lui aurait suffi de lui remplir les narines et la bouche de pâte à modeler.

« Ma femme, répète-t-il.

— Oui ? Je vous écoute.

— Elle a dit que j'avais un problème. Que j'étais malade. Méchant. Elle se l'était fichu dans le crâne. Elle était très instable psychiquement. La plupart du temps, on n'avait pas de problème, on allait se promener au marais tous les trois, pour nourrir les canards... » Il s'interrompt, le regard perdu devant lui.

« On nage en plein bonheur. Et puis ?

— Vous voudriez bien me donner de l'eau, maintenant ? »

Suz va à l'évier, prend un verre propre dans le placard. Elle se place de telle sorte qu'il puisse la voir remplir le verre, sans rien ajouter à l'eau. Suz le lève aux lèvres du type, qui boit deux grosses gorgées. Suz se rassied en face de lui.

« De temps en temps, elle disait qu'elle allait déménager dans le Jutland avec notre fils, ou ailleurs, loin de tout. Loin d'hommes comme moi. Des hommes méchants et pervers, tous les hommes étaient méchants et pervers, et j'étais le pire de tous. Elle pleurait et me frappait. Le lendemain, elle semblait avoir tout oublié. Le plus souvent, c'était tard le soir ou dans la nuit, quand Tobias dormait, que ses crises la prenaient. Je crois qu'il ne s'est aperçu de rien. Pas au début, en

tout cas. Mais ça s'est aggravé, elle était de plus en plus malade. Je ne pouvais plus compter sur elle. Si je rentrais tard du boulot et si elle ne répondait pas au téléphone, je m'en faisais. Et je rentrais comme une flèche à la maison. J'ai commencé à me renseigner pour savoir ce qu'il fallait faire pour avoir cent pour cent de la garde de son enfant. Ce n'est pas évident, quand on est un homme. Mais je savais qu'elle avait été hospitalisée au moins une fois, avant que je la rencontre, alors ça ne devait pas être complètement impossible. J'ai fait mes recherches depuis le bureau, sans jamais rapporter le moindre papier à la maison. Et pourtant elle a dû l'apprendre.

« Un jour, quand je suis rentré, il y avait deux voitures de police devant la maison. J'ai paniqué, j'ai pensé au pire, je me suis demandé ce qu'elle avait fait à notre fils. Les agents m'ont rassuré, m'ont dit que Tobias allait bien. Ils m'ont demandé s'ils pouvaient inspecter la maison. Je m'en fichais, j'étais soulagé, rien de plus. Je les ai vus emporter l'ordinateur, j'ai trouvé ça un peu bizarre, mais mon fils allait bien.

« Ils m'ont emmené dans une salle d'audition, m'ont demandé si je voulais être assisté d'un avocat. Je voulais juste en finir, j'ai pensé que les choses se tasseraient vite. L'inspecteur avait l'air sensé et raisonnable, l'air de vouloir écouter tout ce que j'aurais à dire. J'ai pensé qu'on avait enfin la preuve qu'elle ondulait de la toiture. Ça m'a finalement valu deux ans de taule pour détention et diffusion d'images pédopornographiques. Et moi qui croyais qu'elle était nulle en informatique... »

Quand il s'arrête de parler, il a l'air épuisé. Comme prêt à piquer un autre roupillon.

Suz le laisse boire encore un peu d'eau. Et se rassied en face de lui.

« Il y a quand même une chose que je ne comprends pas.

— Oui ?

— Qu'est-ce que vous venez foutre devant le collège ? Votre fils n'y est plus.

— Je ne fais rien à personne.

— Vous vous tripotez.

— Non.

— Qu'est-ce que vous foutez, alors ?

— Peu importe.

— Vous vous pitrogez la chose, hein ?

— Non. Si vous tenez absolument à le savoir...

— Oui ? »

Il baisse les yeux au sol. Et répond d'une voix à peine audible.

« J'imagine que la cloche va bientôt sonner, et Tobias sortira. J'adorais venir

l'attendre. J'adorais voir à quel point il était heureux que je l'attende. Il m'arrivait de me libérer plus tôt du boulot pour être celui qui viendrait le chercher.

— On vous lance des pierres.

— Je sais que c'est bête, peut-être malsain, même, que ça ne le fera pas revenir. Mais je ne peux pas m'en empêcher.

— Ils vous bousillent votre voiture.

— Je m'en fiche. Les coups dans la peinture, ça m'indiffère au plus haut point.

Et si une vitre pète, quelle importance ça a ? »

Suz hausse les épaules.

« Vous me croyez ? »

— Peu importe.

— Pas pour moi.

— Je crois que vous dites peut-être la vérité, que vous n'êtes peut-être pas un sale porc. Les femmes peuvent avoir un gros pet dans le chariot. Je le sais très bien. Je ne suis pas idiote.

— Merci.

— Mais je m'en fous. Dans ma tête, vous êtes un sale baiseur d'enfants. Un porc. Ça me facilite les choses.

— Qu'est-ce que ça facilite ? »

Suz ramasse son sac à dos et le pose sur la table.

« Considérez-moi comme une catastrophe naturelle. Ou un accident de la route. Vous n'êtes pas forcément responsable de quoi que ce soit, mais le camion vous renverse malgré tout. C'est très triste, mais ça arrive. »

Elle ouvre la poche arrière, plonge la main dedans et saisit la crosse du pistolet. Se lève.

« Je n'ai pas..., commence-t-il. Je n'ai pas... »

— Fermez-la. »

Elle se plante devant lui, au milieu de la pièce. Et se prépare à tirer. Elle s'est entraînée à tenir le pistolet d'une main en le soutenant de l'autre, elle l'a vu faire un millier de fois au cinéma.

« Je ne veux pas, continue-t-il. Je ne veux pas... »

Suz ne l'écoute plus.

Elle regarde le canon du pistolet, se concentre sur le guidon et la poitrine de l'homme derrière. Ce serait difficile de ne pas faire mouche à cette distance. Suz ne fait pas durer les choses, mais elle ne se dépêche pas non plus. Ce qu'elle est en train de faire ne doit pas être expédié trop vite. Il faut que ce soit un acte délibéré. Il parle, supplie, crie, mais elle n'écoute pas. Elle imagine déjà. La tache rouge qui grossira sur sa poitrine. Elle imagine les spasmes, pense qu'une balle ne suffira

pas. Alors deux balles dans la poitrine, le plus près possible du cœur. Peut-être trois. Adrian a dit qu'elle devait vider son chargeur pour être sûre, ça représente tout un tas de balles.

Suz appuie sur la détente. Clic. Plastique contre plastique. Elle remarque alors à quel point l'arme est légère. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle redevient le jouet qu'elle a acheté dans un magasin, le plus réaliste qu'elle ait trouvé, mais un jouet malgré tout. Son arme d'entraînement, son assassinat d'exercice. Pendant un instant, elle s'était convaincue. Elle voyait, elle sentait l'homicide.

L'homme a fait sous lui. Il respire par la bouche. Il transpire, son regard est fixe. Il lui faut plusieurs secondes pour se rendre compte qu'il n'est pas mort.

Suz range le pistolet en plastique dans son sac. Elle sort une autre petite enveloppe en papier aluminium et mélange la poudre blanche qu'elle contient dans le verre d'eau du type.

« Buvez ça », ordonne-t-elle en levant le verre devant lui. Il serre les lèvres, comme un enfant qui refuse de manger ses épinards, et tourne la tête.

« C'est ce que je vous ai déjà donné. Ça vous a juste fait dormir.

— Je ne le boirai pas.

— Vous ne vous libérerez pas de ces colliers, pas tout seul, mais vous serez peut-être capable de crier assez fort pour qu'un voisin vous entende. Vous croyez que vous pourrez ?

— Cette maison est plutôt isolée.

— Est-ce que quelqu'un s'inquiétera pour vous ? Viendra vous voir, fera le tour de la maison, regardera par les fenêtres ?

— Non.

— Alors il vaudrait mieux que vous buviez ça. Je couperai les colliers quand vous dormirez.

— Vous pourriez m'empoisonner.

— Je pourrais choisir un couteau dans un des tiroirs de cette cuisine et vous égorger. »

Il vide le verre.

Suz ressort dans cette rue de villas, le matin commence. Elle voit des voitures sortir de sous les carports. Des enfants et leurs parents à vélo : casques, cartables. La rue sombre et morte de la veille au soir est à présent pleine de vie. Elle avance d'un pas léger. Quand le type a été rendormi, elle a nettoyé derrière elle. Elle n'a pas jugé nécessaire d'effacer toutes ses empreintes digitales dans la maison, mais elle voulait être certaine de ne rien oublier. Puis elle l'a libéré.

Suz a envie d'un lait au chocolat, sans très bien savoir pourquoi. Elle entre dans une boulangerie qui vient tout juste d'ouvrir. Elle achète aussi une baguette aux céréales, qu'elle mange sur le chemin du retour ; son appétit est soudain énorme. Elle se débarrasse du pistolet en plastique dans une poubelle.

Suz contourne le bâtiment pour arriver au parking sous les tours. Elle voit immédiatement les véhicules de police. Trois voitures de patrouille et un car. Des hommes vêtus de gilets pare-balles, armés de fusils à canon scié. Le type dort toujours, elle en est presque certaine. Et même s'il s'était réveillé, aurait-il appelé la police ? Quelle crédibilité son histoire aurait-elle eue ? Compte tenu de ses condamnations antérieures, n'aurait-il pas réussi qu'à aggraver son cas ? Et même s'il avait appelé, ils n'auraient jamais réussi à la trouver aussi vite, ni à rappliquer en aussi grand nombre. Mais les idées de Suz ne sont qu'une réaction de panique. Elle comprend en fait ce qui se déroule. Ce n'est pas la première razzia qu'elle voit dans cette tour, et de loin. Elles ressemblaient toutes comme deux gouttes d'eau à celle-là, et faisaient penser à des kermesses : des enfants qui courent, au milieu de la rue, et tout le monde trouve ça normal. Les riverains sortent de chez eux, les arsouilles beuglent des insultes à l'intention des forces de l'ordre, les autres se contentent de regarder en silence, railleurs, mais ils n'envisagent pas une seule seconde d'aider la police, parce que c'est leur immeuble. Et, oui, ils aimeraient peut-être bien ne plus voir de mégots de joints dans l'escalier, être débarrassés des jeunes hommes menaçants en doudoune et de la violence qui va avec, mais c'est l'immeuble, ici, et la police n'a rien à y faire. C'est un corps étranger, une

écharde.

Seule une longue expérience empêche Suz de tourner les talons. Ne détaille jamais en voyant une voiture de police, va droit sur elle, sans t'arrêter. Elle ne sait pas s'ils l'ont vue, mais elle sait qu'ils traquent les mouvements, les fuites, comme des prédateurs.

Suz n'est qu'une petite fille qui rentre chez elle, son sac à dos sur une épaule. C'est la première fois depuis longtemps que ses poches ne sont pas bourrées de joints. Suz passe à leur niveau, entend la radio bourdonner des échanges. Les agents en tenue de combat ne quittent pas des yeux l'entrée du parking, ils attendent peut-être des renforts, ils redoutent peut-être des renforts, les gars de Nørrebro qui ne sont pas toujours les bienvenus mais le seraient aujourd'hui. Quand ils ne regardent pas vers l'entrée du parking, ils ont les yeux levés vers les derniers étages, les coursives qui ont déjà prouvé qu'elles étaient des endroits parfaits d'où lancer des projectiles.

Aujourd'hui, Suz apprécie pleinement d'être petite et insignifiante. Elle prend l'ascenseur jusqu'au septième, jette un rapide coup d'œil pour voir si elle n'aperçoit pas le type aux dreads, mais elle ne le voit pas sur la coursive et réalise à quel point cette idée était idiote. Elle rentre chez elle. Ça fait du bien de fermer la porte derrière soi, le son de la serrure qui joue. Le chaton vient à sa rencontre et l'abreuve de miaulements réprobateurs. « Je sais que j'ai été absente longtemps », répond-elle en le caressant. Elle regarde vers sa gamelle, la pâtée n'a plus l'air aussi fraîche, mais il y en a toujours assez. Suz va au salon, sort tout son hasch, aussi bien celui destiné à la revente que le sien. Elle n'a pas besoin de la balance, elle en a à l'évidence beaucoup trop pour sa consommation personnelle. Elle envisage un moment de tout faire disparaître dans les toilettes, d'effriter toutes les plaques de hasch et de nettoyer au détergent ensuite, mais Suz a besoin de réfléchir, posément, sans paniquer. La police peut avoir l'idée de monter, mais rien n'est moins sûr. S'ils ont surveillé l'appartement d'Adrian, ils l'ont vue aller et venir. Mais elle s'habille au supermarché, elle ne porte pas de grosses chaînes en or et ne conduit pas de voiture aux jantes criardes. Ils n'auront sans doute vu qu'une cliente minable. Alors non, pas sûr que la police vienne. En revanche, ce dont Suz ne doute pas, c'est que si elle se débarrasse de son hasch maintenant, elle va se constituer une jolie petite dette, du genre de celles que quelqu'un finit toujours par réclamer, peut-être pas tout de suite, mais qu'on n'oublie jamais.

Suz rassemble le hasch. Si elle peut le monter dans les combles, dans son local ou celui de quelqu'un d'autre, même provisoirement, ce sera bien. Mais ce serait idiot de sa part de trimballer un paquet de hasch maintenant, elle serait

vulnérable au plus haut point. Ils sont très certainement venus avec des chiens renifleurs. Elle ne pense pas qu'ils sentiront le hasch à travers la porte, mais si elle les croise dans le couloir, les clebs ne la rateront pas.

Suz va chercher un paquet de pain de mie dans la cuisine. Elle l'a acheté il y a deux jours, mais n'en a pas encore mangé. Elle l'ouvre, sort les premières tranches et creuse dans les autres avec ses doigts. Elle fait disparaître la mie dans les toilettes, et la remplace dans le paquet par des joints et des morceaux de hasch enveloppés de papier aluminium. La balance électronique n'est pas beaucoup plus grosse qu'un paquet de cigarettes, et elle trouve tout juste sa place. Suz remet les deux premières tranches de pain, ferme l'emballage de telle sorte qu'on ne puisse pas se douter qu'il a déjà été ouvert. Elle est assez satisfaite du résultat. Si les chiens renifleurs passent, elle sera bien avancée. De même que si les policiers sont sûrs de leur coup et décident de tout éplucher jusqu'à ce qu'ils trouvent quelque chose. Mais s'ils veulent juste entrer pour jeter un coup d'œil, elle pense qu'elle n'a pas à s'en faire.

Suz jette la vieille pâtée dans la poubelle et en sert de la fraîche au chaton ; elle remplace l'eau par de la crème liquide.

« Petit chat de merde. »

Elle s'assied sur le canapé, tout au bord, et se figure qu'elle regarde un dessin animé. Un épisode des *Simpson* qu'elle a dû voir une douzaine de fois. Elle s'oblige à se renverser sur son siège, elle a envie de fumer un joint pour se détendre, mais c'est à peu près exclu pour le moment. Suz n'a pas peur ; elle est plutôt tendue. Après ce qui s'est passé aujourd'hui, avec le type dans la maison, il en faut plus pour lui faire peur.

Suz sort sur la coursière, en veillant à ce que le chaton ne s'échappe pas. Elle regarde les voitures et les agents ; s'ils veulent l'attraper, elle préfère les voir venir. Suz fume une de ses cigarettes de collège. Elle commence à s'y habituer, avant, elle ne voyait pas l'intérêt du tabac si on ne le mélangeait pas à autre chose. Suz voit de jeunes hommes, d'autres un peu plus âgés, une femme, les mains liées par des colliers en plastique, qu'on fait monter dans les voitures. Elle voit des chiens policiers tenus court pour éviter qu'ils leur sautent dessus. Elle voit trois agents sortir avec Adrian. L'un d'entre eux marche devant, il y en a un derrière, et le troisième essaie de manipuler le petit joystick sur l'accoudoir. Ce n'est pas facile, le fauteuil s'arrête sans cesse, brutalement, Adrian ne tient pas très bien dessus. Son visage est déformé, sa mâchoire de travers, un filet de salive coule du coin de sa bouche. Il a l'air effrayé, perdu, ses bras sont repliés convulsivement sur sa poitrine. Les agents n'ont pas l'air de s'en alarmer ou d'y comprendre quelque chose, mais ils ont reçu des ordres. De haute lutte, ils parviennent à le conduire à

la voiture de patrouille la plus proche. Ils s'arrêtent un moment, Suz n'entend pas ce qu'ils disent, mais ils ont l'air d'essayer de se mettre d'accord. Puis ils se décident. Ils ouvrent la portière arrière. Deux agents empoignent Adrian, qui pousse un hurlement. Les agents hésitent, puis le laissent retomber dans son fauteuil.

« Mais qu'est-ce que vous branlez ? braille un poivrot sur le parking. Foutez-lui la paix, nom de Dieu ! » Il dégaine un téléphone de sa poche revolver et commence à les filmer. Un agent vient vers lui et tend le bras pour lui chiper son portable. L'ivrogne recule vivement de plusieurs pas, soudain très agile, comme un ancien boxeur.

« J'ai le droit de filmer, merde ! hurle-t-il si fort que l'écho se répercute entre les blocs de béton. C'est un espace public. J'ai le droit de filmer ! » Il lève la tête vers les nombreux spectateurs qui observent le parking depuis les coursives, à l'instar de Suz. « Vous voyez ce qu'il essaie de faire ? Vous le voyez ? » clame-t-il.

Suz parcourt la façade du regard, voit des mains tendues qui serrent des mobiles ; tout le monde filme. Des cris fusent : Enfoirés ! Laissez-le tranquille !

L'agent renonce et rejoint ses collègues. Ils se mettent à discuter d'une situation qui ne fait qu'empirer.

Vingt minutes s'écoulent, une petite demi-heure. Adrian n'a pas bougé. On étale une couverture grise sur ses genoux. D'autres personnes aux mains liées par des colliers en plastique sont escortées hors du bâtiment, fouillées et invitées à grimper dans le panier à salade.

Suz voit alors le handibus arriver. Le chauffeur pile devant les voitures de police et descend en hâte de son siège. Il est furieux. On l'a dérangé en plein café matinal, mais c'est peut-être le traitement qu'ils ont infligé à Adrian qui l'énerve le plus. Ils n'ont pas du tout conscience de ce qu'ils font. Quand Adrian le voit, son visage s'illumine en un grand sourire mouillé, qui serait peut-être touchant si Suz ne le connaissait pas. Le chauffeur prend le fauteuil des mains de l'agent, et manque de très peu de le bousculer purement et simplement. Suz n'entend pas ce que le chauffeur lui dit, mais le policier ne moufte pas. C'est la première fois que Suz voit un agent dans ses petits souliers.

Le chauffeur fait pivoter le fauteuil roulant pour le monter dans le handibus. Un court instant, Suz croit avoir établi un contact visuel avec Adrian. Il lui sourit. Pas un grand sourire de plaisantin, mais un sourire bref, sincère. Elle n'a aucun mal à l'imaginer grommeler et baver sans scrupule à toutes les questions que la police lui posera. Il sera bientôt considéré comme une victime, un pauvre diable dans un appartement dont on s'est servi, qu'on a abusé pour vendre du hasch. Le handibus emmène Adrian.

On sonne, Suz regarde l'heure. Un peu plus de trois heures se sont écoulées depuis que les voitures de police sont parties. Suz commençait à se détendre. Elle a pensé se coucher, rattraper un peu de sommeil. Elle croyait que tout était fini, mais peut-être pas, s'ils ont contraint quelqu'un à la dénoncer. Peut-être le jeune, le coursier en survêtement.

On sonne de nouveau. Suz peut tout aussi bien s'en débarrasser, et si la police défonce sa porte, ce sera à elle d'en payer une neuve. Elle éteint dans l'entrée, pour pouvoir se servir du judas sans être vue de l'extérieur. Le jeune en survêtement est sur le palier, ce qui le disculpe assez sûrement d'avoir mouchardé.

Elle lui ouvre. Sa veste est trempée de pluie, il a le regard d'une bête traquée.

Elle lui attrape le bras et le fait entrer avant de fermer derrière lui. Ce n'est pas un jour à tenir de longues conversations sur le pas de la porte. Elle le précède dans la cuisine, il chasse les cheveux mouillés de son visage.

« Tu veux un Coca ? »

Il veut bien. Il a l'air au bord des larmes. Suz le sert, et il boit la moitié de son verre en deux gorgées, puis se souvient du motif de sa visite. Il ouvre sa veste et en tire une enveloppe rembourrée marron, qu'il tend à Suz.

« Adrian voulait absolument que je te donne ça. »

Elle sent immédiatement que ce n'est pas du hasch, mais un objet lourd et dur.

« Tu sais ce qu'il y a dedans ? »

— Non.

— Et si tu le savais ?

— Je ne le saurais toujours pas.

— Pas bête, le garçon.

— C'est ce que disait Adrian. »

Elle lui ressert du Coca, il boit goulûment. Elle devine qu'il est debout depuis l'arrivée de la première voiture de police, il a fait le ménage, tout ce qu'on ne peut laisser qu'à un mineur. Il paraît commencer à se détendre, lentement.

« Qu'est-ce qui va se passer, maintenant ? s'enquiert-elle.

— Je ne sais pas.

— Et toi ?

— J'ai un oncle et une tante en Macédoine. Ils disent toujours que je devrais en apprendre plus sur mes origines. Ils sont à une heure de Skopje. Ils ont des chèvres, ils font du fromage.

— Ça n'a pas l'air trop mal.

— Je veux juste foutre le camp d'ici.

— Tu n'as pas encore l'âge de la responsabilité pénale. Tu n'as absolument rien à...

— Ce n'est pas de la police que j'ai peur. J'ai peur de ce que les gens me croiront capable de dire si on me coffre.

— Pas aberrant.

— Et, Suz...

— Oui ?

— Si la police te met la main des Suz...

— Je suis née dans cette tour », l'interrompt-elle.

Il hoche la tête, il a compris. Suz sort cinq cents couronnes pour lui, il ne touchera sans doute pas sa paie aujourd'hui, il ne reste plus personne pour le payer, et s'il doit partir il aura besoin d'argent. Elle lui ouvre.

« Sois prudent. »

Il disparaît sur la cursive, et Suz referme. Elle emporte l'enveloppe dans le salon, une enveloppe marron scotchée aux deux extrémités. Un petit choc sourd se fait entendre quand elle la dépose sur la table basse.

Même si Suz n'y est restée qu'un très court instant, tous les détails de la chambre d'hôpital, même les plus infimes, sont présents dans son rêve. Les murs vert pâle, constellés de marques noires aux endroits où les brancardiers ont tapé, encore et encore, quand ils déplaçaient les lits. Le bruit de la machine qui respire à la place de son frère. Ce parfum de propreté chimique dans la pièce, pour masquer d'autres odeurs, humaines et désagréables. Dans le lit, son frère est plus petit que dans le souvenir de Suz. Sa tête fait penser à une balle sur un piquet.

Quand elle est allée le voir, il ne parlait pas. C'était un jour sans, a dit l'infirmière. Suz devait revenir le lendemain, ou la semaine suivante, il lui arrivait d'avoir des moments de lucidité. Suz n'y est pas retournée. Ce n'était pas son frère. C'était son frère. Elle le détestait.

Dans son rêve, il parle.

« Tue-moi, dit-il.

— Non, répond-elle.

— C'est trop drôle, de toute façon je suis mort. Presque. »

Dans son rêve, la blessure à sa tempe saigne. C'est une plaie propre, elle devine l'éclat de grenade, « comme un iceberg, dit-il, l'éclat me remplit presque tout le crâne.

— Tu m'as trahie.

— Je me suis battu pour le Danemark.

— Tu y crois, à ça ?

— Bien sûr que non. Je me suis sauvé. »

Le sang coule de la plaie sur son visage, d'abord épais, puis plus vite, comme de la crème glacée sur une gaufre quand il fait chaud, en été. Il sort la langue au coin de sa bouche pour l'attraper.

« Tu aurais dû être mon grand frère, tu aurais dû te charger de lui.

— Tu t'es cachée dans le placard, réplique-t-il. Tu n'as pas vu ce qu'il a fait.

— Tu aurais dû être un homme.

— C'était impossible d'être un homme après ce qu'il a fait.

— Mais tu as très bien pu partir faire la guerre ?

— Pas besoin d'être un homme pour partir faire la guerre. C'est presque un inconvénient. »

On sonne à la porte.

Suz ouvre. Ce ne sont pas des agents en tenue de combat ou des balèzes de Vestegnen venus solder les comptes. Ce n'est pas le jeune en survêtement ou Robert, le policier bien intentionné.

C'est Ivertssen. Il la regarde, moins sûr de lui que d'habitude. Si elle essayait de lui claquer la porte au nez, elle ne croit pas qu'il glisserait le pied dans l'ouverture. Pas aujourd'hui.

« Je peux entrer ? » demande-t-il, et la question paraît sincère.

Elle lui ouvre.

« Tu aurais un café ? »

— J'ai du Coca.

— J'ai horreur de ça. »

Elle lui sort une bière du frigo. Elle en a une seule, de l'époque où elle et le chaton jouaient à être une famille ; elle faisait le père et la mère, le chaton faisait l'enfant.

Elle lui apporte un cendrier. Elle a nettoyé depuis la razzia de la veille, il n'y a pas de couteau sur la table basse ou de restes de tabac, de feuille à rouler ou de papier aluminium, seulement l'enveloppe marron au milieu de la table.

« Tu as du courrier, constate Ivertssen. Tu ne l'ouvres pas ? »

— Plus tard. »

Il ouvre sa bière et allume une cigarette. Il n'a pas l'air d'avoir très bien dormi. Ses cheveux fins auraient besoin d'un coup de peigne, les poils de sa barbe naissante sont plus longs que d'habitude.

« J'avais pensé que l'entretien suffirait, reprend Ivertssen. Je ne sais pas ce que tu leur as dit, mais de toute évidence ils n'ont pas marché.

— J'ai fait ce que j'ai pu.

— Oui, bien sûr. Bien sûr que oui. »

Il la regarde, sa main, les marques le long de son bras.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

— Un chat, rien de plus. Un chaton.

— Un peu violent, le chaton.

— Tu sais à quel point ils aiment jouer.

— Tu devrais aller voir le médecin, parce que si ça commence à s'infecter...

— Alors, quand est-ce que mon père sort ?

— Ça n'a pas été facile », répond Ivertssen dans un soupir. Il tire une grosse bouffée de sa cigarette. « Je connais l'un des types du comité. Il était jeune et brouillon quand il a débuté au parquet. Pas mauvais, juste brouillon. Et on ne fait pas du bon boulot quand on a les deux pieds dans le même sabot. Pas quand les caïds ont les moyens de se payer la crème des avocats, alors je lui ai botté le cul pour qu'il se ressaisisse. Il avait besoin qu'on le lui rappelle. Et même à ce moment-là il a fallu que je le supplie. Je n'avais encore jamais fait ce genre de chose.

— Mais ça n'a pas été suffisant ?

— Si quelqu'un apprend ce que j'ai fait, si ça se sait, je n'ai plus de boulot. Ni de retraite. Et ce serait un moindre mal. Mais si, évidemment, ça a suffi. Ton père n'obtiendra pas sa libération conditionnelle. Il va purger toute sa peine. Encore deux ans. Il peut se passer plein de choses, en deux ans.

— C'est long, deux ans... », soupire Suz.

Ivertssen hoche la tête et vide sa bière. Il se lève et s'immobilise, bizarrement hésitant, comme s'il avait envie de l'embrasser sans trop savoir comment s'y prendre. Elle ne le devance pas. Il écrase sa cigarette. Suz le raccompagne à la porte.

« Tu devrais vraiment aller voir un médecin pour ça », conclut-il avec un coup d'œil vers le bras de Suz.

Elle ferme derrière lui et retourne s'asseoir sur le canapé.

Elle glisse la main sous la couverture. Elle sent le corps du chaton, qui sera bientôt froid. Elle caresse sa fourrure, petit chat mort. Elle l'a étranglé. Les couteaux, c'était devenu trop simple. Ou bien il méritait mieux. Elle avait besoin de le sentir. Ça a été plus long qu'elle ne pensait. Il a plus lutté qu'elle ne prévoyait. Petit chat de merde. Sa fourrure est encore très douce, moins que quand elle l'a eu, son corps se durcit.

Suz ramène sa main. Elle ne peut pas continuer comme ça, pas pendant deux ans. Mais elle peut faire autre chose. Il doit y avoir autre chose à faire. Suz ramasse l'enveloppe sur la table basse. L'ouvre. Le pistolet est neuf. Il brille, de l'acier aux reflets bleuâtres.

Titre original :

Suz

Éditeur original :

Rosinante.

Publié en accord avec l'agence Salomonsson

Tous droits réservés.

© Jonas T. Bengtsson, 2017

Couverture : Constance Clavel.

Photo © plainpicture/neuebildanstalt/Rettschlag.

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2018

Copenhague, Danemark. L'allure chétive de Suz lui donne l'air d'avoir douze ans, mais en réalité elle en a dix-neuf. Elle vit seule de vols à la tire et de petits trafics dans un deux-pièces d'une cité de banlieue. Un matin, la jeune fille est réveillée par deux policiers qui sonnent à sa porte : son père, qu'elle exècre, et à juste titre, vient de demander sa libération conditionnelle. Pour se préparer à cet éventuel retour, Suz invente chaque jour des épreuves pour tester son endurance et sa force de caractère. Elle ne peut compter que sur sa soif de vengeance et son corps maigrelet pour devenir une dure, une vraie : une tueuse capable de tenir tête au monstre qu'elle attend.

Jonas T. Bengtsson est un écrivain danois dont l'œuvre s'attache à décrire la face cachée du Danemark, qu'on pourrait prendre à tort pour le plus beau pays du monde. *La Fille-Hérisson* est le troisième de ses romans publié en France et chez Denoël. Le premier, *Submarino*, a été adapté au cinéma par Thomas Vinterberg.



DU MÊME AUTEUR

Submarino, Denoël, 2011

À la recherche de la reine blanche, Denoël, 2013. 10-18, 2015

Cette édition électronique du livre
La Fille-Hérisson de Jonas T. Bengtsson
a été réalisée le 4 septembre 2018 par les [Éditions Denoël](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207140130 - Numéro d'édition : 325962)
Code Sodis : N92897 - ISBN : 9782207140178.
Numéro d'édition : 325966

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.